This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr II A. 1249

La Porte -

Barbier IV 1085

VOYAGE
en l'Autre
Monde,
ou
NOUVELLES
LITTERAIRES
De Celui-ci
A
Immortalité
A LONDRES
et se trouve à PARIS

M. DCC. LII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 FEB 1976
OF OXFORD
LIBRARY

Vet. Fr. II A. 1249

La Porte -

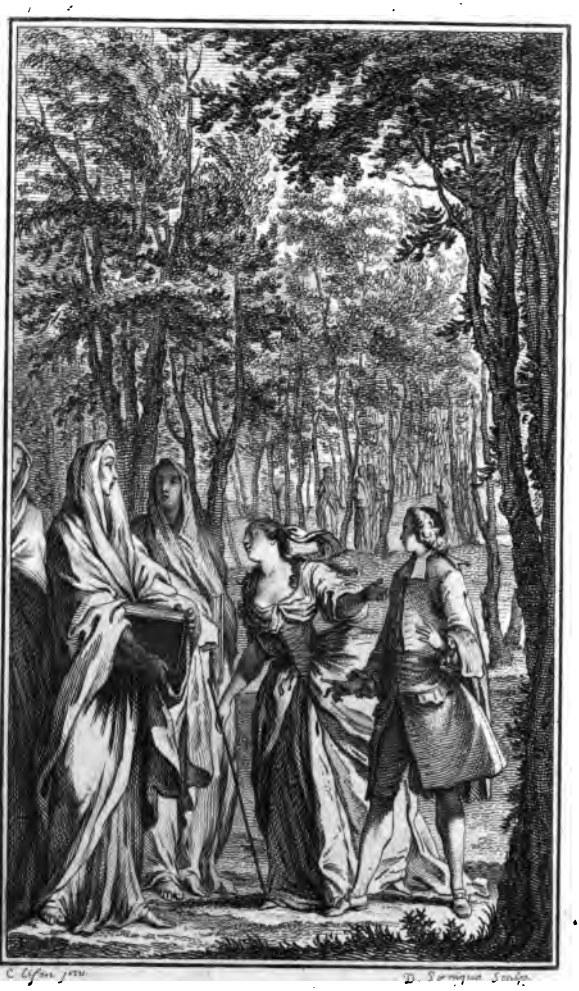
Barbier IV 1085

C. Eisen Jnv.

M. DCC. LII.

D. Sornique Sculp.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 FEB 1976
OF OXFORD
LIBRARY



VOYAGE
AU
SEJOUR DES OMBRES.

*A MADAME ****

VOUS m'avez tellement accoutumé à vous voir, Madame, & à vous entendre, que je n'euſſe aſſurément jamais pû ſoutenir une abſence de huit jours, ſi elle n'eût été cauſée par un Voyage entrepris par votre ordre. Pour vous dire combien ce terme m'a paru long, il faudroit, ſelon l'uſage, changer les heures en années, & des jours en faire des ſiécles : Mais ne cherchons point à nous rendre plus vieux que nous ne ſommes ; les années viendront bien d'elles-mêmes ſe

multiplier ſur nos têtes ; n'ajoûtons rien au nombre de nos jours, retranchons-en plûtôt tous ceux que nous avons paſſés ſans nous voir & ſans nous connoître ; hélas ! Nous n'irons encore que trop-tôt occuper la place qui nous eſt deſtinée parmi les habitans du ſéjour que je quitte, & dont je vais, Madame, vous entretenir préſentement.

Le Voyage en lui-même n'a rien de bien intéreſſant ; auſſi ne m'arrêterai-je pas à vous en faire la relation.

N'attendés donc pas que ma plume
Vous trace un immenſe volume
De faits rares & curieux,
Ni les Avantures falotes
Des Gil-Blas & des Don-Quichotes,
Et d'autres Voyageurs comme eux ;
Vous imaginés bien ſans doute
Que rien de pareil ſur ma route
N'eſt venu s'offrir à mes yeux.

Il n'y a, Madame, que le terme de mon Voyage qui puiſſe vous amuſer : ne me demandés pas quel che-

min j'ai pris pour y arriver ; je ſerois aſſez embaraſſé de vous le dire ; on m'a conduit par des routes inconnues ; un voile épais me couvroit les yeux ; & j'allois en enfer, à peu près comme on va ſe faire recevoir Franc-Maçon.

Vous penſez bien que je ne marchois pas ſeul : comme Enée, j'étois accompagné d'une Sybille qui me tenoit par la main, & qui dirigeoit mes pas.

Vous la connoiſſez, Madame, cette Prophéteſſe moderne, puiſque c'eſt vous qui l'avez engagée à me ſervir de guide dans ce Voyage.

Vous le ſçavez, je regardois comme une chimére tout ce qu'elle nous racontoit de l'autre monde ; mais par les choſes ſingulieres qu'elle nous diſoit de celui-ci, je m'accoutumai inſenſiblement à croire que cette femme devoit avoir des connoiſſances ignorées du reſte des hommes.

Rien en effet ne lui eſt caché ; le préſent, le paſſé, l'avenir ſe dévoilent à ſes yeux, & vous avez été ſurpriſe pluſieurs fois, auſſi-bien que moi, Madame, de nous entendre dire des

choſes, dont vous & moi avions ſeuls connoiſſance.

Ce n'eſt point dans les aſtres qu'elle puiſe cette ſcience ; ce n'eſt pas même dans les yeux de ceux qui la conſultent, qu'elle découvre ce qui ſe paſſe dans leur cœur : Du plomb fondu, du marc de caffé, ce ſont-là ſes Oracles, c'eſt-là qu'elle lit la deſtinée des humains. *

* Tout le monde ſçait qu'il y a à Paris une femme ſinguliere, appellée Madame B... que des gens de la premiere diſtinction ont ſouvent conſultée, pour découvrir les choſes les plus ſecrettes. Pluſieurs prétendent s'en être bien trouvés ; d'autres aſſurent qu'elle ne leur a jamais rien dit de vrai ; la plûpart ſoutiennent qu'elle rencontre quelquefois aſſés juſte ; & tous conviennent que cette femme eſt extraordinaire, par l'air de ſimplicité dont elle couvre ſes artifices. Quoi qu'il en ſoit, voici de quelle maniere elle s'y prend, pour dévoiler des myſtéres qui ſont l'objet de la curioſité de ceux qui la conſultent.

Elle fait fondre du plomb dans une cuillier de fer, & elle le verſe enſuite dans un vaſe plein d'eau. Ce plomb ſe divife en une infinité de petites parties, & forme en ſe durciſſant mille figures différentes. C'eſt dans ces figures qu'elle croit voir tout ce qu'on lui demande.

D'autres fois elle verſe du marc de caffé dans une aſſiette ; elle fait tourner enſuite pluſieurs fois cette aſſiette par la perſonne qui vient la conſulter. On laiſſe ſécher le marc après qu'on en a fait ſortir l'eau qui reſtoit ; & ce marc deſſéché forme ſur l'aſſiette mille ſortes de figu-

A d'autres que vous, Madame, je me garderois bien de raconter ces merveilles, car il faut les avoir vûes pour les croire; & je vous avouerai même, que malgré la confiance que me donnoient ſes lumieres, ce n'étoit qu'en tremblant que je me livrois à ſa conduite.

J'affectois néanmoins une contenance aſſurée; & après avoir marché pendant quelque-tems, je lui demandai ſi nous avions encore bien du chemin à faire.

Elle rompit le ſilence qu'elle avoit toujours gardé juſqu'alors, & elle me dit :

Mon fils, nous approchons de la voute fatale,
D'où l'on deſcend aux ſombres bords.
Déja par la porte infernale
Nous entrons au ſéjour des morts.
Qu'on eſt aveugle ſur la terre,

res, où la Devineresſe découvre tout ce qu'on eſt bien-aiſe de ſçavoir. Je dis tout ce qu'on eſt bien-aiſe, car jamais elle n'annonce rien de fâcheux ni de déſagréable. Elle promet aux filles des époux, aux femmes des amans, des enfans aux jeunes mariés, aux Abbés des Bénéfices, & de l'argent à tout le monde. Ce qu'elle promet arrive ordinairement.

De regarder ce lieu comme un lieu plein
d'horreur !
Ah ! C'eſt du ſein de la miſere
Haïr, ſans le ſçavoir, le comble du bonheur !
D'un éternel repos dans ce lieu déſirable
On goûte la douceur ;
Et ſi l'on connoiſſoit ce ſéjour délectable
On vivroit ſans plaiſir, on mourroit ſans
douleur.

En diſant ces paroles, elle dénouoit le bandeau qui me couvroit les yeux : mais ſi je fus ſurpris du ſpectacle qui ſe préſentoit à ma vûe, ce ne fut point par la ſingularité des choſes qu'il m'offroit : j'étois étonné au contraire de ne rien voir dans l'autre monde qui ne reſſemblât, à peu de choſe près, à ce que nous voyons dans celui-ci.

Les Champs Eliſées dont vous avez, Madame, tant de fois entendu parler, reſſemblent aſſez au bois de Boulogne ; & les Ombres errantes qui habitent ce ſéjour, ne ſont pas mal repréſentées par les maſcarades de la Foire de Bezons.

Voilà, ſans doute, l'idée la plus

juſte qu'on puiſſe vous donner de ces lieux célébres, ſi vantés dans les ouvrages des Poëtes. Il n'y a parmi les Habitans aucune diſtinction de rang & de naiſſance ; une égalité parfaite les rend indépendans les uns des autres. Tout le monde y parle la Langue qu'il parloit ſur la terre, & chacun l'entend comme ſa Langue naturelle. La promenade & la converſation font leur unique plaiſir : curieux de ſçavoir comment on penſe d'eux dans ce monde-ci, ils aiment ſur-tout à s'entretenir avec ceux qui en ſont nouvellement arrivés ; ils recherchent principalement la compagnie de ceux qui ont été du même pays, du même état, de la même profeſſion qu'eux ; & par cette raiſon, malgré l'égalité qui y régne, les états n'y ſont point confondus. On y voit auſſi peu de Laboureurs parmi les gens de Lettres ; que de Moines parmi les Généraux d'Armées ; le goût & l'inclination font parmi eux, ce que font parmi nous la ſubordination & la police.

Nous avions déja fait quelques pas dans une avenue qui aboutit à un boſquet, lorſque ma Conductrice me fit

remarquer deux Chinoiſes qui s'entretenoient enſemble avec beaucoup de flegme. Elles avoient été autrefois femmes de Mandarins, & il y a environ quinze mille ans, ſelon le calcul Chinois, qu'une d'entr'elles avoit joüé un fort grand rôle à la Cour galante de l'Empereur *Tchiqou*. La curioſité d'entendre parler des morts me fit doubler le pas ; ma préſence ne les déconcerta point : je m'apperçus même qu'elle donnoit à leur entretien un air de vivacité qu'il n'avoit point auparavant.

La converſation rouloit ſur les femmes de leur pays, & ſur celles d'Europe, & principalement les Françoiſes. Voici ce que j'en entendis :

Eſt-ce caprice, eſt-ce raiſon,
Juſtice ou bien humeur chagrine
Qui fait qu'on oblige à la Chine
Le Sexe à garder la maiſon,
Et qu'on le tient comme en priſon ?
Je déſapprouve cet uſage,
Et voudrois qu'à Pekin, ainſi que dans Paris,
Les femmes euſſent l'avantage
D'aller & de venir comme font les maris.

Je ne ſuis point de votre ſentiment, dit ſa compagne, qui trouvoit ſans doute que cette morale bleſſoit les principes de la retenue Chinoiſe, & qui s'imaginoit peut-être auſſi, qu'un peu de contradiction rendroit la converſation plus animée : Je prétens, ajouta t'elle, que l'uſage de France ne vaut pas celui de la Chine ;

Car d'où vient l'extrême licence
Qu'on dit qui régne dans Paris ?
La choſe eſt claire ; c'eſt qu'en France
Les femmes ſortent du logis.
Pour ſurprendre notre innocence,
Les hommes dans notre Pays
Peuvent bien quelquefois profiter de l'abſence
De Meſſieurs les Maris ;
Mais le mal eſt caché, la faute eſt plus légere ;
Que de peine d'ailleurs, que de précaution,
Avant que d'arriver à la concluſion
De la choſe que l'on eſpere ?
Quand la peine précéde un mal que l'on veut faire,
On triomphe aiſément de la tentation.
A Paris, c'eſt tout le contraire ;
Les femmes bien ſouvent y font les premiers pas :

En effet, ne les voit-on pas
Provoquer les paſſans à l'amoureux myſtere,
Et vendre à prix modique....

Ah ! Madame, arrêtés, lui dis-je, avec une vivacité qui tenoit un peu de l'impatience. Je ſuis François; l'amour de ma Patrie m'oblige à prendre le parti des femmes de mon Pays. Vous parlez-là de tout ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable dans la Nation; nos Loix n'autoriſent point les abus que vous condamnez, elles décernent au contraire des peines rigoureuſes pour en arrêter le cours, & pour empêcher des déſordres auſquels la miſere a peut-être plus de part, que le libertinage & la débauche.

Rendez donc, je vous prie, plus de juſtice à notre Nation, & ne jugez pas de toutes les Françoiſes en général, par ce qu'on a pû vous dire de quelques-unes d'elles en particulier.

Je conviens avec vous que les femmes en France ſont plus diſſipées qu'à la Chine; & qu'à Paris comme à Pékin, il ſeroit à ſouhaiter que bornées aux ſoins domeſtiques, & renfermées

dans l'enceinte de leurs maiſons, elles laiſſaſſent aux hommes les occupations du dehors. Mais il faudroit que ce fût le goût & l'inclination, plûtôt que la tyrannie & l'uſage, qui les portaſſent à cette eſpece de clôture ; quel fond en effet pourroit-on faire ſur une vertu qu'on ne pourroit guéres attribuer qu'à la ſévérité des Loix, ou au défaut d'occaſions de pratiquer le vice ?

Je m'engageois inſenſiblement dans une converſation, qui, comme vous voyez, Madame, nous eût menés fort loin, ſi ma compagne ne m'eût averti que nous avions encore bien du chemin à faire. Je laiſſai mes deux Chinoiſes continuer leur entretien avec un vieux Bonze, qui, les deux bras pendans, s'approchoit d'elles avec beaucoup de gravité.

Le boſquet que vous voyez au bout de cette avenue, me dit ma Conductrice, eſt le rendez-vous des beaux eſprits & des ſçavans de l'Antiquité. On ne peut mieux le comparer qu'au Caffé de Procope, avec cette différence néanmoins, que les Grands Hommes qui fréquentent ce lieu-ci,

n'y ſont point confondus, comme chez Procope, parmi une foule de Petits-Maîtres ignorans que la proximité du ſpectacle y attire. Vous ne verrez ici que des hommes reſpectables; je ne ſçai s'il en ſera déja arrivé beaucoup, mais il eſt rare de n'y trouver perſonne. J'apperçois au travers du feuillage deux Ombres que je crois reconnoître : c'eſt Socrate & Démoſthéne; je ſuis charmée que le hazard vous les faſſe rencontrer.

Nous entrâmes dans le boſquet; nous y trouvâmes auſſi Virgile, Caton, Hypocrate & Diogéne qui étoient aſſis ſur un banc de gazon, & que le feuillage nous avoit d'abord empêché de voir avec les deux autres.

Je m'apperçus que mon arrivée leur faiſoit plaiſir : vous venez fort à propas, me dit Socrate, voilà Diogéne & Hypocrate qui prétendent que le monde valoit mieux autrefois qu'il ne vaut aujourd'hui; Virgile & Démoſthéne ſont du ſentiment oppoſé; nous ſoutenons Caton & moi que les choſes vont toujours de même : nos Hiſtoires vous ont fait connoître les hommes de notre tems, vous vivez enco-

re parmi ceux du vôtre, perſonne ici n'eſt plus en état que vous de décider une queſtion où les ſentimens ſont ſi fort partagés.

La queſtion, telle que vous l'expoſez, lui dis-je, n'eſt pas nouvelle pour moi; elle fait ſouvent parmi nous le ſujet de nos entretiens. Nos Vieillards, panégyriſtes éternels du tems paſſé, diſent, comme Hypocrate & Diogéne, que le monde va toujours en empirant: les jeunes gens au contraire ſoutiennent que l'âge & l'expérience le perfectionnent; pour moi je ſuis perſuadé que nous ne ſommes ni pires ni meilleurs que nos Peres.

Du tems paſſé vous qui vantés les Loix,
Et qui mépriſés trop le nôtre,
Croyés-moi, l'un eſt comme l'autre:
On fait encor comme autrefois.
L'on vit toujours ſelon le vieux ſyſtême;
Parcourons ce tems ſi vanté
Que l'on appelle Antiquité,
Et nous dirons, en vérité
Tout va toujours de même.

Je juge de la décadence des choſes

humaines, reprit Hypocrate, par celle de mon ancienne profeſſion : La Médecine n'eſt plus à ce haut point de perfection où je l'avois laiſſée ; & l'art divin de conſerver les hommes, n'eſt preſque plus employé qu'à leur deſtruction.

Interrogés les Ombres qui chaque jour quittent la terre pour venir habiter ce ſéjour ; en eſt-il une ſeule, qui n'attribue ſa mort à l'ignorance ou à la malice des Médecins ?

Je ſçai, lui dis-je, que c'eſt-là un reproche qu'on fait aſſez ſouvent aux Médecins de nos jours. On prétend que c'eſt entre leurs mains que les Parques ont dépoſé le ciſeau fatal qui tranche nos deſtinées. Molin, Aſtruc, Vernage & quelques autres, en très-petit nombre, n'ont pas voulu, dit-on, ſe prêter à cet odieux miniſtére ; d'autres aſſurent qu'ils ſont aſſociés à leurs Confreres, mais qu'ils gardent l'*incognito*.

Convenez que de votre tems le monde n'étoit pas plus indulgent à votre égard ; & que ſi l'on interrogeoit auſſi vos malades, on en trouveroit bien peu qui ne vous fiſſent

auteur de leur mort.

Au tems paſſé, par reſpect pour les Loix
D'Hypocrate & de ſes Confrères,
L'homme alloit rejoindre ſes Peres,
On fait encor comme autrefois:
Car aujourd'hui, c'eſt toujours un problême
Si ces Docteurs à longs rabats
Sauvent plus d'hommes du trépas
Qu'ils n'en font deſcendre ici-bas;
Tout va toujours de même.

Si cela eſt ainſi, reprit Diogéne, ſi les choſes ne changent point, vos Philoſophes ſont donc auſſi ſages que les nôtres?

Dites qu'ils ſont auſſi fous, lui dis-je, & qu'à Paris comme à Athénes, en France comme dans la Gréce, ils font encore mille extravagances qui démentent chaque jour la gravité de leurs maximes. Ne trouvez-vous point, par exemple, que les *Paranimphes* de nos Moines, & leurs diſputes Scholaſtiques ne reſſemblent pas mal à vos ciniques invectives?

Au tems paſſé, Philoſophes narquois
A l'exemple de Diogéne

Vous vous inſultiés dans Athénes ;
On fait encor comme autrefois ;
Car aujourd'hui, l'on voit ſur un dilemme
Nos Philoſophes furieux
Dans leurs exercices fougueux
Tout prêts à s'arracher les yeux.
Tout va toujours de même.

Et pourquoi le Monde changeroit-il, dit Socrate, les paſſions ne ſont-elles pas toujours les mêmes dans tous les hommes ? Mais à propos, ajouta-t'il, on m'a dit il n'y a pas long-tems, qu'il devoit y avoir ſur la terre un changement prodigieux entre les deux Sexes, & voici à peu près le tems où doivent s'opérer ces merveilles. *

* La feuille intitulée *l'Année Merveilleuſe*, a eû beaucoup de vogue dans le tems. Elle eſt de Mr. l'Abbé Coyer. Ce petit badinage contient une Critique des mœurs de notre ſiecle. L'idée en eſt plus heureuſe que l'éxécution. Les manieres efféminées que l'Auteur croyoit voir s'introduire parmi nous, lui faiſoient dire que les hommes ſeroient bien-tôt métamorphoſés en femmes ; que ce changement étoit marqué dans les Aſtres ; & que les femmes elles-mêmes, en qui ſans doute il croyoit voir auſſi quelque choſe de viril, alloient être dans peu transformées en hommes. Cette idée plût beaucoup par ſa ſingularité ; les femmes ſur-tout y trouvoient leur avantage : la feuille ne pouvoit

Il eſt vrai, répondit ma Conductrice, qu'on nous a flatté long-tems de la douce eſpérance que nous ſerions changées en hommes ; mais tout cela n'a abouti qu'à voir à Paris une femme changée en Diable, & de Diable redevenir femme dans l'eſpace de quinze jours. *

J'ai vû de mon tems la moitié de ce miracle, dit Socrate ; j'avois une

donc manquer d'avoir un grand débit. Le même Auteur en a fait depuis beaucoup d'autres dans le même goût ; mais comme elles ne préſentoient pas à l'eſprit quelque choſe de ſi ſingulier, & qu'elles n'étoient d'ailleurs qu'une répétition aſſés froide de tout ce que contenoit *l'Année Merveilleuſe*, elles n'ont pas eû un grand ſuccès. Ces differentes petites feuilles avoient pour Titre : *La Magie démontrée*, *Lettre à une Dame Angloiſe*. *Iſle frivole*, *&c.*

* Une Marchande de Graines, de la rue du four, Fauxbourg Saint Germain, avoit fait courrir le bruit dans tout le quartier, qu'elle avoit un Diable dans ſa Boutique ; il n'en fallut pas davantage pour y attirer tout Paris. Cette femme pour entretenir le Peuple dans cette idée, s'enfermoit dès le grand matin dans ſon comptoir ; & elle ne manquoit pas, dès qu'elle s'appercevoit que la foule étoit grande, de ſe traîner par tous les coins de ſa Boutique. Le comptoir qui ſe promenoit avec elle, la déroboit aux yeux des Spectateurs. Cette cérémonie dura pluſieurs jours ; mais le Commiſſaire du quartier l'ayant menacée de la faire renfermer, ſi le Diable revenoit encore, elle ſçut ſi bien congédier cet Eſprit de ténébres, qu'il diſparut pour toujours.

femme qui étoit un diable, mais qui reſta diable toute ſa vie ; & ce qui n'eſt que la moitié de votre prodige, fut mon ſupplice tout entier.

Croyés-moi, reprit ma Compagne, on voit encore parmi nous beaucoup de ces demi-prodiges qui font tout le ſupplice des maris ; mais la plûpart de ces Meſſieurs font comme vous, ils renoncent volontiers aux droits & aux prérogatives de leur ſexe pour le bien de la paix & de l'union. C'eſt peut-être en ce ſens qu'on a dit que les hommes devoient être changés en femmes.

Au tems paſſé, peu jaloux de ſes droits
Socrate après ſon mariage
Ne fut point maître en ſon ménage ;
On fait encor comme autrefois ;
Car aujourd'hui, plus d'un bon Nicodéme,
Pour avoir la paix au logis,
Laiſſe porter à ſa Cloris
Ce qui ne convient qu'aux maris :
Tout va toujours de même.

Je ſuis ſi fort perſuadé de cette vérité, dit Caton, que quoique je reconnoiſſe préſentement que c'eſt la

plus grande de toutes les folies que de ſe donner la mort à ſoi-même, je ne doute pas cependant qu'il n'y ait encore parmi vous des gens auſſi fous que moi, qui ſe font périr de leurs propres mains.

Cette maladie, lui dis-je, n'eſt pas ſi commune en France que chez nos voiſins. Un homme eſt riche en Angleterre, il a de l'eſprit, il eſt jeune, bien fait, jouit d'une ſanté parfaite: il a une femme ſage, jolie, aimable, il a un bon équipage, beaucoup de domeſtiques, point de procès, point de chagrin, rien ne lui manque, & il ſe tue, parce que la vie lui eſt à charge.

Au tems paſſé, trop docile à la voix
D'une ſombre Philoſophie,
Le grand Caton s'ôta la vie;
On fait encor comme autrefois.
Car aujourd'hui, d'un mortel apoſème
L'Anglois auſſi fou que Caton
Se fait ſouvent une boiſſon
Qui le dépêche chez Pluton;
Tout va toujours de même.

Quoi! reprit Démoſthène, le Mon-

de après plus de deux mille ans d'expérience, n'eſt pas devenu plus ſage qu'il ne l'étoit de mon tems ? Les hommes ſont toujours auſſi fous, auſſi légers, auſſi peu touchés des choſes ſérieuſes, qu'avides de vanités & de bagatelles ? Une fable puérile ſe feroit encore écouter de tout un peuple, & il ſeroit inſenſible aux intérêts de ſa Patrie ?

Je vois bien, lui dis-je, que vous avez toujours ſur le cœur le peu d'attention qu'on apportoit quelquefois à vos harangues. Mais pareille choſe n'arrive-t'elle pas tous les jours parmi nous ? J'ai vû dormir pluſieurs fois aux Sermons de nos plus fameux Prédicateurs ; j'ai vû bâiller aux Plaidoyers de nos meilleurs Avocats ; j'ai vû s'ennuyer aux Diſcours de nos plus célébres Académiciens.

Au tems paſſé, d'une éloquente voix,
On a vû le Grand Démoſthéne
Ennuyer le Peuple d'Athéne ;
On fait encor comme autrefois.
Car aujourd'hui, ſur la fin d'un Carême
Eſt-il aucun Prédicateur
Qui, quoique fort bon Orateur,

N'ait ennuyé ſon Auditeur ?
Tout va toujours de même.

Il eſt bien étonnant, dit Virgile, de voir dans des ſiécles ſi éloignés une ſi parfaite reſſemblance. Je ne doute plus préſentement que vous n'ayiez auſſi parmi-vous une foule de *Mévius* ignorans qui s'érigent en Maîtres du Parnaſſe, & qui prétendent l'emporter ſur les premiers de vos Poëtes.

Ah! c'eſt en ce point, lui dis-je, que notre ſiécle a avec le vôtre une reſſemblance plus parfaite. Nous ſommes tourmentés à Paris, comme vous l'étiez à Rome, par un eſſein de mauvais Poëtes, qui, quoique vils Frélons, oſent néanmoins comparer les productions groſſieres dont ils ſe repaiſſent, au miel délicieux de nos Abeilles.

Au tems paſſé, dans un cercle Bourgeois,
Pour avoir jappé quelque Ydille
Mévius ſe crut un Virgile,
On fait encor comme autrefois;
Car aujourd'hui, par un orgueil extrême

Avec Voltaire & Crébillon
Chaque Goujat de l'Hélicon
Veut entrer en comparaiſon ;
Tout va toujours de même.

Mais où je trouve encore plus de reſſemblance, continuai-je, en m'adreſſant toujours à Virgile, c'eſt dans le tems qui ſuivit immédiatement votre mort, & celui où nous vivons actuellement. Vous ſçavez que les grands hommes, dont les admirables Ecrits avoient enrichi votre Parnaſſe, les Tibules, les Ovides, les Horaces, les Catules & tant d'autres, qui, par leurs Poëſies, faiſoient honneur à votre ſiécle, n'ont point laiſſé de ſucceſſeurs ; les Muſes, en vous perdant, abandonnerent l'Italie ; & Rome eut à la vérité d'excellentes Poëſies, mais elle n'eut plus de Poëtes. Paris eſt à la veille d'éprouver une pareille diſgrace : nous avons encore quelques grands Hommes ſur notre Parnaſſe ; mais qui avons-nous, pour les remplacer ? Et parmi ces grands Hommes-là même, y en a-t-il beaucoup, qui, par de nouvelles productions, nous

nous dédommagent d'avance de l'extrême diſette où nous allons tomber. Je parle des Poëtes ſeulement, & à l'exception de M. de Voltaire, qui ne ceſſera de produire, que lorſqu'il ceſſera d'être, tous les autres ſont à notre égard dans une eſpece d'aſſoupiſſement létargique. Ils vivent encore pour eux-mêmes, mais ils ſont déja morts pour le Public. M. M. de Fontenelle, Lagrange, Crébillon, Deſtouches, Piron, La-chauſſée, Roy, Boiſſi, Racine, Monctif, du Reſnel, Cahuſac, Greſſet, voilà de grands hommes ſans doute qui ſont encore parmi nous; mais les uns jouiſſent dans un âge avancé, d'un repos honorable qu'ils ſe ſont juſtement acquis par de longs & de glorieux travaux; les autres, par leur ſilence, puniſſent un certain Public, qui n'a point fait aſſez d'accueil à leurs premiers Ouvrages. Notre Parnaſſe eſt donc auſſi abandonné que le fut le vôtre: & plus je compare enfin ces deux ſiécles, plus j'ai de raiſons de croire que tous les tems ſe reſſemblent.

Eh bien, dit Socrate, en s'adreſſant à Diogene, croirez-vous encore que le monde ait changé? Je conçois actuel-

lement, dit le Cinique, que c'eſt un bien qu'il ſoit toujours le même, car il ne pourroit changer qu'à ſon déſavantage. Autrefois, la lanterne à la main, je cherchois un homme, & je ne trouvois que des femmes; je juge préſentement par le prodige dont on vient de parler, que ſi le monde changeoit, on n'y verroit plus que des diables. En diſant ces paroles il ſortit du boſquet, & toute la Compagnie ſe ſépara.

Je ſuivis Socrate comme le plus ſage. Vous ſçavez, Madame, combien je vous ai toujours témoigné de vénération pour ce grand homme; je ſaiſis donc avec empreſſement l'occaſion qui m'offroit un tête-à-tête avec lui. Mais à peine avions-nous commencé la converſation, qu'elle fut tout d'un coup interrompue par un grand cri de joie que nous entendîmes derriere nous. C'étoit Scaron qui cherchoit Socrate depuis près d'un ſiécle, ſans avoir jamais pû le rencontrer. Je demande de vos nouvelles à tout le monde, lui dit-il, & ſans mon ami Virgile que je viens de trouver dans mon chemin, j'aurois peut-être été privé encore long-tems du plaiſir de vous voir. C'eſt lui qui

vient de m'apprendre que vous sortiez du bosquet voisin, & je suis venu bien vîte pour ne pas vous manquer. Eh bien, Socrate, n'êtes-vous pas mieux ici que sur la terre, parmi cette engeance de loups-garoux, ces antropophages qui se dévorent les uns les autres, & qui n'ont de l'humanité que la figure ? Quand vous n'auriez eû que votre Xantipe à vos trousses, vous devez vous estimer heureux qu'on vous ait fait boire une santé de cigue au Monarque des morts.

Pour un habitant des champs élisées, dit Socrate, vos discours sont bien peu graves. Eh ! qui êtes-vous donc ? Qui je suis ? reprit Scaron.

Je suis cet ami de Phébus,
Ce Poëte au Rable perclus,
Scaron enfin, ce pauvre diable,
Mais toujours plus facétieux,
Malgré son mal insupportable,
Que ceux qui se portoient le mieux.

Voilà mon caractere & l'abrégé de ma vie. Je suis Poëte, comme vous voyez par cette Epitaphe que je com-

poſai moi-même; & quoique l'Oracle vous ait donné le haut bout parmi les Sages, je puis vous diſputer le pas.

Oh! je vous le cede volontiers, répond Socrate; mais en quoi conſiſtoit donc votre ſageſſe? Car vous m'avez l'air d'un vrai goguenard. Vous ne l'êtiés guéres moins que moi, dit Scaron; jamais perſonne n'a employé plus ſouvent, ni plus à propos l'ironie: mais pour ſatisfaire à votre demande, vous ſçaurez que j'avois d'abord été deſtiné à vivre parmi des gens qui partagent leur vie entre le ſervice des Autels & le plaiſir de la table. Jeune & ſuſceptible de tous les bons exemples, je profitai ſi bien, que dans peu l'on me regarda comme un Membre capable de faire honneur à ce digne Corps. C'étoit dans une Ville de France que l'on appelle le Mans, ſéjour où l'on tient Bureau de ſophiſmes. Je paſſai donc pour bon compagnon, & j'évacuois des raſades de la meilleure grace du monde. Mais je payai bien cher ces galanteries, car je devins perclus; je n'avois de l'homme que le buſte, & je fus réduit à faire une éternelle ſéance dans un fauteuil.

Voilà de fort beaux commencemens de ſageſſe, dit Socrate, pourſuivez.

En devenant paralitique, je devins plus tempérant ; je m'attachai enſuite à un genre de ſageſſe, non de celle qui eſt hériſſée de graves ſentences & de morale à perte de vûe, mais de celle qui n'eſt incommode à perſonne, & qui réjouit même tout le monde. Je grimpai comme je pus ſur le Parnaſſe, & j'en revins le plus groteſque perſonnage, & le plus facétieux impotant de Paris. Colé fierement ſur ma chaiſe, je recevois des viſites conſidérables, tirant cet avantage de mon mal, que je n'étois pas tenu à ces formalités incommodes qui ſe pratiquent entre les gens qui ſe portent bien, & qui ſçavent le monde. Ma maiſon étoit ſouvent le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus qualifié & de plus beaux eſprits dans la Ville. Je faiſois des vers, mais de ces vers aiſés qui ne ſentent point le travail, & que l'on appelle Burleſques. Je compoſai des Comédies, j'habillai même l'Enéide en héroine groteſque ; enfin loin de m'affliger de mes maux & de perdre patience, ſemblable à ces graves Stoï-

ciens, je bravois mes douleurs ; & mes infirmités n'avoient pas même la force de me rendre ſérieux : je divertiſſois tout le monde en m'amuſant : ne faut-il pas un grand fond de ſageſſe pour être de ſi belle humeur dans une ſi cruelle maladie ? J'ai cet avantage ſur les autres Philoſophes, que ce n'étoit point par oſtentation que je jouois ce perſonnage.

Si cela eſt, dit Socrate, vous étiez heureux dans vos peines ; & j'admire en cela la Providence, qui vous dédommageoit amplement de ſes rigueurs. Pour votre genre de ſageſſe, toute folâtre qu'elle eſt, je ſuis tenté de croire qu'elle eſt encore la plus raiſonnable ; car dans le fond, qu'eſt-ce qu'un Sage toujours ſérieux ? C'eſt un homme inſupportable, & ſes leçons loin d'être bien reçûes, ne font ſouvent que rebuter. Un peu de folie & de badinage ſied bien dans le monde ; c'eſt le contrepoiſon des angoiſſes & des ſoucis cuiſans dont il eſt rempli. Moi-même tout ſage qu'on me croyoit, je jouois bien quelquefois avec mes enfans, en courant avec eux un bâton entre les jambes. Je faiſois tout l'agrément & toute

la joie des festins où je me trouvois ; j'entendois fort bien la raillerie, j'assistois même aux Comédies d'Aristophane, qui me jouoit de la maniere du monde la plus insultante. Je trouvois une espece de divertissement dans le vacarme ordinaire de ma femme, la plus acariâtre d'Athenes ; & je me soulageois de mes spéculations philosophiques, par de bons mots & des plaisanteries.

Ne fut-ce pas aussi pour égayer le lugubre aspect de votre supplice, reprit Scaron, qu'après avoir débité les plus belles maximes, vous ordonnâtes à votre ami Criton d'immoler un coq à Esculape ?

Ah ! lui dit Socrate, ne touchons pas, s'il vous plaît, à cet article ; vous sçavez sans doute, qu'on se servit du prétexte d'impieté pour me faire mourir, & que je péris au contraire pour une cause qui doit me faire honneur.

Apparemment, répondit Scaron, qu'étant accusé de combattre la pluralité des Dieux, vous vouliez mettre les Athéniens dans leur tort par ce dernier acte de religion, qui sembloit vous justifier d'impieté ; n'étoit-ce pas là faire

entrevoir quelque regret à la vie?

Je fis assez comprendre, dit Socrate, que je ne craignois point la mort, puisque je résistai fortement aux sollicitations pressantes d'un de mes amis qui avoit gagné le Geolier; mais je ne devois pas pour cela mourir suspect du crime dont on m'avoit accusé, ni disculper mes délateurs. La vérité m'a toujours gouverné impérieusement.

Mais, reprit Scaron, ne craignîtes-vous point, alors de trahir cette vérité? Infimement convaincu de l'unité de Dieu, vous voulûtes faire croire que vous aviez toujours reconnu & révéré toutes les Divinitez de votre patrie, & en cela nous fîtes une double faute en professant ce que vous ne croyiez pas, & en faisant injure à l'Etre suprême par cette lâcheté. Voilà à quoi se terminoit la sagesse de vous autres Payens, qui aimiez beaucoup mieux éblouïr les hommes par de beaux dehors, que de jouir des véritables honneurs d'une bonne conscience. Adieu Socrate jusqu'au revoir.

Nous continuâmes notre route, Socrate, ma conductrice & moi. La conversation que ce Philosophe venoit d'a-

voir avec Scaron, prévint bien des questions que j'avois à lui faire. Je lui dis seulement que j'étois étonné qu'un homme aussi sage que lui, eût fait la folie de se marier. Il en est, lui dis-je, des Philosophes comme des gens de Lettres, ils ne devroient jamais penser au lien dangereux du mariage, que pour former la généreuse résolution de l'éviter toute leur vie. Votre femme Xantipe a rendu votre Philosophie ridicule, & vous ne sçauriez croire les mauvaises plaisanteries qu'on a faites & qu'on fait encore tous les jours sur votre compte à ce sujet. Vous ignorez donc, me dit Socrate, que c'étoit presque un crime à Athenes de vivre garçon. Mon goût, ma raison, mes réflexions, tout m'éloignoit d'un état que je sentois bien ne me pas convenir; mais il falloit donner des Citoyens à la République, & l'on m'eût regardé comme un ennemi de ma patrie, si je n'eusse pas travaillé comme les autres à perpétuer ma race. Cette façon de penser n'est-elle pas la même parmi vous? Ne fait on pas un crime à ceux qui vivent dans le célibat? Au contraire, lui dis-je, on les en estime d'a-

vantage, ſur tout ſi c'eſt l'amour des ſciences qui les y engage. On les regarde comme des Etres d'un ordre ſupérieur, & qui n'ont de l'humanité que l'apparence, qui donnent tout à l'eſprit & rien au corps. D'ailleurs il y en a tant d'autres qui ſe mêlent de donner des Citoyens à l'Etat, & les gens de Lettres, les Sçavans, les Philoſophes ſont ſi peu propres pour cela, qu'on leur pardonne volontiers de ne s'en pas mêler. La foule des Candidats qui aſpirent au mariage eſt innombrable; on en voit de tout âge, de tout état, & de toutes ſortes de figures. Dernierement j'étois à la porte du Temple de l'Hymen; la curioſité me porta à y entrer, & voici ce que j'y vis.

J'apperçus des veuves en deuil;
Elles venoient de clore le cercueil
De leurs pauvres Epoux d'ennuyeuſe mémoire.
D'autres encore au pétitoire,
Après quatre maris que la tombe enfermoit.
Mainte vieille qui radotoit,
Et ce que je n'aurois pû croire,
Maint Neſtor parfumé, maint Titon dameret
Qui bégayoient toujours la même hiſtoire,
Et couvroient les frimats d'un aride toupet,

Sous le pompeux buiſſond'une perruque noire.
L'un à Philis endoſſoit un poulet,
Et larmoyoit quelques vers à ſa gloire.
Un autre de maint oſſelet
Avoit radoubé ſa machoire,
Où l'ébene en chicot branloit contre l'ivoire,
La goute avec le rhume à pas lents les ſuivoit,
Le javelot en main la mort les talonnoit.
Je vis un nuage de filles
Groſſi de plus de cent familles,
Qui s'avançoit avidement;
La plûpart à dix ans, troupe encore inhabile;
Chacune s'écrioit pourtant,
D'un accent, d'un gozier nubile,
GrandDieu,quemon encens ne ſoit pas inutile!
Roturier, Campagnard, Bourgeois ou Courtiſan,
Tartare, Algerien, Iroquois, Otoman,
Il me faut un mari: nargue des onze mille;
Un mari fut toujours un bon ameublement;
Ma poupée eſt au croc, & ma gorge s'opile;
Rendez-moi femme à tout évenement,
Je ſuis ſage à l'excès, économe & docile,
Et veſtale en un mot. Car vrai-ſemblablement
Jamais, qu'il m'en ſouvienne, un téméraire
Amant
N'eſſaya de ſapper dans ſa fougue imbécile

L'inébranlable fondement
De ma vertu farouche & difficile.
Mais sur tout, je proteſte, & c'eſt bien la raiſon,
De ne jamais coeffer mon époux débonnaire
Du panache fourchu de défunt Acteon.
Et de ſuivre en tout point l'exemple de ma mere.
L'une lançoit des regards impudens,
Et bombardoit de l'œil les jeunes prétendans;
L'autre avoit un maintien farouche.
L'une en riant tordoit la bouche,
L'autre l'ouvroit beaucoup pour étaler ſes dents.
L'une mordoit ſa lévre, & comme une pagode
Hochoit la tête en s'avançant;
D'autres niaiſant, grimaçant,
Crioient, reſpiroient par méthode.
Affectoient un air innocent,
Déplaiſoient pour être agréables,
Et ſe faiſoient haïr à force d'être aimables.
Quelques-unes ſe rengorgeoient,
Malgré les ans qui ravageoient
Leurs agrémens jadis paſſables.
Sur leur teint racorni, ſur ce vieux parchemin
Timbré d'une étroite guipure,
D'une croute de fard l'ardente enluminure,

Leur compoſoit un maſque tout divin ;
malgré ce plaſtras à l'air impénétrable,
Chacune portoit fierement
Un paraſol épouvantable,
dont l'orbe couvroit un arpent.
Je vis des Prudes, des coquettes,
Des Amarillis, des Liſettes
Qui tranchoient de l'Agnès, & qui depuis trente ans
Avoient ceſſé d'être Novices,
Qui tranſpiroient des fumets ſuffocans,
Alterés de muſc & d'épices,
Et tirailloient tous les paſſans.
Dans le tumulte, une d'entre elles
Laiſſa tomber un œil au coin d'un pied d'eſtal;
Il ſe rompit en vingt parcelles,
Car il n'étoit que de criſtal.
Toutes vouloient paroître belles
Malgré l'horrible vetuſté,
Et croyoient étaler des graces naturelles
En étalant leur vanité.
Je vis enfin dans la cohue
Un monde d'Amans beſaciers
Qui dans les coins de chaque rue
Exercent ſans pudeur leurs talens nouriciers.

Comme vous voyés, la troupe étoit

nombreuſe; mais au milieu de cette multitude, je n'apperçus qu'un bel eſprit. Il lorgnoit une vieille veuve, qui par les graces de ſon argent réparoit les rides qui défiguroient ſon viſage. Cette femme n'étoit que la veuve d'un Sous-Fermier; & en épouſant un Auteur, elle s'imaginoit être miſe au rang des Dames illuſtres. L'Auteur en s'unifſant à elle n'aſpiroit qu'à éviter la miſere d'où quelques mauvaiſes Brochures n'avoient pû le tirer. L'amour n'entroit pour rien dans cette union. L'une vouloit de la célébrité, & l'autre ne cherchoit qu'à vivre. Cet himen ſi déſiré ne fut utile qu'au mary & au Public. Le mari devint riche, le Public ne vit plus de ſes Ouvrages, & la femme fut oubliée plus que jamais.

Vous voyés, me dit Socrate, en me montrant une Ombre qui s'avançoit vers nous, vous voyés un homme qui a rendu ſa femme plus célebre dans ce monde-ci, que cette Sous-Fermiere n'auroit pû le devenir, en épouſant tous les beaux eſprits du vôtre. C'eſt Orphée, ce chantre fameux qui vint chercher ſon épouſe où les autres maris enverroient volontiers la leur. N'eſt-il pas vrai,

Orphée, que vous avés revû avec beaucoup de joye votre chere Euridice, lorſque vous deſcendîtes dans ce ſéjour pour la ſeconde fois ?

Vous ne ſçauriez croire, répondit Orphée, avec quel plaiſir je perdis la vie ; la mort qui paroît ſi affreuſe à tous les hommes, fut pour moi le plus délicieux de tous les biens ; je rejoignois enfin ma chere épouſe pour ne plus m'en ſéparer.

Sans doute, lui dis-je, que vous payâtes double droit à Caron, pour l'engager à vous paſſer plus vîte. Mais puiſque vous étiés ſi empreſſé de vous réunir à votre Euridice, que ne préveniés vous le deſtin, pour la rejoindre plutôt. Ce coup vous eût fait honneur, & c'eût été pour votre femme un ſujet de redoubler de tendreſſe & de reconnoiſſance. Les Thraciennes, que vos mépris rendoient furieuſes, précipiterent un peu votre départ, auquel il y a apparence que vous ne ſongiés pas encore.

Je conviens, dit Orphée, que tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs paſſions les atta-

chent à la vie, & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur. Oui, l'amour eût fait en moi ce que firent les femmes de Thrace; je ſentois bien que j'allois ſuccomber; il m'étoit doux de mourir lentement, & de me conſumer ainſi tous les jours comme une victime nouvelle de la tendreſſe conjugale.

Voilà, lui dit Socrate, ce qu'on appelle la quinteſſence du tendre, l'élixir du ſentiment. L'hymen devroit trembler pour ſes Autels; car ſi l'on y penſoit bien, vous ſeriés plus fêté, plus invoqué ſur la terre, que ne le fut jamais ce Dieu lui-même. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'Univers, que tous les époux vous reſſemblaſſent. Il eſt vrai qu'il faudroit auſſi que chaque femme fut une Euridice; mais il en eſt peu qui s'expoſaſſent au danger de périr par la morſure des ſerpens, en fuyant pieds nuds les pourſuites de quelque jeune Ariſtée. Pour moi, loin de chercher ici ma femme, je l'évite tant que je puis. Elle m'étourdit encore par ſon infatigable babil. Elle

me reproche le mépris que je fis des richeſſes, & toute ma Philoſophie, qui ne ſervoit qu'à me rendre odieux aux Athéniens. Enfin ſes tracaſſeries ordinaires ne l'ont pas quittée dans ces lieux. Si elle continuë, je ſerai obligé de prier Minos de nous ſéparer pour toujours, quand il devroit me reléguer dans un antre du Tartare. Je lui ai cependant quelque obligation, & je puis dire que ma Philoſophie tira ſon plus grand luſtre de ſes perſécutions continuelles. Elle donnoit tous les jours quelque nouvel exercice à ma patience, & ma vertu, grace à ſes ſoins, loin de ſe ralentir dans l'inaction, trouvoit ſans ceſſe à s'occuper. Ma femme tenoit, pour ainſi-dire, toute ma ſageſſe en haleine; car un des principaux points de la bonne Philoſophie, c'eſt de ſouffrir patiemment. Cet exercice domeſtique m'endurciſſoit aux injures & aux chagrins du dehors, comme un Maître d'eſcrime dreſſe un jeune homme à de plus dangereux combats. Enfin, je ne fus jamais plus Philoſophe que par le mariage.

Convenés donc, reprit Orphée, que les femmes ſont utiles à quel-

que choſe, & qu'elles doivent toujours nous être cheres par quelques endroits. Elles n'ont pas tous les vices à la fois. Il en eſt dont le commerce fait tout le charme de la vie : mais ſi les hommes, au lieu derebuter par leur férocité celles qui ont des défauts ; ſi au lieu d'aigrir le mal par des remedes violens, ils s'attachoient à cultiver les bonnes qualités qu'elles peuvent avoir, & à détruire les mauvaiſes avec des ſoins pleins de douceur, vous verriez les femmes déployer mille vertus nouvelles, comme une terre défrichée ne produit plus que des plantes utiles, ſous la main d'un induſtrieux Laboureur. Car enfin, il n'eſt preſque point de femmes qui ne ſoient ſuſceptibles de toutes les vertus ; elles en ont pour ainſi-dire toutes les ſemences en elles-mêmes ; & quoiqu'on diſe, ce n'eſt ſouvent qu'au mauvais exemple des hommes, & à leurs indignes procédés, qu'on doit rapporter la plûpart des fautes où elles tombent. Elles ne ſeroient point foibles, ſi on ne les attaquoit ; elles éviteroient l'abîme, ſi on ne les y pouſſoit. On devroit plus honorer leur réſiſtance, & mépriſer moins leurs défaites ; je ne

ſçais même comment elles ne ſuccombent pas plutôt & plus ſouvent. Quel ſage tiendroit une heure contre leurs attaques, ſi comme les hommes, elles venoient à s'armer d'impudence? On devroit décerner à celles qui ſauvent leur vertu du naufrage, des couronnes comme aux Conquérans. L'opinion eſt étrange, de couvrir d'infamie celles qui ſuccombent, & d'épargner leurs corrupteurs, qui, comme plus criminels, devroient être plus punis.

Les femmes vous ont bien de l'obligation, dit alors ma conductrice, de vous rendre ainſi leur Apologiſte. Si par ordre du deſtin, vous alliés paroître dans les Villes de l'Europe, & débiter ces belles maximes, vous ſeriés adoré des Dames; & les petits Maîtres qui fourmillent dans cette partie du monde, vous abandonneroient les toilettes. Mais vous penſiés bien autrement après la mort de votre épouſe, puiſque vos mépris obligerent les Thraciennes à vous mettre en piéces.

Cela n'eſt pas étonnant, répondit Orphée; j'étois alors de ſi mauvaiſe humeur, que je ne pouvois ſouffrir aucune femme. Je ne pouvois me perſua-

der que la terre entiere pût fournir une autre Euridice : toutes par comparaiſon, me ſembloient odieuſes. Mais à préſent que je ſuis épuré de l'humaine contagion, j'enviſage les choſes d'une toute autre maniere. Je ne puis cependant diſconvenir qu'il n'y ait des femmes eſſentiellement vicieuſes, la honte & le décri de leur ſexe. Témoins par exemple, celles qui me maſſacrerent pour une raiſon qui ne leur fait pas honneur ; car ſi je n'eus pour elles que de la froideur, c'eſt ſans doute qu'elles n'étoient pas aſſez aimables pour m'inſpirer d'autres ſentimens. Quelle difference prodigieuſe je remarquois entre elles, & celle qui m'avoit été ſi cruellement ravie le premier jour de notre himenée !

On voit bien, dit Socrate, que vous n'avés pas vécu longtems avec elle, vous n'en euſſiés pas été ſi fort enthouſiaſmé. Quelques mois de mariage de plus, vous euſſent bien ouvert les yeux ſur ſes défauts. Car malgré les vertus prétendues de votre Euridice, on aſſure que les Dieux pour vous punir de ce que vous étiés deſcendu aux Enfers ſans leur conſentement, vous

rendirent votre femme ; mais qu'ils furent si enchantés de votre musique, que pour vous récompenser de les avoir réjouis, ils vous la reprirent. Tenés la voilà justement qui passe ; allés vîte la joindre ; car vous en êtes encore si amoureux, que vous comptés pour perdus tous les momens où vous n'êtes point avec elle : adieu, partés, que nous ne retardions point vos plaisirs. En disant ces paroles, Socrate tourna la tête, & vit lui-même sa femme qui venoit à lui ; il se sauva d'un autre côté, & Orphée alla embrasser la sienne.

Nous continuâmes notre route ma Conductrice & moi, & nous vîmes à deux cens pas de nous sur notre droite, une grande multitude d'Ombres rassemblées en un même lieu. Nous jugeâmes qu'il se passoit quelque événement extraordinaire dans cet endroit, & nous y portâmes nos pas.

Trois Ombres nouvellement arrivées dans ce séjour attiroient toute cette multitude, & fixoient l'attention des spectateurs. L'une avoit été Comédienne à Berlin, l'autre avoit dansé long-tems à l'Opéra de Londres, &

la troiſieme étoit la femme d'un Bourgeois de Paris. C'étoient trois Ombres criminelles, qui, par des ſupplices bien ſinguliers, expioient dans l'autre monde des fautes, dont on ne ſe fait pas un grand ſcrupule dans celui-ci, & qu'on s'accoutume même à regarder parmi nous, comme des gentilleſſes de mode, & des uſages du bel air, la coqueterie, l'inconſtance en amour, & l'infidélité conjugale.

La Comédienne n'avoit jamais pû ſe fixer dans ſes amours; elle avoit eu douze Amans en différens tems, & après avoir commencé à les aimer de l'amour le plus tendre, elle avoit toujours fini par les déteſter tous également. Voilà ſon crime, en voici le châtiment.

Il faut que vous ſçachiez, Madame, que de toutes les paſſions que les hommes avoient ſur la terre, il ne leur reſte plus dans l'autre monde, que celles qui peuvent contribuer à leur bonheur ou à leur tourment. Il ne reſta à celle-ci qu'un violent amour pour le ſommeil, & ce fut là ce qui devoit faire ſon ſupplice.

On avoit dreſſé pour elle autant de

lits de gazon qu'elle avoit eu d'Amans autrefois. Un seul eût bien suffi pour son repos, si on eût voulu la laisser tranquille ; mais c'étoit dans cette multiplicité-là même qu'elle devoit trouver son châtiment.

Dans l'accablement où elle étoit, elle ne fut pas long-tems à se déterminer sur le choix du lit où elle devoit prendre son sommeil ; elle se jette sur le premier qui se présente.

Mais de ce sommeil désirable
Elle commence à peine à goûter le repos,
Qu'un ministre infernal d'une voix effroyable
L'éveille en lui disant ces mots.
Sors de ton lit, Ombre coupable,
Et passe dans ce lit voisin.
Obéis, c'est l'ordre immuable
Des Cieux, des enfers, du destin.
Rien n'égala ton inconstance,
Tu ne trouvas du goût que dans le changement,
Le changement aussi doit faire ta souffrance,
Et ce qui fut ton crime en est le châtiment.
Il dit, & d'un bras redoutable
Il l'arrache avec fureur
A ce repos délectable
Dont elle commençoit à sentir la douceur.

Soumiſe à cet ordre ſuprême
Elle entre dans un autre lit ;
Elle s'y couche & s'aſſoupit,
Mais on l'en tire encor de même ;
Et toujours ſucceſſivement
Elle paſſe juſqu'au douzieme
Sans qu'on lui permette un moment
De s'endormir tranquillement.
Et par ordre des deſtinées
Elle ſouffrira ces tourmens
Pendant tout autant d'années
Qu'elle a mépriſé d'amans.

Voilà, Madame, un nouveau genre de ſupplice dont vous n'aviez pas ſans doute encore entendu parler. Il ſeroit bien à ſouhaiter que la crainte des mêmes peines fixât un peu parmi nous l'inconſtance des Amans, & que les femmes de nos jours, inſtruites & corrigées par l'exemple de cette Comédienne, ne comptaſſent plus le nombre de leurs années, par celui de leurs amans malheureux, trahis & abandonnés.

L'Actrice de Londres n'avoit jamais aimé qu'elle-même, ſa beauté & la parure. Il eſt vrai que depuis long-tems l'Angleterre n'avoit rien vû de plus beau

beau qu'elle; on accouroit en foule au ſpectacle les jours où l'on ſçavoit qu'elle devoit y danſer; & les promenades étoient plus fréquentées qu'à l'ordinaire, lorſqu'on eſpéroit de l'y trouver.

Telle, mais dans un état plus honorable, & avec des ſentimens bien différens, parut à Paris, les années dernieres, une Beauté Provinciale, qui fut long-tems le ſujet des entretiens & de l'admiration de la Cour & de la Ville.

On ne parloit de même à Londres que de la belle Actrice: ſa beauté lui attiroit chaque jour de nouveaux adorateurs parmi ce qu'il y a de plus diſtingué en Angleterre; elle n'en rebutoit aucun, parce qu'elle vouloit plaire à tous; & quoiqu'elle ſe fît aimer de tous, elle ne prit néanmoins jamais de goût pour aucun.

Le ſoin de ſa parure emportoit preſque tout le tems qu'elle paſſoit chez elle; elle aimoit à voir ſa toilette environnée d'une foule de ſoupirans tous occupés à la ſervir. Là les Mylords venoient déposer à ſes pieds la fierté Angloiſe; & au lieu de ce fier menaçant

qu'ils avoient tourné contre la France, leurs mains n'étoient plus employées qu'à préparer des mouches, des rubans, des plumes & des pompons. Nouvelle Omphale, elle s'applaudiſſoit en ſecret de ſon triomphe, & de la défaite de ces Hercules.

Mais elle ne jouit pas long-tems de cette ſatisfaction; une mort imprévûe en terminant ſa vie, commença ſon ſupplice.

En une figure affreuſe
Elle vit changer ſes traits;
Cette beauté, ces attraits
Dont elle étoit amoureuſe
Diſparurent pour jamais.
Sous une forme hideuſe
Elle eſt contrainte à ſe voir;
A chaque inſtant un miroir
Lui peint ſon Ombre honteuſe
Et comble ſon déſeſpoir.
En vain de deſſus cette glace
Elle veut détourner les yeux;
En vain elle change de place
Pour fuir ce miroir odieux;
Le miroir la ſuit en tous lieux,
En tous lieux auſſi lui retrace

Ses traits difformes & hideux.

Je demandai à quelqu'un de l'assemblée pendant combien d'années devoit durer ce supplice? On ne peut pas, me dit-on, vous donner là-dessus une réponse bien positive; cela dépend du tems que ses adorateurs ont encore à passer sur la terre.

Cette Ombre ne verra la fin de ses tourmens,
Que lorsqu'au ténébreux Empire
Autour d'elle rangés, témoins de son martyre,
Elle aura vû tous ses Amans.
La plûpart sont encore habitans de la terre;
Et le plus vieux d'entre-eux à peine a cinquante ans;
Avant que le plus jeune ait fini sa carriere,
Cette Ombre souffrira sans doute encor long-tems.

Je ne sçai, Madame, ce qui doit mortifier le plus cette Ombre criminelle, ou les peines qu'elle endure actuellement, ou la scéne humiliante qui doit précéder un jour sa délivrance. Doit-elle faire des vœux pour voir avancer ou différer la mort de ses

Amans ? Et comment en ſoutiendra-t'elle la vûe, elle qui ne peut elle-même ſe regarder ſans horreur ?

La Pariſienne ſouffroit de ſon côté des peines moins ſenſibles peut-être en apparence, mais infiniment plus vives & plus douloureuſes. Elle avoit eu un mari, qui, pour l'avoir trop aimée, n'avoit jamais pû s'en faire aimer lui-même ; il s'en fit déteſter, parce qu'il devint jaloux. La conduite de ſa femme ne juſtifioit que trop ſa jalouſie ; & ſi ce fut d'abord dans ſon amour exeſſif que cette paſſion prit naiſſance, il faut convenir qu'il eut depuis de juſtes ſujets de ſe livrer à ſes mouvemens.

Cette femme cependant n'étoit ni belle ni jolie ; mais elle étoit gaye, vive, enjouée, & avoit par-deſſus tout cela un certain tour d'eſprit extrêmement ſéduiſant. Peu délicate d'ailleurs ſur le choix de ſes Amans, tout le monde étoit également bien reçu, & ſon mari ſeul étoit celui de tous qui avoit le moins de part à ſes faveurs. Il aimoit ſa femme, & le chagrin qu'il en conçut le conduiſit bien-tôt au tombeau. Elle le ſuivit de fort

près. Sans doute que le Ciel en hâtant ſa mort voulut auſſi accélérer ſon ſupplice. Voici la Sentence qui fut portée contr'elle au Tribunal ſouverain des Enfer.

D'un époux qui t'aimoit tu mépriſas l'amour.
Mais pour lui déſormais tu brûleras toi-même,
Et ne verras payer ton ardeur à ton tour
Que d'un mépris ſuprême.
Sans ceſſe cependant tu l'auras ſous tes yeux,
Tu voudras lui donner des marques de tendreſſe;
Mais d'un air fier & dédaigneux
Il te rebutera ſans ceſſe.
Par mille efforts réitérés
Ton Ombre tâchera de s'unir à la ſienne:
N'eſpéres pas qu'elle y parvienne;
Vous vous verrez toujours, mais toujours ſéparés.
Après ſon Ombre fugitive
Tantôt on te verra courir,
Et tantôt d'une voix plaintive
Tu lui reprocheras ce qu'il te fait ſouffrir:
Mais tes careſſes ni tes plaintes
Ne pourront amollir ſon cœur;
Jamais d'une amoureuſe ardeur
Il n'éprouvera les atteintes.

Ton amour ne fera qu'augmenter sa rigueur,
Et plus tu l'aimeras, plus il aura de haine ;
Ta tendresse sera ta peine,
Et ta peine sera sa joye & son bonheur.

Ce qu'il y a de plus triste, Madame, & de plus cruel pour cette Ombre malheureuse, c'est l'incertitude où elle sera toujours de la fin de son supplice. Le tems de sa délivrance sera attaché uniquement à la volonté de son mari ; le sort qui la condamne à l'aimer, n'oblige pas son époux à se montrer insensible ; on le laisse maître de son cœur, & s'il cesse de la haïr, elle cessera de souffrir. Mais c'est assez, Madame, vous entretenir de peines & de tourmens. N'aurois-je pas mieux fait de supprimer le récit de ces tragiques expéditions, & moi-même de ne pas en être spectateur ? Mais je me suis laissé entraîner par la multitude, aussi avide, dans l'autre monde, de ces sortes d'exécutions, que le peuple l'est à Paris, de celles qui se font tous les jours en place de grêve. En effet je n'ai de ma vie vû autant de monde rassemb'é en un même lieu. Cela ne dura pas long-tems, il est vrai,

car quelques minutes après, je vis cette foule innombrable se diviser en différentes troupes; & chacun moralisoit à sa façon, sur ce qui venoit de se passer. J'étois fort curieux de sçavoir les réflexions que ces sortes de punitions leur faisoient faire, & pour cela je m'approchai de deux Ombres qui me parurent avoir été plus attentives que les autres à ces trois expéditions. C'étoient deux anciens amis dont l'un avoit été engagé autrefois sous les loix de l'Hymen, & l'autre n'avoit jamais voulu suivre que les étendars de l'Amour. Le premier me paroissoit fort touché du sort de cette épouse malheureuse, dont la délivrance dépendoit uniquement de la volonté de son mari; l'autre au contraire en témoignoit beaucoup de joye: il est juste, disoit-il, que cette femme expie la sottise qu'elle a faite de contracter des obligations conjugales; c'est selon moi la plus grande de toutes les folies, & je suis fâché seulement que son mari qui est coupable de la même faute, n'éprouve pas le même supplice.

Je vous trouve bien déraisonnable,

reprit ſon ami, de vous déclarer toujours l'ennemi irréconciliable du mariage. Vous avés d'autant plus de tort de parler de la ſorte, que vous ne vous êtes jamais mis à portée de le connoître.

Vous même de l'Hymen auriés groſſi la Cour,
Si vous aviés connu tous les dons qu'il préſente ;
Et bientôt dans les bras d'une épouſe charmante,
Vous auriés éprouvé les faveurs de l'Amour
Sans craindre les maux qu'il enfante.

Mais je vois bien que vous avés été gâté, par l'exemple de ces hommes féroces, entêtés de leur mérite, qui regardent les femmes avec mépris, & ne les croyent pas dignes de partager la tendreſſe qu'ils ont pour eux-mêmes ;

Où, dont la Muſe atrabilaire,
Servant les noirs tranſports de leur eſprit tortu,
A tout le Sexe en gros déclaré la guerre,
Et pour punir le vice outragé la vertu.

Croyés-moi, le commerce avec ces

sortes de gens est toujours nuisible. La Lecture de leurs ouvrages a perdu d'excellens Sujets; & si l'on faisoit bien, on banniroit des Républiques cette vengeance malheureuse, qui s'applique à décrier cette union légitime, qui est le bien le plus grand de la société, & le solide fondement de la gloire & du bonheur d'un Empire.

Vous dirés ce qu'il vous plaira, dit le premier, mais je sçais bien que les meilleurs esprits, & les plus beaux génies n'ont jamais voulu subir ce joug que vous me vantés si fort. On ne lit pas qu'Homere, Horace ou Virgile, & une infinité d'autres, tant anciens que modernes, ayent été ou les sujets ou les partisans de l'Hymen. J'avois dans la tête de leur ressembler au moins par quelque endroit. D'ailleurs la propagation de notre espéce ne manquera jamais; & malgré ce que vous appellés la mauvaise humeur de nos Satyriques, je ne vois pas que, généralement parlant, on en soit plus dégouté du mariage.

Mais n'est-il pas vrai, lui dit son ami, que lorsque vous étiés jeune, que vos passions étoient dans toute leur force, vous souhaitiés quelquefois de

pouvoir calmer vos feux d'une maniere innocente, & concilier les intérêts du plaiſir avec ceux de la vertu? Si vous vous refuſiés à l'un pour ſatisfaire l'autre, quel trouble & quelle violence! Quel combat vous falloit-il rendre, avant que de vous déterminer! D'ailleurs vous attachiés-vous à un objet, combien, avant de l'engager, eſſuyiés vous de peines & d'inquiétudes? Et quand vous étiés arrivé au but que vous vous propoſiés, que vous en revenoit-il, que de nouveaux troubles & de nouveaux tourmens? La jalouſie, les ſoupçons, la délicateſſe même, un je ne ſçais quel vuide vous déſoloit, & vous faiſoit avaler le fiel dans le ſein de la volupté. D'un autre côté, quel ménagement ne vous falloit-il pas garder? Que de caprices à eſſuyer? Que de defauts à ſupporter? Quelle gêne, quelle ſervitude! Quelle inſuportable tyrannie! & contre tant de maux, quel autre reméde que le mariage? Je ne vous parle pas de ces aſſortimens bizarres que forme l'intérêt, de ces engagemens qu'on prend ſans s'aimer, ni ſans ſe connoître. Les ſuites en ſont toujours malheureuſes.

On ſtipule un mariage, ſans conſulter ceux qu'on veut unir; les parens prononcent, c'eſt aux enfans à obéir. On n'y regarde pas de ſi près, quand il s'agit d'un établiſſement qui va aſſurer ou un grand rang, ou une fortune immenſe. Les biens & les titres ſont comptés dans l'écrit fatal qui va lier la deſtinée de deux perſonnes, & les vertus n'y ſont pas comptées; on met tout en œuvre pour aſſortir les fortunes, & l'on ne ſe met point en peine d'aſſortir les cœurs. Pourvû que tout le reſte convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une ſociété indiſſoluble n'a ſouvent pour tout lien qu'une incompatibilité de caractéres; & l'on voit tous les jours les plus grandes Maiſons périr & s'éteindre, par l'union même deſtinée à les ſoutenir & à les perpétuer. Le peuple qui eſt ordinairement le ſinge des Grands, ſuit la même régle; quand il s'agit d'établir une famille. Le parti eſt riche, c'eſt tout dire.

Mais les époux ne ſe ſont jamais vûs, ou ne s'aiment point; qu'impor-

te ? L'intérêt applanit toutes les difficultés. Une fille de naiſſance paſſe entre les bras d'un homme du néant, mais riche & opulent, qui la croit encore trop honorée de ſon alliance, & perſonne ne s'aviſe de le trouver étrange. Un homme de condition né ſans bien, ou ruiné par ſes folles dépenſes, ne fait point de difficulté de rechercher la fille d'un maltôtier, qui peut-être a porté la livrée de ſes Ancêtres. Il eſt vrai que ſon luxe y trouve ſon compte, mais la dot de ſon épouſe ne la ſauvera jamais des mépris éternels qu'il lui fait eſſuyer. Celle-ci s'en vange par des galanteries d'éclat, dont ils partagent tous deux le déſhonneur. Tels ſont, il eſt vrai, pour la plûpart les mariages de ce ſiécle. Mais quand c'eſt l'inclination, l'eſtime, la ſimpathie qu'en forment les nœuds, rien ne peut jamais troubler une ſi douce union. Aimé d'une épouſe charmante, on ſe livre ſans crainte & ſans trouble aux tranſports les plus légitimes ; vous reſſerrés vos nœuds de jour en jour ; d'aimables enfans ſont le fruit & les liens de votre tendreſſe. tout vous rit dans cet engage-

ment. La joie, l'innocence, les plaiſirs purs & ſans mélange, ſont les faveurs ordinaires de l'hymen; mais ſi quelques-uns de ces petits accidens, inſéparables de la condition humaine, vient ſuſpendre le cours de ces douceurs, quelle conſolation plus charmante, que de trouver dans votre chère compagne le ſoulagement de la moitié de vos peines? Vous étouffez dans ſes bras vos chagrins, vous y calmez vos inquiétudes, vous y aſſouppiſſez vos douleurs, & ce léger intervalle qui diviſe vos plaiſirs, en eſt comme l'aſſaiſonnement, & les rend plus piquans & plus vifs. Car un bonheur toujours conſtant eſt bien près du dégoût & de l'ennui.

Tout cela eſt ſéduiſant, interrompit celui pour qui l'hymen avoit ſi peu d'attraits. Voilà, dit-il, le beau côté de la médaille, mais voyons, s'il vous plaît, le revers.

Vous prenez une épouſe aimable & charmante, ſi vous le voulez: mais a-t'elle toutes les qualités requiſes pour faire le repos & le bonheur de vos jours? Où en trouver de cette eſpéce? Et un jeune homme d'un caractére doux, & né pour la tendreſſe, qui

ſe pique de ſentimens délicats, qui montre une belle paſſion, peut-il eſpérer de trouver la félicité dans un choix ſi incertain ? Cette créature ſi touchante, cette moitié de nous mêmes ſera bien-tôt le ſupplice de l'autre moitié. Cependant il n'y a plus de remède, vous l'avez épouſée, & tous ſes défauts avec elle, & cela pour toûjours. Les chagrins, les dégoûts ſuccédent, mille choſes qu'on avoit eu grand ſoin de dérober à nos yeux avant l'engagement, ſe développent effrontément, & s'élévent avec une familiarité impudente. Une noire antipathie met en fuite l'amour, & fait place à une haine mortelle. Quel déſeſpoir alors, quelle accablante ſituation ! Je n'oſe vous faire un plus long détail de tous les défauts que j'ai reconnus dans le ſexe, & qui m'ont fait faire des réflexions qui m'ont toûjours éloigné du mariage.

Telle femme parut piquante
Avant le dangereux Contrat,
Qui dans peu fade & rebutante,
Fait regretter le célibat.
Telle fut par ſa modeſtie
Agnès, avant le nœud fatal,

Qui bien-tôt fidelle copie
De Mellaline ou de Julie,
[Sauf reſpect] & courant le Bal,
Le Breland & la Comédie,
Vous cauſe plus d'une inſomnie,
Et vous entraîne à l'Hôpital
Par la route de l'infamie.
Une autre enfin charme vos yeux,
Sous le maſque de Cornelie,
Et par l'eſpoir délicieux
De poſſéder une Octavie,
Vous en avez l'ame ravie;
Mais dans le ménage un démon,
Fuſſiez-vous un autre Caton,
Ou Zenon, ou Socrate même;
Elle vous hemle ſans raiſon,
Les yeux en feu, la couleur blême,
Maint & maint bilieux ſermon.
Vous la verrez cette Gorgone,
Cette pâle Archithéologue;
Terrible, allumer ſon brandon
Les ſerpens ſiflent ſur ſa tête.
Fuyez époux, dans la tempête
Point de tréve ni de pardon.

Tout beau, lui dit ſon ami, mettez un frein à votre enthouſiaſme; quelle ſaillie! Ne diroit-on pas que vous en-

tonnés une Ode ? Oh, pour le coup, vous outrez l'hyperbole; si tout le monde pensoit comme vous, le genre humain verroit bien-tôt sa ruine; mais tous les maux que vous dites qui troublent la tranquillité du mariage, c'est souvent le désordre des maris qui les occasionne; un débauché, un brutal, un mauvais cœur force son épouse à être vicieuse. Si la plûpart des hommes, au lieu de traiter leurs femmes en esclaves, s'attachoient à réformer avec douceur & modération ce qu'ils apperçoivent en elles de défectueux, & compensoient par un sage équilibre les mauvaises qualités par les bonnes, la tranquillité régneroit toujours dans leur famille; cette union seroit inaltérable, & les femmes ne donneroient pas dans des écarts, forcées qu'elles sont de se répandre au dehors pour trouver quelque consolation.

Pendant ce discours, nous avancions insensiblement, & nous avions déja fait beaucoup de chemin, sans que j'eusse encore trouvé personne de ma connoissance; je jettois mes regards de côtés & d'autres, cherchant des yeux quelqu'un que j'eusse connu dans

ce monde-ci, lorſque j'apperçus à quelques pas de moi deux Ombres qui parloient enſemble avec aſſez de feu, pour me perſuader que leur converſation étoit intéreſſante. C'étoit Pierre Arétin & l'Abbé Des-Fontaines. Il ne me fut pas difficile de reconnoître ce dernier : ſon ombre conſerve toujours quelque choſe de cet air rude & cauſtique qu'il avoit parmi nous. Je ne voulus pas les interrompre ; & avant de me faire connoître moi-même à l'Abbé, j'écoutai une partie de leur entretien ; en les ſuivant toûjours de quelques pas. Oui, diſoit Arétin, vous ſçaviez fronder les Auteurs, & moi je ſçavois drapper les Princes. Ce caractére ne m'a point quitté, & j'ai déja fait une ſatyre contre Rhadamante ; & ſi Pluton ſouffre encore que des Ombres de votre eſpéce viennent figurer parmi nous dans les Champs-Eliſées, je vais faire un Libelle qui fera rire à ſes dépens tous les Habitans de ce Royaume.

L'ABBÉ DES-FONTAINES.

Tout beau, Seigneur Arétin ! Eh ! ſoyez un peu plus modéré que ſur la

terre. Qui peut vous irriter ainſi contre moi ?

ARETIN.

Votre figure me déplaît, & ce qu'on a publié ſur votre compte ne fait pas honneur à ce ſéjour.

DES-FONTAINES.

Pour le coup, vous plaiſantés agréablement. Etiez-vous vous-même un Saint ſur la terre ? Votre Nana, & quantité d'autres Piéces qui feroient rougir Meſſaline même, doivent-elles nous donner des idées bien avantageuſes de vos mœurs ?

ARETIN.

Mes mœurs n'avoient rien de commun avec ma façon d'écrire ; il falloit que ma vie fût bien exempte de reproches, puiſque je cenſurois ſi impitoyablement celles des autres ; & ſi j'ai compoſé quelques Ouvrages un peu trop libres, j'ai fait des Piéces Chrétiennes & édifiantes.

DES-FONTAINES.

Mais que vous a-t-on pû dire qui puiſſe me rendre ſi odieux ?

ARETIN.

On dit qu'engagé par état à soûtenir la Religion dont vous étiez le Ministre, vous la déshonoriez par votre morale & par vos actions.

DES-FONTAINES.

Bon ! Croirés-vous ces calomnies sur la foi de quelques misérables reptiles du Parnasse, que j'écrasois dans mes feuilles périodiques ? Ne sçavez-vous pas qu'il est dangereux de critiquer les Ouvrages des mauvais Auteurs, qui se croyant de grands Hommes, pour avoir enfanté péniblement quelques misérables rapsodies, ne peuvent souffrir qu'on fasse rire le Public à leurs dépens ? Cette vermine est bien la plus cruelle espéce qui soit sur la terre. Attaquez leurs Ecrits, ils déchirent vos mœurs. Faites une Critique, ils vous répondront par des Libelles, & le funeste penchant des hommes à croire le mal qu'on publie sur ceux qui sont en quelque réputation dans le monde, adopte sans examen de si étranges impostures. Mais ma mort édifiante doit justifier en quelque sorte ma vie ; & je suis surpris qu'un homme

tel que vous, ſe prête ſi légérement à de ſi injuſtes rapports.

ARETIN.

Eh bien, je vous paſſe condamnation ſur cet article; mais le rôle que vous avez fait d'Arbitre du Parnaſſe, ne vous fait pas tout l'honneur poſſible. Car on dit que vous vendiez vos ſuffrages au plus offrant, & que ſouvent le crédit de votre plume en donnoit, pour quelques ſommes, au plus mauvais Livre, tandis qu'un Auteur judicieux voyoit expirer le ſien par votre critique, pour n'avoir pas eu de l'or à vous donner. Cette façon d'agir eſt tres-condamnable dans le Pays des Lettres, où tout doit être libre, franc, généreux, déſintéreſſé.

DES-FONTAINES.

Mais encore falloit-il vivre! & vous ſçavéz que ſi un Auteur ne ſçait pas tirer parti de quelque choſe, il ſera avec tous ſes talens plus pauvre que Diogéne, le Parnaſſe n'étant pas pour l'ordinaire un Pérou; & je penſe que ſi vous-même n'aviez pas eu l'adreſſe de mettre à contribution les Souverains de l'Europe, vous n'auriez

pas joüi d'une grande aiſance.

ARETIN.

Je ſçavois, il eſt vrai, trouver des reſſources, mais c'étoit dans un moyen qui ſeroit funeſte à bien d'autres. J'avois pour objet des Princes, & non pas des Auteurs. Je les forçois à devenir ſages & circonſpects, & lorſqu'ils me faiſoient des préſens, ce n'étoit pas pour m'engager à les louer d'une action blâmable, car je n'aurois pû m'y prêter, mais pour m'empêcher de publier leur honte; de ſorte qu'ils n'achetoient que mon ſilence. Le danger où je m'expoſois dans ce genre de critique n'eſt pas ce qui me fait le moins d'honneur. Il faut être bien hardi pour publier les ſottiſes des Grands. Il n'y a guéres que la flatterie qui faſſe fortune auprès d'eux, & il faut bien ſe donner de garde de bleſſer tant ſoit peu leur délicateſſe.

DES-FONTAINES.

Et croyez-vous donc que je ne courois point de riſques en cenſurant les Auteurs? Perdre la réputation par les calomnies dont ils repouſſoient mes Obſervations, n'eſt-ce pas un mal plus

grand que la mort même : Mais je veux bien convenir de bonne foi que j'avois tort de vanter par intérêt de mauvais Livres, & d'élever un Auteur médiocre ſur les ruines d'un excellent Ecrivain qui n'étoit pas ſi libéral que ſon concurrent ; pourvû que vous conveniez auſſi que vous ne deviez pas cenſurer les Princes qui n'ont que Dieu ſeul pour Juge de leurs actions, & à qui nous devons toujours le plus grand reſpect.

Ainſi finit la converſation de ces deux Ombres qui ſe ſéparérent ſans compliment, comme elles s'étoient abordées ſans politeſſe.

L'Abbé Des-Fontaines nous vit & nous reconnut à l'inſtant. Il ne me parut point ſurpris de notre arrivée dans ce pays-là. Je vous revois avec plaiſir, me dit-il, & vous allez ſans doute m'apprendre bien des nouvelles de la Littérature ; puis ſe tournant du côté de ma Conductrice : & vous, Madame B*** continua-t-il, êtes-vous toujours à la mode, allez-vous encore à la toilette des Dames lire dans une taſſe de caffé les ſécrets de l'avenir ? Vous vous ſouvenez, ſans doute, de la derniere viſi-

re que vous me rendites il y a quelques années ; je vous avois fait venir chez moi, pour ſçavoir ſi je ſerois de l'Académie Françoiſe, & de rage, quand vous fûtes ſortie, je briſai la ſous-coupe odieuſe qui m'annonçoit que j'en étois exclus pour toujours.

Vous me ſurprenez fort, lui dis-je, & je n'aurois pas crû qu'un homme, qui parloit tous les jours avec tant de violence contre l'Académie, pût jamais y ambitionner une place. Je commence à croire préſentement que ceux qui en diſent le plus de mal, ſont auſſi ceux qui déſirent le plus d'en être. Par le mal qu'on en dit, & le peu de cas qu'on paroît en faire, on tâche du moins de ſe conſoler du chagrin qu'on a de n'y être pas admis. Nous avons un de nos Poëtes, homme de beaucoup d'eſprit, mais peu ami de ces Meſſieurs, qui exerce tous les jours contr'eux ſon ſtile épigrammatique. Ce fut lui qui, à la réception de M. de Voltaire, comme il avoit peine à percer la foule qui l'arrêtoit à la porte, dit qu'il étoit plus aiſé d'être reçu de l'Académie que d'y entrer.

Je ſçai qui vous voulez dire, reprit

Des-Fontaines ; mais soyez assuré que quand il parle de la sorte, c'est moins pour se venger de n'avoir point parmi les Académiciens la place qu'il mérite, que pour avoir le plaisir de dire un bon mot. J'ai toujours sur le cœur une Epigramme qu'il fit contre moi, & que j'avoue n'être point une de ses plus mauvaises.

N'est-ce point celle, lui dis-je, dont il vous fit tirer une copie à vous-même, & où vous lui sçûtes si mauvais gré du nom de *Bouc* qu'il vous y donnoit ? C'est de lui que j'ai appris ces circonstances, & voici l'Epigramme dont il m'a fait lui-même la lecture.

Certain Auteur fameux par cent Libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail.
Au haut du Pinde entre les neuf Pucelles,
Il est placé comme un épouvantail.
Que fait ce Bouc en si gentil Bercail ?
Y plairoit-il, ou voudroit-il y plaire ?
Non, c'est l'Eunuque au milieu du Serrail,
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

Je conviens avec vous que cette Epigramme est piquante ; mais vous qui mordiez tout le monde, ne deviez-vous

vous pas vous attendre à recevoir auſſi de tems en tems vous même quelques coups de dents ? Quel eſt l'Auteur, quel eſt le Poëte ſur-tout, qui ne cherche point à ſe venger d'une critique qui l'attaque, & à plus forte raiſon d'une ſatyre qui l'outrage ?

Mais il faudroit, dit-il, qu'on ſe rendît plus de juſtice, & que quand on a fait un mauvais ouvrage, on ne s'offençât pas contre ceux qui en font voir les défauts. Si dans tout Etat bien réglé, il y a des Tribunaux établis pour en prévenir ou corriger les abus, la République Littéraire ne doit-elle pas avoir auſſi ſes Inquiſiteurs & ſes Juges ! Quoi ! on inondera le Public d'un torrent de mauvais Ecrits, & perſonne ne travaillera à en arrêter le cours ?

Un Profeſſeur d'Eloquence, ſous le titre faſtueux *de l'Amour de la Patrie*, n'offrira à ſes Lecteurs que l'amas confus des antithèſes puériles, & des comparaiſons giganteſques dont il aura fatigué une Aſſemblée reſpectable ; & il ne ſera pas permis de faire ſentir le ridicule de ces gambades d'éloquence, & de ces cabrioles de Rhétorique ?

Un de vos Poëtes, pour avoir fait quel-

ques Opéra auſquels le Public a fait un accueil aſſés favorable, croira par-là avoir acquis le droit d'en donner une infinité de mauvais, ſans qu'on ait celui de lui dire, qu'après *les Elémens* & *Callirhoé*, il n'étoit plus permis de faire paroître *la Félicité* & *l'Année galante*?

(a) Un autre après avoir amuſé quelque tems le parterre, par une aſſez bonne traduction d'une Tragédie Angloiſe, l'ennuyera enſuite, en devenant lui-même Auteur original; & on n'oſera pas l'avertir, par honneur pour lui-même, & par conſidération pour les autres, de ſe renfermer dans la ſphére des ſimples Traducteurs?

Un Séraphique Ecrivain, dont le ſtyle eſt auſſi barbare que les Pays où il a puiſé ſes Mémoires, après avoir abuſé en Italie de la liberté de ſe faire imprimer, fera paſſer parmi nous le tiſſu groſſier de ſes extravagances & de ſes injures; & on trouvera mauvais qu'une plume impartiale célébre le triomphe de l'Athléte Anti-Séraphique qu'on a

(a) Cet Auteur a fait depuis la traduction de deux Romans Anglois, *l'Enfant trouvé* & *l'Orphelme*. Ces deux Ouvrages ſont mal écrits; ſi ce défaut peut être quelquefois pardonné, ce n'eſt jamais dans un Traducteur.

Fait entrer en lice avec lui ? (*a*)

Un Auteur poli, tendre & délicat, après avoir occupé agréablement l'esprit de ſes Lecteurs par la lecture intéreſſante de ſes premiers Ouvrages, ſe croira enſuite en droit de leur gâter le cœur par les peintures immodeſtes de ſon dernier Roman ?

Il ſera donc permis à l'Auteur de *Guſtave*, de ſe déclarer ſans rougir le pere de la Louiſiade ?

L'Auteur de la *Henriade* & de *Zaïre*, pourra donc l'être impunément de *la Princeſſe de Navarre* & du *Temple de la Gloire* ?

Le Chantre de *Ververt* pourra donc, ſans rien craindre, remettre *Edouard* & *Sidney* au Théâtre ?

La Vie de Louis XI. ſera reçue avec autant d'applaudiſſement que *les Confeſſions du Comte de* ***, & on fera au *Payſan parvenu* le même accueil qu'à *Marianne* ?

Quel abus dans la Littérature, quelle

(*a*) Le Pere Norbert Capucin, avoit compoſé un grand Ouvrage contre la Société, au ſujet des Cérémonies qu'il prétend que les Jéſuites font obſerver aux Chrétiens dans le Malabar; le Pere Patouillet fut chargé d'y répondre; & d'une ſeule Lettre il foudroya les trois gros Volumes du Pere Capucin.

confuſion ſur le Parnaſſe, ſi des hommes zélés pour le bon goût ne prenoient en main ſa défenſe!

Bientôt ſur la double colline
Mor.... Pſal... & M ...
Auroient le front de ſe loger
Près de Corneille & de Racine;
Et bientôt on verroit auſſi
Près de Renard & de Molière;
Le front ceint du même lierre,
R... Des M... & M.....

D'autres faits pour ramper ſous l'herbe,
Avec Rouſſeau, près de Malherbe
Viendroient ſe ranger déſormais;
Et vos Rimailleurs de ruelles,
Parmi les Chaulieux, les Chapelles
Seroient confondus pour jamais.
R.... pour quelque conte obſcène
Qu'il oſe à peine faire voir,
Se croiroit en droit de s'aſſeoir
Entre Grécourt & La Fontaine;
Et pour avoir ſur ſon pipeau,
Chanté quelque Eclogue nouvelle,
Roy, de Racan, de Fontenelle,
Croiroit avoir le chalumeau.
Entre Montagne & La Bruyere
T.. iroit graver ſon nom;

Et de rang avec Crébillon
On verroit marcher La M...
On verroit des gens aſſés ſots,
Pour mettre ſur la même ligne
De *Zilia* l'Auteur inſigne
Et celui de *Ninon Lenclos*. (*a*)
D'A... auſſi voudroit ſans doute
Comparer ſes fades Ecrits
Aux Lettres, que durant ſa route
Usbek écrit à ſes amis.
Bientôt au Temple de Mémoire
Beauvais, *Ingout* & *Châtillon*
Prétendroient à la même gloire
Que Bourdaloue & Maſſillon.
Bientôt l'Hiſtorien de Géne
Voudroit s'égaler à Vertot;
Et les *Goulet* & les *Duchêne*
Iroient de pair avec Hainaut.
En Géométrie, en Phyſique
Caſtel ſe croiroit un Newton,
Et de Lac ..... un Varignon
Par ſes leçons de Mécanique.
M... marcheroit de niveau
Avec Boyle pour la Chymie;
Et dans ſes chants, pour l'harmonie,
Mion croiroit être un Rameau.

(*a*) L'Auteur des Lettres attribuées à Ninon Lenclos.

Vos Eſculapes de Village
Voudroient l'emporter ſur Morand ;
Et Ch .. ſe croiroit plus grand
Que Du Moulin & que Vernage.
Les Auteurs d'un certain Journal
Dont jadis je fus le confrére,
Et dont je devins le rival
Dans la carriére Littéraire,
Me traiteroient de leur égal :
Et dites-moi, quel plus grand mal,
Ces gens-là pourroient-ils me faire ?
Enfin tout ſeroit confondu,
Si quelque main impartiale
Tenant une balance égale
N'aſſignoit aux auteurs le rang qui leur eſt dû.

En avez-vous encore, continua-t'il, de ces Juges Littéraires, ou plûtôt de ces Maîtres de cérémonies du Parnaſſe, qui marquent à vos Auteurs les places qu'ils doivent occuper dans la poſtérité ? Qui ſont ceux, qui après moi, ſe ſont emparés parmi vous de cet emploi ?

A peine eutes-vous les yeux fermés, lui dis-je, & peut-être même les aviez-vous encore ouverts, qu'il s'éleva à

Paris une foule de petits Ecrivains périodiques, qui ſans Proviſions ni Lettres Patentes, oſérent, de leur propre mouvement, s'introduire dans la Judicature Littéraire. Ils érigerent des Tribunaux particuliers où tous les Ouvrages nouveaux devoient venir recevoir leur jugement, ou plûtôt leur condamnation; car ce n'étoit guéres que par la malignité de leur cenſure qu'ils venoient à bout de ſe procurer des Lecteurs, & leurs feuilles hebdomadaires n'auroient tout au plus ſervi dans la boutique des Libraires que de papier d'emballage, ſans les couleurs offençantes qu'on y répandoit indifferemment ſur les écrits, la vie, le caractére & la perſonne des Auteurs.

Mais bien-tôt la jalouſie du même métier excita parmi eux la haine & la diſcorde; ce ne fut plus contre les Ecrits modernes qu'ils exhalérent leur ſouffle corrompu; ces ſerpens venimeux tournerent les uns contre les autres leurs dards empoiſonnés, & ne chercherent plus qu'à ſe détruire mutuellement. Pendant longtems ils fatiguérent le Public par leurs

ſifflemens odïeux ; mais un coup de foudre parti avec éclat, fit rentrer ces reptiles dans la terre, & rétablit le calme dans la Littérature. La plûpart d'entr'eux vous avoit pris pour modéle dans votre genre d'écrire ; mais leur ſtyle dépouillé des agrémens & de la légéreté du vôtre, n'offroit à leurs lecteurs que des injures toutes nues, ſans ſel, ſans ornemens, ſans fineſſe.

Ah ! je vous demande grace au moins, me dit-il, pour une certaine Comteſſe (*a*) de ma connoiſſance, qui entra auſſi avec ces Meſſieurs ſur les rangs pour me ſuccéder : convenez que ſi elle contracta avec moi un peu trop de penchant pour la ſatyre, ſon ſtyle ne perdit rien avec eux, des graces de la délicateſſe & de l'enjouement de ſon ſexe.

Il eſt vrai, lui répondis-je, qu'on ne trouve nulle part plus de goût, plus de préciſion, plus d'aménité que dans ſes Lettres ; auſſi prétend-on

(*a*) L'Auteur des Feuilles périodiques intitulées, *Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems*, avoit déja commencé le même genre de travail du vivant de l'Abbé des Fontaines, ſous le titre de *Lettres d'une Comteſſe.*

que vous lui aviez légué votre plume en mourant, en lui faiſant jurer une haine implacable contre Piron, Voltaire & l'Académie. Son ſerment lui devint funeſte; & après avoir commencé comme vous aviez fini, elle finit à peu près auſſi comme vous aviez commencé.

Votre fin, vous le ſçavez, avoit été glorieuſe: arbitre ſouverain du Parnaſſe François, vos jugemens décidoient également & de la réputation des Auteurs & de la deſtinée de leurs Ouvrages; votre façon d'écrire donnoit du poids à vos déciſions, & réglait celles du grand nombre de vos Lecteurs; à Paris & dans les Provinces on ne prononçoit guéres qu'après vous; chacun vouloit vous lire & vous avoir dans ſa Bibliothéque; & votre Imprimeur Chaubert fut, dit-on, pluſieurs fois ſur le point d'abandonner le Journal de Trévoux, pour avoir plus de tems à donner à l'impreſſion de vos Feuilles qui valoient mieux.

Tels, & peut-être plus glorieux encore, furent les commencemens de votre Comteſſe; ſes Lettres firent oublier vos *Jugemens*, & les deux

éditions qu'on en fit furent épuisées en moins de tems qu'elle n'en avoit employé à les écrire. Heureuse, si elle n'eût jamais fait de serment, ou si elle eût été moins fidèle à le garder ! Sa fin eut été moins semblable à vos commencemens, & ses succès n'eussent point été suivis du voyage de Vincennes, ainsi que les vôtres avoient été précédés du séjour de Bicêtre.

Et voilà sans doute, reprit-il, le coup de foudre qui a fait taire tous les autres. Vous n'avez donc plus personne présentement, qui rende compte au Public des nouveaux Ecrits qui paroissent, ni qui décide du mérite des Ouvrages & des Auteurs ?

Vous vous trompez, lui dis-je ; ces petites guerres intestines n'ont point altéré la forme du gouvernement littéraire ; nos sages, nos respectables Aréopages qui forment dans Paris les trois Cours Souveraines de Littérature que vous connoissez, n'ont point été troublés dans l'exercice de leurs fonctions, & n'ont rien changé dans la maniere de rendre leurs jugemens : telle vous l'avez vue, telle elle étoit alors ;

& telle elle eſt encore aujourd'hui.

(*a*) Les uns, comme vous ſçavez, ſe contentent, pour faire connoître un Livre, d'en donner un extrait ſimple & dénué de toute critique, ſans prononcer, ni ſur la bonté de l'Ouvrage, ni ſur le mérite de l'Auteur; ils expoſent ſeulement, & le Public juge; leur but n'eſt point de récréer leur Lecteur, mais de l'inſtruire.

(*b*) Les autres au contraire cherchent plus à flatter les Auteurs, qu'à inſtruire le Public; ils louent leurs Ouvrages & ne les font point connoître; un Livre bien ou mal écrit eſt également ſûr d'obtenir leurs ſuffrages. Pour ſe faire des amis ils prodiguent leurs éloges; la vérité pourroit déplaire, il la ſupprime.

(*c*) Il en eſt d'autres qui ſont comme les dépoſitaires de nos richeſſes littéraires; ils en formen tous les mois un recueil choiſi, qu'on doit regarder avec raiſon comme la quinteſſence du goût & de l'eſprit de la Nation. Toutes les Provinces concourent

(*a*) Le Journal des Sçavans.
(*b*) Le Journal de Trévoux.
(*c*) Le Mercure de France.

à la perfection de cet admirable élixir ; elles s'épuiſent en plantes, en parfums, en fleurs & en aromates; & nos habiles Diſtillateurs n'employent de tout cela que ce qu'il y a de plus fin, de plus précieux & de plus rare pour la compoſition de ce baume merveilleux.

Tandis que nous nous entretenions de la ſorte, nous apperçûmes à nos côtés deux Ombres célébres, à qui nous ſommes redevables des deux plus beaux Poëmes que la Gréce ait enfantés. Auſſi ſe prévalent-elles très-fort de cet avantage, & on les entend ſe vanter aſſez ſouvent d'avoir fait toute la réputation du plus grand de tous les Poëtes. Vous voyez, nous dit l'Abbé des Fontaines, Héléne & Pénélope, cette coquette & cette prude de l'Antiquité, qui ont fourni au bon homme Homére la matiere de plus de vingt mille vers. Comme j'ai encore bien des choſes à vous demander, éloignons-nous de cet endroit, de peur qu'elles ne viennent nous interrompre.

Non, lui dis-je, je ſuis bien-aiſe de les écouter ; j'aurai toujours le tems de répondre à vos queſtions, & je ne veux pas perdre l'occaſion d'entendre converſer enſemble des Ombres de

cette importance. Je m'approchai d'elles ensuite de quelques pas ; je prêtai une oreille attentive à leur entretien, & j'entendis Héléne qui disoit à Pénélope : il faut avouer que les plus belles productions des Poëtes seroient bien peu de choses, si nous n'y étions employées ; ce sont les passions qui rendent ces Ouvrages intéressans, & l'amour est celle qui attache davantage le Lecteur, & qui fait le plus briller un Ecrivain. Sans vous l'Odissée manqueroit de son principal ornement ; & sans moi il n'y auroit point d'Iliade.

PE'NE'LOPE.

Il est vrai que nous jouons un assez grand rôle dans ces Ouvrages, mais c'est dans un genre bien différent. Vous y êtes entre les bras d'un ravisseur, dont vous avez fait votre époux, & moi je résiste pendant vingt ans aux empressemens des jeunes Princes qui veulent m'épouser, pour demeurer fidéle à Ulysse dont le retour étoit fort incertain.

HE'LE'NE.

Et malgré cela, je penſe avoir plus contribué que vous à la gloire d'Homére; car outre que votre pruderie éternelle n'eſt pas dans la vrai-ſemblance, un caractére de cette eſpéce étant tout-à-fait étranger à notre ſexe; le mien, qui eſt dans le vrai, intéreſſe par plus d'un endroit. On aime à voir une belle femme balancer ſon cœur entre deux époux, & céder enfin au plus aimable; enſuite viennent ces batailles, ces armées de tous les peuples alliés, réunies pour faire ma conquête, ces efforts de valeur & de courage. Ma beauté remue toute la Gréce, & mes poſſeſſeurs aiment mieux ſoutenir tous les dangers d'un Siége opiniâtre, que de me rendre à mon premier mari. Pour vous, confinée dans votre Palais, vous attendez avec impatience un époux qui vous oublie entre les bras de Circé & de Calipſo, & vous oppoſez aux pourſuites de vos amans une vertu qui n'avoit peut-être ſon principe que dans la crainte du retour d'Uliſſe, à qui vous ne vouliez pas donner de

ſucceſſeurs, que vous ne fuſſiez ſûre de ſa mort : cette conſtance équivoque intéreſſe bien peu, en comparaiſon des événemens qu'occaſionne mon infidélité ; & puis, comment auroisje pû tenir contre l'amour de Paris ? Qu'eſt-ce qu'un époux, ſouvent impérieux & biſarre, au prix d'un amant tendre, complaiſant, ſouple & plein de charmes ? Si vos amans, au lieu de vous mettre à contribution, & de diſſiper en débauches dans votre palais même les biens d'Uliſſe, euſſent livré à votre cœur les plus tendres aſſauts de la galanterie, je doute fort que vous euſſiez pû réſiſter ſi long-temps. Ils n'entendoient guéres leurs intérêts, ces Petits-Maîtres Grecs, de vous faire ainſi la cour à vos propres dépens.

PENELOPE.

A vous entendre parler, j'ai eu tort d'être fidéle à mon époux ; je devois comme vous franchir le pas, & me mettre à la merci d'un ſéducteur pour être une illuſtre de votre rang ; afin qu'Uliſſe, au retour de ſes voyages, vînt revendiquer ſes droits

ſur mon cœur, en faiſant ſoutenir un Siége à mon corrupteur, & fournir la matiére d'une ſeconde Iliade : mais qu'auroit penſé de moi la Gréce & les ſiécles à venir ?

HE'LE'NE.

Bon ! c'étoit-là juſtement où je vous attendois ; c'eſt toujours le qu'en dira-t-on qui bride le penchant de la plûpart des femmes ; & ſans ce frein qui les gêne beaucoup, que ſeroit-ce des prudes les plus fiéres ? Que le nombre de celles qui aiment la vertu pour elle-même eſt petit ! & que penſeroit-on de la retenue de bien des femmes ſi l'on en pouvoit ſonder le principe ?

PE'NE'LOPE.

Quoi qu'il en ſoit, ce principe eſt toujours bon ; & ce ſentiment, qui n'eſt au fond qu'un amour propre & un effet de notre vanité, fait toujours honneur à notre ſexe. Et puis, n'eſt-ce pas le même reſſort qui régle les actions de preſque tout le monde ? Trouvez-moi des vertus qui fuyent le grand jour, & qui craignent de bonne

foi la Renommée ! Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'attachement que l'on a à ſes devoirs ? La crainte de perdre ſa réputation, & l'eſpoir d'acquérir de l'eſtime ne ſont-ils pas des motifs aſſez nobles pour nous contenir ?

HE'LE'NE.

Et ſi ces motifs manquoient, que deviendroient le devoir & la vertu ?

PE'NE'LOPE.

C'eſt un point que je ne veux pas décider ; mais ce reſpect humain vous auroit été d'un grand ſecours à vous-même, & vous n'auriez pas manqué ſi formellement à ce que vous deviez à Ménélas, ſi vous euſſiez été capable de réfléchir ſur les jugemens des Grecs & de la poſtérité.

HE'LE'NE.

J'y penſois bien quelquefois, mais c'eſt une foible barriére dans un certain dégré de tendreſſe ; & puis, un penchant plus vif dans certaines perſonnes, une imagination plus forte, un cœur plus compatiſſant, une cré-

dulité innocente, une confiance aveugle, tout cela concourt à leur défaite; & c'eſt par-là que Paris fut mon vainqueur. Mais quoi que vous en puiſſiez dire, tout le monde ne croira pas ſur la foi d'un Poëte, que vous pouſſâtes la fidélité conjugale juſqu'à la vingtiéme année, votre époux abſent. On ſçait les priviléges de la Poeſie, & ſi je n'étois de meilleure foi que vous, je ſerois en droit moi-même de m'inſcrire en faux contre bien des circonſtances de mon hiſtoire. Si Virgile a peint Didon comme une femme tendre & paſſionnée, pourquoi Homére n'auroit-il pu vous repréſenter comme une femme fidéle à l'extrême? Les Poetes ne ſont-ils pas maîtres des hyperboles, & de prêter à leur gré des vices ou des vertus? En un mot la ſeule différence qu'il y a entre vous & moi, c'eſt qu'Homére a repréſenté Héléne telle qu'elle étoit, & Pénélope telle qu'elle devoit être. Vous êtes véritablement le merveilleux de ſon Poëme, & puis il vouloit donner en vous un exemple unique de modeſtie & de fidélité, qui eſt pourtant aſſez inutile, ne devant

pas tirer à conſéquence pour aucun ſiécle à venir.

Vous devez être bien content, me dit l'Abbé des Fontaines, vous avez entendu ces deux femmes tout à votre aiſe. Je leur ai bien de l'obligation en mon particulier de ce qu'elles n'ont plus rien à ſe dire ; j'aurai aumoins le tems de vous parler. Vous venez de me mettre au fait de l'état actuel de la Judicature Littéraire en France ; dites-moi, je vous prie, à l'heure qu'il eſt, qui ſont ceux dont les Ouvrages fourniſſent le plus de matiére à la critique.

Vous me faites-là une queſtion, lui dis-je, à laquelle il ſeroit dangereux pour moi de vous répondre ; car je vous connois, vous avez toujours aimé à cauſer, & vous iriez raconter à tout le monde ce que je vous aurois dit. Ce Pays-ci eſt habité par des gens déſœuvrés, qui ſeroient charmés d'en faire des plaiſanteries, & de tourner nos pauvres Auteurs en ridicule. Juſques-là peut-être il n'y auroit pas un ſi grand mal ; mais s'il arrivoit que quelque habitant de notre monde vînt comme moi faire un voya-

ge dans le vôtre, on ne manquera pas ſans doute de lui faire un fidéle rapport de mon indiſcrétion. Celui-ci, qui ſeroit peut-être un de ceux dont j'aurois dit le plus de mal, ne m'épargneroit aſſurément point à ſon retour ſur la terre, car vous n'ignorez pas que la vengeance n'eſt pas moins la paſſion favorite des Auteurs, que des dévots; il ſouléveroit contre moi tous ſes confréres; j'aurois à ſoutenir une guerre terrible contre toute la baſſe Littérature; & pour avoir voulu contenter votre curioſité, je m'attirerois autant d'ennemis, qu'il y a à Paris de mauvais Ecrivains. Je vous conjure donc de me diſpenſer .... Non, reprit l'Abbé des Fontaines, en m'interrompant, je ne vous diſpenſerai point de me faire connoître vos gens de Lettres; tout ce que je puis faire, & c'eſt encore beaucoup pour moi, c'eſt de vous permettre de n'en pas dire de mal, j'entens de leur perſonne, de leur caractére, de leurs mœurs; car pour leurs Ouvrages, s'ils méritent la cenſure, ils ne doivent point être épargnés; & perſonne ne doit trouver mauvais qu'on exerce contre eux la plus ſévére critique. Car

enfin, quand un Auteur donne un Livre au Public, c'eſt ou pour l'amuſer, ou pour l'inſtruire : ſi c'eſt pour l'amuſer & qu'il l'ennuye, il faut le traiter comme un mauvais cuiſinier qui vous promet un ragoût qui flattera votre ſenſualité, & qui vous fait un mêt qui vous dégoûte. Si au contraire c'eſt pour inſtruire le Public, on ſe regarde donc comme ſon maître, puiſqu'on s'ingére à lui donner des leçons. Or, je vous demande, y a-t-il rien de plus ridicule que de vouloir inſtruire les autres, quand on a beſoin ſoi-même de recevoir des inſtructions ? C'eſt un orgueil inſupportable, qu'il faut réprimer avec la verge de la cenſure, & appuyer fortement ſur ceux où ce vice domine, juſqu'à ce qu'on en ait fait des Auteurs bien châtiés. Au reſte, ne craignez rien de mon indiſcrétion ; perſonne ne ſçaura jamais ce que vous m'aurez dit, & je vous jure, foi d'Auteur, qu'en vous quittant j'irai boire trois grandes raſades dans le Fleuve d'oubli, duſſai-je encore une fois devenir hydropique. (*a*)

(*a*) l'Abbé des Fontaines eſt mort d'hydropiſie.

Je veux bien, lui dis-je, ſatisfaire votre curioſité, mais à condition que vous me permettrez de vous faire auſſi de tems en tems des queſtions ſur ce qui ſe préſentera à ma vûe dans ce Pays-ci, & que vous me ferez connoître les Ombres qui ont paru ſur la terre avec le plus d'éclat, à meſure que le hazard nous les fera rencontrer. Comme je ne ſuis venu dans ce ſéjour que pour entendre parler des morts & converſer avec eux, vous trouverez bon que je m'approche de tems en tems & de ceux dont l'entretien me paroîtra le plus curieux, & de ceux dont l'Hiſtoire a rendu les noms plus célébres. Dites-moi donc, je vous prie, avant que je commence, ce que c'eſt que ces deux Ombres d'une taille fort petite que je vois devant nous? nous pourrons les écouter quelque tems, ſi ce qu'elles diſent en vaut la peine.

Ah! vraiment, dit l'Abbé des Fontaines, je crois que vous ſerez charmée de les entendre; ce ſont deux hommes dont l'un a fait une grande Tragédie que l'autre a parodiée: c'eſt Cartouche & Alexandre;

joignons-les ; je gage qu'il diſputent lequel des deux a été le plus grand homme. Quoi ! c'eſt-là Cartouche ? s'écria Madame B. . . ah ! le voleur qui m'a pris une boëte à mouches de vermeil, dont Madame de * * * m'avoit fait préſent pour lui avoir prédit qu'elle ſeroit bientôt veuve ; je vais lui . . . . gardez-vous bien, lui dis-je, de lui en rien dire ; écoutons-les ſeulement un inſtant, & nous continuerons notre route. Voici donc ce que diſoit Cartouche à Alexandre, quand ils furent à portée d'être entendus : Ces Ombres là-bas ſont ſi hautaines, que je ne puis lier commerce avec aucune ; elles me fuyent toutes comme un ſcélérat, elles me traitent de brigand & me renvoyent vers Ixion ; je ne crois pas que Cerbére ſoit plus odieux que moi. Quelle dépravation ! voyez un peu s'il y a plus de juſtice ici que ſur la terre.

ALEXANDRE.

Eh ! qui êtes-vous donc ? votre air patibulaire ne prévient pas d'abord en votre faveur.

CARTOUCHE.

Je ſuis François, & Cartouche à votre ſervice.

ALEXANDRE.

Attendez . . . . n'eſt-ce pas vous qui étiez autrefois l'effroi de Paris, ce voleur ſi renommé ?

CARTOUCHE.

C'eſt moi-même, Seigneur Alexandre ; mais on nomme les choſes comme l'on veut, & ces appellatifs ne vous ſont pas plus étrangers qu'à moi.

ALEXANDRE.

Ah ! pour le coup, le Tribunal de Minos eſt corrompu. Cartouche aux Champs-Eliſées ! croyez-moi, retournez au Tartare.

CARTOUCHE.

Que les opinions ſont contagieuſes ! Vous êtes donc gâté comme les autres ? je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Du caractére dont vous êtes, vous devriez m'eſtimer, & ſi j'avois été fils de Roi, j'aurois peut-

être

être pû l'emporter ſur vous ; mais l'obſcurité de ma naiſſance a influé ſur mes actions, & je n'ai point eu un Quinte-Curce pour mon Paranimphe. Vous vouliez paſſer pour fils de Jupiter, j'aurois pû au moins paſſer pour celui de Mercure, & nous ſerions parens !

ALEXANDRE.

Vous êtes bien l'Ombre la plus impudente que je connoiſſe. Quoi ! vous oſez vous comparer au Roi de Macédoine, au vainqueur de Darius, au conquérant de l'Aſie ?

CARTOUCHE.

Je fus conquérant comme vous, & à plus juſte titre.

ALEXANDRE.

Et de quelles Provinces ?

CARTOUCHE.

Des bourſes les plus remplies & les mieux gardées. Vous ne couriez point de riſques dans vos conquêtes ; vous dépouilliez impunément les Rois

de leurs Etats ; & ſi la mort vous eut ſurpris dans quelque bataille, on eût dit que vous étiez mort dans le lit d'honneur. D'ailleurs il ne vous étoit pas difficile de battre vos ennemis, vous aviez les meilleures troupes de la Grèce ; & votre nom, ou plûtôt l'opinion, faiſoit plus pour vous, que votre propre valeur. Pour moi, j'allois ſeul à l'aſſaut, j'eſſuyois tout le danger, je m'expoſois mille fois à la mort dans un jour ; & à quelle mort, grand Dieu ! J'avois quelques troupes auſſi ; mais elles n'avoient que la moindre part à mes expéditions ; j'étois plus Soldat que Capitaine, & c'étoit dans les entrepriſes les plus difficiles que j'aimois le plus à me ſignaler. J'étois conſigné & proſcrit par-tout, & malgré cela rien n'étoit capable de m'arrêter : jugez par-là de la grandeur de mon courage, j'aurois fait deux Alexandres, & vous n'auriez pas fait un ſeul Cartouche.

ALEXANDRE.

Que veut dire tout cela, ſinon que vous étiez le plus inſigne voleur de France ?

CARTOUCHE.

Et vous, Seigneur Alexandre, n'étiez-vous pas le plus insigne brigand du monde ? car j'étois plus modéré que vous. Je n'ai pas porté mes vûes ambitieuses jusqu'aux Indes ; je n'en voulois qu'aux tréfors des riches, la plûpart mal acquis. Je n'étois, comme vous voyez, que le voleur des autres voleurs ; mes vols étoient plûtôt une punition qu'une injustice ; je prenois ce qui n'étoit pas permis aux autres de conserver. Mais que vous avoient fait à vous les Indiens, les Scythes & d'autres pauvres Barbares, pour les aller mettre sous le joug ? De quel droit alliez-vous envahir des dominations étrangéres, qui vous appartenoient moins, qu'à moi l'épargne de quantité de riches avares, dont je faisois circuler l'argent dans le Public ?

ALEXANDRE.

Mais encore, (quoique je ne devrois pas m'avillir jusqu'à vous répondre) j'avois la gloire pour objet, & je voulois immortaliser mon nom.

CARTOUCHE.

Je n'avois point d'autre motif moi-même ; car vous penſez bien que quand j'aurois pû amaſſer des tréſors par ma valeur & mon induſtrie, je n'en aurois jamais pû jouir en repos. Mon nom ſera donc immortel comme le vôtre ; & vos actions ſont peut-être moins louables que les miennes. Car, dites-moi, qu'eſt-ce qu'un Souverain qui préfére ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples ? J'avois moi-même des Sujets auſſi-bien que vous ; mais ce n'étoit pas ſur eux que j'éxerçois mes rapines ; il ne tenoit pas à moi qu'ils ne fuſſent auſſi riches & auſſi heureux que leur maître ; & ils m'aimoient tous auſſi tendrement que leur pere. Pour vous, vous aimiez mieux conquérir des Provinces, que de regner ſur le cœur de vos Sujets ; il vous paroiſſoit plus glorieux d'être le deſtructeur de vos voiſins, que le pere de votre peuple ; vous faiſiez ſervir à vous ſeul une puiſſance qui ne vous étoit donnée que pour rendre heureux ceux que vous gouverniez ;

en un mot, vous n'étiez Roi que pour le malheur des hommes, & vous n'éleviez l'idole de votre grandeur que ſur les larmes & les débris des Peuples & des Nations. Quel fléau pour la terre! Des inſenſés chantoient vos victoires; mais les Villes, les Campagnes, les Provinces en pleuroient. On dreſſoit des monumens ſuperbes pour immortaliſer vos conquêtes, mais les calamités qui ſubſiſterent après vous ont été des monumens lugubres qui ont éterniſé votre folie. Votre nom ſera écrit dans les Annales de la poſtérité parmi les Conquérans; mais l'on ne rappellera l'hiſtoire de votre regne, que pour ſe ſouvenir des maux que vous avez faits aux hommes.

ALEXANDRE.

Taiſez-vous, ſcélérat: le monde a ſçû juſtifier ma conduite, & la fin que vous avez faite avec la plûpart de ceux que vous aviez engagés dans vos rapines, prouve ſuffiſamment votre méchanceté, & vous doit à jamais combler de honte & d'infamie.

CARTOUCHE.

Ma fin, il eſt vrai, fut malheureuſe; mais de bonne foi la vôtre fut-elle plus glorieuſe que la mienne? Après avoir égorgé de votre propre main ceux que vous aviez engagés dans vos conquêtes, parce qu'ils vous étoient ſuſpects par trop de valeur ou de ſincérité, quoique ſans eux vous n'euſſiez été qu'un demi-Alexandre, vous allâtes expirer dans un lit à Babylone, empoiſonné ou par vos Sujets à qui vous deveniez inſupportable, ou par le vin que vous aviez bû avec excès ſelon votre coûtume. Croyez-moi, je ne ſuis pas le ſeul qui ait combattu les idées du vulgaire ſur votre ſujet: vous vous ſouvenez ſans doute de ce Pyrate qui répondit à vos reproches, que s'il avoit une flotte, on le regarderoit comme un Conquérant; mais que n'ayant qu'un vaiſſeau, on le traitoit de Corſaire. Si au lieu de faire la guerre aux bourſes, je fuſſe allé porter le feu dans quelque nouveau Monde, & tailler en piéces un million d'hommes pour m'emparer de leurs mines d'or, je

ſerois un grand Conquérant, un Attila, un Ferdinand Cortez, un Alexandre . . . . Mais vous fuyez; arrêtez, fils de Jupiter, de grace encore un mot; je deviendrai flatteur, faut-il que la vérité vous offenſe toujours? Avec qui pourrai-je donc figurer dans ces lieux, ſi Alexandre m'évite.

Eh bien! me dit l'Abbé des Fontaines, vous avez entendu ces deux hommes: lequel vous paroît le plus fou? Je les trouve, lui dis-je, fort ſages l'un & l'autre; car c'eſt l'être en effet beaucoup, que de ne conſidérer les choſes, quand elles ſont faites, que du côté qui peut nous procurer le plus de ſatisfaction, ſans s'embarraſſer de quelle maniere les autres les enviſagent.

Mais il eſt tems actuellement de m'acquitter d'une partie de ma promeſſe, & de vous dire ce que je penſe de l'état préſent des Sciences & des Lettres à Paris. Il eſt à propos de commencer par la Médecine: ſon objet étant l'intérêt le plus précieux de la Société, elle doit être le premier ſujet de nos réflexions.

Vous avez raiſon, reprit l'Abbé,

& je ſuis fort curieux de ſçavoir d'abord comment s'eſt terminé le fameux Procès entre les Suppôts de St. Luc & ceux de St. Côme, auquel j'ai eu moi-même beaucoup de part; car vous n'ignorez pas que j'ai prêté ma plume à ces derniers pour répondre aux immenſes volumes de leurs adverſaires.

Ce Procès, lui dis-je, vient d'être aſſoupi; on a tâché d'accorder des parties qui ne ſont gueres faites pour être jamais d'accord. On a uſé de tempéremment: d'abord les Médecins avoient paru contens du premier Arrêt; mais le dernier eſt plus favorable aux Chirurgiens qui ont chanté victoire. Ils vont actuellement parler latin, diſputer, argumenter, ſoutenir des Thèſes en public, avec tous les droits honorifiques des Maîtres-ès-Arts. Les plus ſages & les plus habiles d'entre eux regardent ces Priviléges récens avec beaucoup d'indifférence, parce que ce luſtre étranger leur eſt inutile. MM. De la Martiniere, Morand, Boudou, Le Dran, Jard, Louis, Puzos, Foubert, Verdier, Daran, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long de

vous nommer, n'ont pas gagné un rayon de gloire de plus à tous ces honneurs claſſiques. Ils ſont aſſez grands par eux-mêmes; & toute la pourpre doctorale n'ajouteroit rien à l'éclat de leur réputation. Ils ſçavent cependant en général qu'il doit y avoir de la ſubordination dans tous les états, & que les opérations de leur Art doivent être ſoumiſes aux lumiéres de la Médecine; qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'indépendance des Chirurgiens; & que ſi cette anarchie avoit lieu, le coûteau de Saint Côme préviendroit ſouvent le ciſeau de la Parque.

Pour revenir aux Médecins, MM. Aſtruc, Vernage, Malouin, Pouſſe, Bourdelin, Winſlow, Sénac, Queſnay, Boyer, Helvétius ſont toujours les Coryphées de leur profeſſion. M. Du Moulin, dans un âge ou l'on n'a plus de raiſon, jouit encore de toute la ſienne; il eſt dans la Médecine ce qu'eſt dans la Littérature M. de Fontenelle. Malgré les glaces de l'âge, leur eſprit ſemble n'être qu'à ſon printems; & ils ſont encore tous deux, l'un, le ſalut du monde, l'autre, l'agrément des Sociétés.

Pami les Médecins que vous venez de nommer, me dit l'Abbé des Fontaines, vous n'avez pas ſans doute oublié le vôtre ; car celui dont nous nous ſervons eſt toujours le plus habile. Je ſuis fâché que vous ne diſiez rien du mien qui vit encore ; ſes talens ne ſont point équivoques, & j'ai ſouvent parlé de lui dans mes Feuilles en Critique équitable & impartial ; il n'a pas tenu à lui que je ne fuſſe plus longtems des vôtres ; mais,

Contra vim mortis, nullum eſt medicamen in hortis.

Aſſurez-le bien de toute mon amitié, quand vous ſerez de retour ſur la terre. Pour ſçavoir ſon adreſſe, vous n'avez qu'à demander le Médecin Anglois, qui a fixé la méthode d'adminiſtrer les Anti-vénériens. Tous ceux qui ont combattu en champ clos ſous les drapeaux de Venus, & qui y ont reçû quelque échec, vous apprendront volontiers ſon nom & ſa demeure.

Mais, dites-moi : Procope, l'agréable Procope vit-il toujours ? je ne l'ai point encore vû dans ce pays-ci. Il vit ſans doute, lui dis-je, & il

ne paroît point disposé à partir sitôt pour venir vous voir. Couvert des myrthes de l'Amour & du lierre de Bacchus, il semble braver la faux du Tems ; quoique septuagénaire, il partage encore sa vie entre le Lycée, la galanterie & la table, & fait toujours l'agrément des soupers : à jeun c'est un Philosophe sérieux, qui devient tout autre le verre à la main ; toujours semblable à lui-même alors, toujours badin & facétieux, toujours la cocluche des femmes, en un mot toujours Procope.

Les Ouvrages nouveaux qui ont paru dans ces derniers tems sur la Médecine & la Chirurgie, sont en assez grand nombre ; mais je ne ferai mention que des principaux, encore ne vous en dirai-je qu'un mot pour avoir le tems de vous parler d'autre chose.

Vous ferez bien, dit l'Abbé, car les Livres des Médecins sont ordinairement aussi ennuyeux que leurs Auteurs. Il en est de leurs Ouvrages à peu près comme de leur personne, & de leur personne comme des Médecines qu'ils font prendre à leurs ma-

lades ; elles peuvent être utiles, mais elles ſont toujours déſagréables.

Ce que vous dites-là, repris-je, n'eſt pas ſi général ; & je pourrois vous citer pluſieurs de ces Meſſieurs dont les Ecrits ſont auſſi amuſans qu'inſtructifs. Par exemple, eſt-il rien qui ſe faſſe lire avec plus de plaiſir, que la *Chymie Médécinale* de M. Malouin ? Ce Livre qui renferme des choſes extrêmement curieuſes, eſt écrit d'un ſtile qui feroit honneur à l'Académicien le plus poli. Rien ne s'y reſſent de cette lente prolixité, de cette barbarie d'expreſſions, de cette obſcurité d'idées qu'on reproche aux Médecins. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui écrivent ſur les ſujets les plus agréables de la Littérature, le fiſſent avec autant d'agrément, qu'il y en a dans le Livre dont je vous parle.

Le Traité du cœur & de ſes maladies, par M. de Sénac, (*) eſt encore un

(*) Cet Ouvrage, fort eſtimé par lui-même, tire encore un très-grand avantage des différentes figures d'Anatomie qui repréſentent toutes les parties du cœur, & qui en font connoître parfaitement la ſtructure. C'eſt M. Potier, Ingénieur, attaché à M. le Maréchal de Saxe, ſon

ouvrage que vous auriés lû avec plaisir, malgré vos préventions contre la Faculté. Vous n'en auriez pas moins trouvé à lire les trois Volumes de *l'Œconomie animale*, par M. Quesnay. Ce Livre est un excellent Traité de physique, où les plus habiles peuvent encore apprendre quelque chose de nouveau.

Peut-être que les *Elémens de Chymie* de M. *Maquer*, & le *Traité de la maladie des Os* par M. *Duverney* ne vous amuseroient pas tant. Je ne vous proposerois pas non plus comme un Livre agréable les *Elémens de Phlébotomie* de M. *Taillard*, ni l'ennuyeux Recueil des Observations de M. Planque. Mais si vous aviez envie de de bien apprendre l'Anatomie en fort peu de tems, je vous conseillerois de lire *la Myotomie humaine & canine* par M. de Garengeot. J'estime cet

Aide de camp, & Capitaine dans son Régiment, qui les a dessinées sous les yeux de M de Sénac. Dans un Ecrit où l'on parle des gens de mérite en tout genre, on ne doit pas omettre le nom d'un Officier habile qui s'étoit acquis l'estime particuliére d'un de nos plus grands Généraux. Il la méritoit par ses talens & sa capacité. Peu d'Ingénieurs possédent mieux que lui toutes les parties de leur Art; peu d'Officiers ont donné plus de marques de valeur & de science militaire.

Ouvrage preſque autant que les nouveaux Inſtrumens inventés par M. Levret pour les accouchemens laborieux, & ceux du Frére Côme pour l'opération de la Taille.

Voilà à peu près ce qu'on nous a donné de meilleur depuis quelques années en fait de Chirurgie & de Médecine. Vous voyez que les bons Ouvrages en ce genre ſont fort rares, malgré le nombre des grands Hommes qui ſe diſtinguent dans ces deux profeſſions. Cela ne m'étonne point, reprit l'Abbé ; ceux qui excellent dans ces deux Arts, ſont ordinairement auſſi ceux qui écrivent le moins. L'idée avantageuſe qu'on a dans le monde de leur capacité & de leurs talens, leur gagne la confiance du Public : comme ils ſont les plus eſtimés, ils ſont auſſi les plus employés auprès des malades ; & le tems qu'ils donnent à leurs viſites, ils ne peuvent le paſſer ni à étudier ni à écrire.

Il y a d'ailleurs bien des gens, que la qualité d'Auteur épouvante ; & qui contens d'être ſçavans pour eux-mêmes, ne ſe ſoucient point de le paroître aux yeux d'autrui. Je pourrois

vous en citer des exemples dans tous les Arts ; mais pour ne pas m'éloigner trop de la matiére préſente, je ne rapporterai que celui d'un homme célébre que vous connoiſſez ſans doute, & que j'admire moins pour le talent qui a fait voler ſon nom juſqu'aux extrémités de l'Univers, que pour cette multitude de connoiſſances qu'on découvre en lui tous les jours, quand on le pratique particuliérement. Oui, je l'admirois moins, quand des vapeurs mêmes de ſes fourneaux il faiſoit jaillir ces ſources délicieuſes, dont on peut dire qu'il eſt le créateur ; que lorſque dans un entretien familier, il me parloit de mille découvertes ingénieuſes, de milles inventions utiles & agréables, qui redoubloient à chaque inſtant mon étonnement & ma ſurpriſe ; je l'admirois moins, quand du fond de ſon laboratoire, il répandoit à grands flots ſur la table des Rois ce breuvage divin, que les Dieux mêmes euſſent préféré au nectar & à l'ambroſie ; que lorſqu'il m'expliquoit ce que chaque art, chaque métier a de plus curieux & de plus ſécret, ce qui en fait l'utilité & la perfection. Je l'admirois moins, quand

il faiſoit couler à la fois dans les quatre parties du Monde cette liqueur agréable, que perſonne n'a pû encore ni imiter, ni contrefaire, que lorſqu'il m'entretenoit de la nature, des propriétés, de la vertu de chaque plante, de chaque fleur, de chaque fruit qui la compoſent; des lieux où ils croiſſent, de l'uſage qu'en font les habitans, de l'avantage que la Médecine en retire; des goûts, des qualités, des formes différentes que leur fait prendre la Chymie. La plûpart des hommes ne voyent en lui qu'un diſtillateur parfait, né pour leur plaiſir, & doué du talent flatteur de connoître leur goût & de ſatisfaire leur ſenſualité. Mais moi qui le connois mieux, j'y découvre de plus un Chymiſte profond, un habile Phyſicien, un ſçavant Naturaliſte, un homme enfin, qui réunit en lui une infinité de connoiſſances, & qui les poſſéde toutes de la maniere la plus parfaite.

A ce portrait, lui dis-je, il ne m'eſt pas difficile de reconnoître M. le Liévre, diſtillateur du Roi. J'ai eu comme vous occaſion de le voir quelquefois; & il ne faut pas le pratiquer longtems, pour s'appercevoir combien l'i-

dée que vous en donnés eſt juſte & véritable. Vous auriés pû ajouter, que ſon goût pour les choſes rares, lui ayant fait recueillir avec ſoin ce que les divers Pays produiſent de plus curieux, ſa maiſon eſt une eſpéce d'Abrégé du Monde, où chaque habitant trouveroit quelque marque qui lui rappelleroit le ſouvenir de ſa Patrie, & chaque curieux, quelque monument digne de ſon attention.

Au reſte, ce n'eſt pas pour lui ſeul qu'il a raſſemblé tant de richeſſes : tout Paris peut partager avec lui le plaiſir de les voir ; & l'on eſt, en le quittant, auſſi charmé de ſa complaiſance, de ſes attentions & de ſa politeſſe, que ſatisfait des belles choſes qu'on vient d'admirer.

Mais puiſque nous ſommes ſur l'article de la Chymie, je ne dois pas oublier le célébre M. Rouelle, qu'on regarde avec raiſon parmi nous comme un des plus habiles que nous ayions eu dans cette ſcience. Il continue ſes leçons avec un ſuccès toujours brillant. Sa réputation lui attire des diſciples de toutes les Parties de l'Europe, & tous conviennent qu'ils n'ont perſonne chez eux,

qu'ils puiſſent lui comparer. Il y a des gens de mauvaiſe humeur qui lui reprochent quelques défauts : ils diſent par exemple, qu'il péche du côté du langage, & que les meilleures choſes, il les dit en très-mauvais François : qu'il ne répand point aſſés d'aménité dans ſes explications ; qu'elles ſont mêlées de trop d'acrimonie, & que pour un Chymiſte, il n'a pas aſſés de ſoin de tempérer l'acide par l'alcali. Ils diſent encore, ces gens de mauvaiſe humeur, qu'il eſt un peu dur envers ſes adeptes, & que ſans ce défaut, il en verroit augmenter le nombre conſidérablement : que la Science doit éclairer le monde par une lumiére douce & ſalutaire, & non pas éclater en tonnére & en bouraſque; ils diſent enfin, qu'il ne traite point avec aſſés de ménagement les grands Hommes qui ont excellé dans la ſcience qu'il profeſſe ; qu'il n'épargne pas même Sthal, & le grand Boerhave, qu'il ſemble, ſelon lui, qu'il n'y a de bons Ecrits en fait de Chymie que ſes cahiers. Pour moi, je me donne bien de garde d'ajouter foi à ces accuſations ; il ſuffit qu'un homme ſe diſtingue par quelques endroits, pour qu'il trouve auſſi-tôt mil-

le bouches ouvertes contre lui. Quand on ne peut rien lui reprocher du côté de la ſcience, on l'attaque ſur ſes maniéres, ſon humeur, ſon caractére; & tout devient un crime dans un homme, à qui c'en eſt un d'avoir trop de mérite.

Mais pourſuivons : je vous ai parlé de ce que nous avons de mieux pour la Chirurgie, la Médecine & la Chymie; je penſe que vous ne ſerés pas moins curieux de ſçavoir ce qui concerne les autres Sciences.

La Phyſique nous offre auſſi pluſieurs Ouvrages fort eſtimés. Le Traité de la Glace par M. de Mairan, eſt un Livre dont on fait beaucoup de cas. Vous connoiſſés ce ſçavant & ingénieux Académicien; il réunit dans ſes Ecrits ce qui caractériſe les deux principales Sociétés dont il eſt Membre, la Science & l'étendue des connoiſſances, avec l'élégance & la pureté du langage.

M. l'Abbé Nollet, ſon illuſtre Confrére, eſt toujours le plus grand Phyſicien de la Nation. Ses Expériences, ſon Traité de l'Electricité, ſes Mémoires particuliers ſur différentes parties de la Phyſique, lui ont acquis à juſte

titre cette glorieuſe qualité ; perſonne ne la lui diſpute, excepté quelques-uns de ſes rivaux, qui le mettent immédiatement après eux, mais que tout le monde met infiniment au deſſous de lui.

Deux Abbés de condition, M. l'Abbé de Brancas & M. l'Abbé de Pont-Briant, l'un en forme de Lettres, & l'autre par maniere d'Entretien, nous ont donné de nouvelles vûes ſur le Syſtême de l'Univers. Il y a dans leurs Ouvrages plus de Géométrie, que nous n'en ſçavons vous & moi pour les entendre. Je les ai lûs cependant ; & par les choſes qui étoient à ma portée, j'ai jugé très-favorablement de ce qui paſſoit mes connoiſſances.

C'eſt-à-dire, reprit l'Abbé des Fontaines, que vous ne me parlez guére de vos Ecrivains, que pour faire leur éloge ; je vous prie d'être plus ſincére. Que craignés-vous ? Je vous ai promis de ne rien dire, je tiendrai parole. Parlés-moi donc avec confiance de vos autres Auteurs ; car pour ceux que vous venés de nommer, vous les avés loués ſans reſtriction, & je ne veux pas, par les queſtions imprudentes

que je pourrois vous faire, vous mettre dans le cas de vous dédire.

Je conſens même, pour éviter toute comparaiſon qui pourroit être à leur déſavantage, que vous paſſiés ſous ſilence tous ceux qui ont travaillé dans le même genre. Vous pouvez même, ſi vous voulez, ne faire aucune mention des Ouvrages nouveaux qui traitent d'Aſtronomie, de Géométrie, de Mathématique & d'Aſtrologie; je ne ſuis point curieux de les connoître, non-plus que ceux qui les ont faits. Il me ſuffit de ſçavoir que M M. Caſſini, Clairaut, Nicole & d'Allembert ſont ceux qui en ce genre ſe diſtinguent davantage.

Vous ne vous ſouciés donc pas, lui dis-je, d'apprendre que M. l'Abbé de la Chapelle vient de donner un excellent *Traité des Sections Coniques*, & M. Gallimart un fort mauvais d'Arithmétique & d'Algébre; que M. Rameau a fait un Livre admirable ſur le principe de l'Harmonie, & que M. Mar... l'a miſérablement vérſifié; que M. Bélidor a donné, à la grande ſatisfaction de tous les Ingénieurs, la ſeconde Partie de ſon Architecture Hydrauli-

que, & que Monſieur? . . Non reprit l'Abbé des Fontaines avec vivacité, je n'ai aucune envie de ſçavoir ce qui a été fait ſur des Sciences, pour leſquelles je n'ai jamais eu de goût. J'eſtime M. Bélidor, je ſçais que c'eſt le plus grand Ingénieur de France, & je dirai même de toute l'Europe. J'admire avec tout le Monde, l'Orphée de votre ſiécle, le grand Rameau, & je conviens qu'aucun Muſicien ne l'a ſurpaſſé, je doute même qu'il y en ait jamais qui l'égale. J'aimois la pratique de ſon Art; mais je n'avois aucune connoiſſance de la théorie, & tous les Livres qui en traitent me ſont indifférens. Vous avés des choſes à me dire qui m'intéreſſeront davantage: j'ai entendu parler lorſque j'étois encore ſur la terre, d'un grand projet ſur l'Hiſtoire naturelle. Il eſt exécuté ſans doute; & il faut que vous m'appreniez qui ſont ceux qui en ont eu la gloire.

Je le veux bien, lui dis-je; mais il faut que vous m'appreniez auparavant vous même ce que c'eſt que ces deux Ombres que je vois aſſez près de nous.

Ce ſont deux hommes, me dit

l'Abbé Des Fontaines, qui n'ont pas beaucoup de rapport avec ce que nous disons ; l'un est le fameux Sardanapale, & l'autre, Ladislas ou Lancelot Roi de Naples. Je crois que vous ne vous souciez guéres de les entendre.

Je m'en soucie beaucoup, lui dis-je : le premier, est le Héros d'une Tragédie qu'on vient de nous donner ; je serai bien-aise de le connoître & de voir, si ce qu'il dira, ne vaut pas mieux que ce qu'on lui a fait dire sur notre Théâtre. En disant ces paroles, je m'approchai de quelques pas, & j'entendis Ladislas qui disoit à Sardanapale : l'Histoire publie des choses étranges de votre régne ; elle dit qu'au lieu de vous appliquer au gouvernement de votre Royaume, vous ne vous attachiés qu'aux femmes, que votre Cour en étoit composée ; que vous vous adonniez même à leurs exercices, & que vous preniez leurs parures.

SARDANAPALE.

L'Histoire ne ment point : les femmes firent mon unique passion. Chacun à son penchant ; il falloit bien me dédommager de la contrainte où étoient les Rois d'Assyrie, de ne point

ſe montrer en Public. En un mot, les uns ſont faits pour la guerre, les autres pour la politique; & moi, j'étois fait uniquement pour l'amour : je bornois-là ma gloire & mes maximes; n'avois-je pas raiſon?

LADISLAS.

Tout le monde n'en convient pas; & lorſqu'on veut déſigner un homme ammoli par la débauche, c'eſt, dit-on, un Sardanapale.

SARDANAPALE.

Bon! les hommes penſent toujours comme il leur plaît; je ſçais que ma mémoire n'eſt pas en fort bonne odeur parmi eux; mais pourquoi me mépriſent-ils ſi fort? ils ont bien déifié un un Hercule qui filoit aux pieds d'une certaine Princeſſe, pour ſe rendre agréable à ſes yeux!

LADISLAS.

Mais Hercule s'étoit rendu recommandable par des exploits immortels.

SARDANAPALE.

C'eſt par-là même qu'il méritoit

mo

moins des Autels, parce qu'il ne devoit pas se démentir. Pour moi, ma conduite fût toujours uniforme, & je finis pour le moins aussi glorieusement que lui.

LADISLAS.

Assurément : car on dit que vous vous brulâtes avec toutes vos femmes & vos richesses, quand vos sujets se révoltérent.

SARDANAPALE.

Cette derniere action prouve assez que ces sentimens, que les hommes appellent gloire & courage, n'étoient pas encore bannis de mon cœur, puisque ne pouvant survivre à la honte de perdre mon Royaume, je prévins les Rébelles, & leur otai même le pouvoir de commettre quelqu'indignité sur mon corps, en le réduisant en cendres. Si cette action ne mérite pas une Apothéose, du moins doit-elle excuser mes foiblesses.

LADISLAS.

On ne reviendra pourtant pas des anciens préjugés, & vous serez dans

tous les tems, mis au nombre des Rois peu dignes de gouverner. Mais je ne sçai par quelle fatalité l'amour des femmes est toujours dangereux. Cette prétendue belle passion entraîne sans cesse après soi quelque facheuse catastrophe ; & moi qui vous parle, je ne puis penser sans rougir aux suites honteuses de l'amour.

SARDANAPALE.

Apparemment que vous donnâtes aussi dans la galanterie ?

LADISLAS.

Je n'y donnai que trop pour mon malheur, & j'en fus bien puni. J'étois Roi d'une Ville d'Italie qu'on appelle Naples, & par conséquent, de l'endroit du monde le plus voluptueux. Après mille galants exploits, j'allai échouer dans le sein des plaisirs, & je péris par les mains d'un Médecin.

SARDANAPALE.

Expliquez-moi ce que vous voulez dire : dans le sein des plaisirs, & par la main d'un Médecin ; l'un & l'au-

tre ne ſe rencontrent guére.

LADISLAS.

J'aſſiégeois Perouſe, autre Ville d'Italie ſur quelques prétextes, & je ne voulus faire aux aſſiégés bonne compoſition, qu'à condition qu'ils me livreroient la fille d'un Médecin, qui paſſoit pour la Venus de ſon ſiécle. Son pere ſacrifia ſa fille à ſa patrie & à mon amour. Elle fut parée comme une victime; mais avant de la quitter, il lui attacha au cou un voile, qu'il lui dit être un excellent préſervatif contre mon inconſtance & mes dégoûts. Je la reçus avec les tranſports que vous vous imaginez. Sa pudeur & ſa timidité rendoient ſes charmes plus touchans, & mes déſirs plus vifs. Enfin le voile fatal échauffé par nos embraſſemens, exhala toute la malignité du poiſon qu'il renfermoit, & dans un inſtant nous fit deſcendre tous deux de compagnie dans ce ſéjour.

SARDANAPALE.

Je ne ſçai ſi l'on doit condamner ou louer ce ſacrifice; car d'un côté, il

y a bien de la cruauté à un pere de livrer à la mort une fille charmante, & de l'autre, il paroît glorieux pour lui d'avoir fait céder les ſentimens de la nature à ceux de l'honneur. Il ſauvoit & vengeoit ſa patrie, il ſe vengeoit lui-même, & croyoit ſa fille indigne de vivre, dès qu'elle ceſſoit d'être vertueuſe.

LADISLAS.

Je n'attendois pas cette réflexion de Sardanapale, lui qui avoit un troupeau de femmes à ſa diſcrétion, & qui ne penſoit à rien autre choſe qu'à ſes plaiſirs.

SARDANAPALE.

Oui; mais ces femmes étoient à moi; & content de ce que je poſſedois dans ma Cour, je n'allois rien chercher au dehors, ni aſſieger les Villes pour une jouiſſance; & ſi mes ſujets ſe révolterent, c'eſt parce que j'abandonnois les rênes de l'Etat.

LADISLAS.

Mais ſans l'amour, vous ne les euſſiez pas abandonnez, & vos ſu-

jets vous ſeroient demeurés fidéles. Convenons donc, que les douceurs que l'on trouve dans le commerce des femmes ſont la ſource de bien des maux. Il ſemble que le Ciel nous puniſſe avec complaiſance des plaiſirs groſſiers, pour ſe venger du mépris que nous faiſons des plaiſirs purs & veritables, auſquels il deſtinoit notre nature.

Ces deux Princes ne finirent pas là leur entretien ; mais ce qu'ils diſoient ne me parût pas aſſez curieux pour les écouter davantage. Ils étoient montés l'un & l'autre ſur un ton de morale qui ne convenoit point à leur caractére, & que je trouvois déplacée dans leur bouche. D'ailleurs, Madame, vous jugés bien que l'Abbé des Fontaines ne prenoit pas plus de plaiſir que moi à cette converſation, & en attendant que quelque objet nouveau vint piquer ma curioſité, je répondis de la maniere ſuivante à la queſtion qu'il m'avoit faite.

Il y avoit long-tems, que l'on deſiroit en France une Hiſtoire générale & particuliere de la nature ; moins défectueuſe que celle de Pline, & plus

complette. Cet ouvrage demandoit un grand travail, & beaucoup de courage. La plûpart de ceux qui écrivoient ſur cette matiére ſe bornoient à quelques parties de cette ſcience, dont ils avoient fait une étude plus particuliére, ou ſe réduiſoient uniquement à ce qui regarde certains Pays.

Vous ſçavez que M. Aſtruc nous a donné l'Hiſtoire naturelle du Languedoc, & M. Dunod celle de la Franche-Comté; que M. de Réaumur s'eſt appliqué principalement à nous faire connoître les Inſectes, & d'autres les Poiſſons, les Oiſeaux, les Coquillages, les Mineraux, les Plantes, les Reptiles, les Fontaines & les Montagnes; que M. Pluche a fait de tout cela un corps d'ouvrage fort agréable par le choix des matiéres, la pureté du ſtyle, la variété des images, la juſteſſe des réfléxions; mais vous ſçavés auſſi que cet Ouvrage eſtimable ne ſe ſoutient pas également par tout; que les derniers Volumes n'ont pas le même mérite que les deux premiers; qu'ils ſont ſurchargés de digreſſions pieuſes, qui, dans bien des endroits, leur donnent un

air de Sermon : que d'ailleurs ce Livre n'embraſſe pas toutes les parties de l'Hiſtoire naturelle ; & qu'enfin, quelque utile qu'il ſoit à la plûpart des Lecteurs, il n'eſt pas d'une égale reſſource pour les ſçavans qui aiment à approfondir les matiéres, & à connoître les ſecrets les plus cachés de la nature.

M. Dulard, Académicien de Marſeille, a mis en vers aſſés mauvais, une partie de ce que M. Pluche avoit dit en très bonne proſe. Il en a fait un Poëme (*a*) diviſé en ſept chants. Cet ouvrage, que le titre annonce comme un Livre de dévotion, a eû le ſort des Livres de cette eſpéce ; il s'eſt très-bien vendu.

Parmi les Auteurs qui ont encore écrit dans ces derniers tems ſur la matiére dont nous parlons, je ne dois pas oublier M. de Maillet, dont nous avons ſix entretiens ſous le nom de *Telliamed*, qui eſt ſon anagrame. Cet Ouvrage mal écrit & trop diffus, eſt malgré cela, un

(*a*) La grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature.

des plus ingénieuſement imaginés que je connoiſſe; je dirois même des mieux raiſonnnés, ſi la raiſon pouvoit s'accorder avec la folie & l'extravagance.

Je ne connois point ce Livre, me dit l'Abbé des Fontaines; mais je connois l'Auteur, il eſt des nôtres depuis pluſieurs années, & je vais vous raconter un trait qui lui fait honneur. M. Maillet avoit demeuré à Paris, où il s'étoit fait beaucoup d'amis; il s'étoit enſuite retiré en Provence ſa patrie, pour y mener une vie plus tranquille. Il parvint à un âge fort avancé; mais ni les années ni l'abſence ne diminuerent rien de ſes ſentimens pour ceux à qui l'amitié le tenoit anciennement uni. Sentant ſa fin approcher, il partit pour la Capitale. Il y alla voir ſes amis, les invita tous à dîner, & après le repas, il leur dit: je ſens qu'il ne me reſte plus beaucoup de tems à paſſer ſur la terre; ma carriére eſt preſque finie, je vais vous quitter pour toujours. Le ſeul motif de mon voyage a été de vous voir, de boire avec vous, & de vous dire adieu. J'ai crû devoir vous donner cette der-

nière marque de mon amitié ; c'eſt le meilleur uſage que je puiſſe faire du peu de tems que j'ai encore à vivre; je vous embraſſe pour la derniere fois. Après ce peu de mots, il monta dans ſa chaiſe de poſte en leur préſence, retourna à Marſeille, où l'on aprit qu'il étoit mort quelques jours apprès ſon arrivée. En faveur d'un trait ſi beau, continua l'Abbé, vous devés dire du bien de ſon Livre.

Ce qu'on y reprend, lui dis-je, n'eſt point de M. Maillet ; le fond de ſon ſyſtême eſt très-ingénieux ; mais comme ce n'eſt pas lui qui y a mis la forme, & que ſes papiers ſont tombés après ſa mort dans des mains peu habiles, l'Ouvrage entier ſe reſſent de l'incapacité de l'éditeur.

Et de quoi traite-t'il, demanda l'Abbé des Fontaines ? Quelle eſt la partie de la ſcience de la Nature, que l'Auteur s'eſt propoſé d'éclaircir ?

Il eſt queſtion, lui dis-je, de l'origine du Globe terreſtre & des Créatures qui l'habitent. Selon Telliamed, vous, M. l'Abbé, & moi qui vous parle, nous étions autrefois des Poiſſons ; les Balaines ſont devenues des

Eléphans ; les Phocas, des Chiens ; les Tanches, des Roſſignols ; les Lotes & les Anguilles, des Lézards & des Couleuvres. La terre étoit un grand Etang ; le Soleil, une Pompe ; les Aſtres, des réſervoirs ; & l'univers entier, une leſſive continuelle. Tout cela vous paroît fou, ridicule, extravagant, & vous auriés néanmoins beaucoup de peine à ne pas vous rendre aux raiſons de l'Auteur. Mais il n'eſt pas queſtion de les examiner actuellement ; M. Maillet eſt dans ce pays-ci ; vous ne manquerez pas quelque jour, de le rencontrer, & il pourra vous expoſer lui-même tout le plan de ſon Livre.

Je vous ai dit que tous ces petits Ecrits particuliers n'embraſſoient point l'Hiſtoire Naturelle dans toute ſon étendue, & qu'on déſiroit toujours d'en voir, dans un même Ouvrage, toutes les parties raſſemblées. C'eſt ce qu'ont entrepris & exécuté avec un très-grand ſuccès deux de nos habiles Académiciens. M. de Buffon Intendant du Jardin Royal des Plantes & M. d'Aubenton, Garde & Démonſtrateur du cabinet du Roi, ont eû le courage de ſe charger d'un

travail ſi pénible. L'accueil favorable que le Public vient de faire aux trois premiers Volumes qu'ils nous ont déja donnés, prouve bien certainement & la bonté de l'Ouvrage, & le mérite des deux Ecrivains.

Le premier Tome dont M. de Buffon ſeul eſt l'Auteur, contient d'abord un très-beau diſcours ſur la maniere de traiter l'Hiſtoire Naturelle; les régles qu'il donne ne ſont pas toûjours celles qu'il a ſuivies lui-même; il veut qu'on s'en tienne à la ſeule deſcription de chaque objet; qu'on évite de former des ſyſtêmes; & la moitié de ce Volume eſt employée à établir le ſien ſur la ruine de tous les autres. Si c'eſt-là un défaut, on doit convenir qu'il eſt bien réparé par cette nobleſſe de ſtyle, cette magnificence d'idées, cette richeſſe d'expreſſions, cette étendue de génie, cette élégance, cette pureté de langage, & mille autres traits enfin, qui font de cet Ouvrage, un des plus beaux qui ayent paru en France depuis plus d'un ſiécle.

Après avoir parlé dans le premier Tome de la formation & du premier

état de la Terre, après nous avoir fait conoître ſon état actuel, & les cauſes des inégalités que nous y remarquons, l'Auteur traite dans le ſecond Volume des végetaux, de ce qui concerne la génération des animaux & celle de l'homme. Il expoſe les ſyſtêmes des principaux Philoſophes, tant anciens que modernes, ſur cette matiere. Il les réfute enſuite de la maniére la plus ſatisfaiſante pour un lecteur qui ne cherche que le vray, & qui ne ſe laiſſe point éblouir par l'éclat d'une réputation mal acquiſe, ni par des erreurs que l'Antiquité a conſacrées.

La Deſcription du Cabinet du Roi doit former la partie la plus conſiderable de ce grand Ouvrage. C'eſt par elle que M. d'Aubenton a commencé ſon travail dans le troiſiéme Volume : car les deux tomes précédens ſont entiérement de ſon illuſtre aſſocié. Pour ſe conformer aux diviſions de l'Hiſtoire Naturelle, M. d'Aubenton fait connoître d'abord les différentes places de ce Cabinet, qui ont rapport à l'homme ; & ſuivant la Méthode obſervée dans les deux premiers

Volumes, il met à la tête de chaque article un discours sçavant & curieux, qui répand une grande lumiére sur la matiére qu'il traite. Tout annonce, dans ce troisiéme tome, comme dans les deux qui le précédent, une grande étendue de lumiéres, un discernement rare, & une connoissance parfaite de la Physique. Partout on trouve des traits qui dénotent un homme d'esprit, une imagination brillante, un excellent Ecrivain.

Vous ne sçauriez croire, Madame, avec quelle joye l'Abbé des Fontaines m'entendoit rendre un témoignage si avantageux de cet Ouvrage. J'en ai connu les Auteurs, me dit-il; ce sont deux hommes d'un mérite distingué, d'un génie décidé pour ces sortes de sciences, & les plus capables que je connoisse, de bien exécuter une entreprise de cette importance. Mais ce ne sont pas les avantages de l'esprit, que j'estime le plus dans ces deux illustres Académiciens; ce sont les qualités du cœur, les sentimens de probité, ce ton de politesse, cet usage du monde, qui leur font autant d'amis dans la société, que

l'étendue de leurs connoiſſances leur acquiert d'admirateurs dans toute l'Europe. Si j'etois encore ſur la terre, continua-t'il, je me garderois bien de faire ainſi leur éloge ; l'opinion générale où l'on étoit que toutes mes louanges étoient vénales, rendroit celles-ci fort ſuſpectes, & le mérite reconnu des deux Auteurs ne me ſauveroit pas de l'accuſation de partialité. Tout éloge ſeroit regardé dans ma bouche, comme l'uſufruit que l'on ſe ſeroit réſervé, d'un fond dont on m'auroit fait le propriétaire ; & toute critique, comme une vengeance que j'exercerois contre ceux qui n'auroient pas acheté mon ſuffrage. Je crois être aujourd'hui à l'abri de pareils ſoupçons, on ignore dans ce pays-ci ce trafic honteux, que la vanité d'une part, & l'intérêt de l'autre, font faire ſur la terre entre les Auteurs & les Critiques. Je n'ai point encore expié ici-bas toutes les fautes, qu'autrefois les ſeuls beſoins de la vie me firent commettre en ce genre. Le Ciel pour m'en punir, m'a condamné à faire chaque jour un diſcours Académique à la gloire des Auteurs que j'ai le

plus maltraités, & à ne louer dans leurs Ecrits, que ce qui mérite le moins de louange. Un inſtant avant votre arrivée, je venois de prononcer l'Eloge littéraire de l'Abbé le B..... Ses Lettres ſur les Anglois faiſoient la matiére de mon premier point, dans le ſecond, je parlois de ſa Tragédie d'Abenſayde; l'Exorde & la Péroraiſon embraſſoient tous ſes autres Ouvrages. Mon diſcours de demain ſera ſur l'Auteur du Théâtre Anglois: je ne puis vous dire encore comment je prendrai mon deſſein; ce que je ſçais ſeulement, c'eſt que ſa traduction de *l'Orpheline* en fera l'endroit pathétique; & que ſi la matiére me manque, je me rejetterai ſur *l'Enfant trouvé*. Hier je parlai pendant près d'une heure de M. de ſaint Marc, l'Auteur des Notes critiques ſur des Preaux; je croyois que je ne finirois jamais, tant j'avois de choſes à dire, & cependant tout mon diſcours ne rouloit que ſur la Gazette de France, à laquelle il a travaillé pendant quelques mois. Avant-hier je perorai à la gloire de M. de Voltaire. Je reſtai court après la premiere période,

& je n'aurois jamais pû continuer mon Panégirique, ſi je ne m'étois rappellé ſes Poëmes lyriques & la Princeſſe de Navarre. Après demain je compte m'étendre beaucoup ſur les derniers Opéra de M. Roi; & pour réveiller l'attention de mes Auditeurs, je ferai l'éloge d'une certaine Epigramme qu'on lui attribue, & qu'il n'a pas deſavouée.

Croiriez-vous que depuis plus de cinq ans que je ſuis dans ce ſéjour, je n'ai point encore payé toutes mes dettes. Il y a mille Ouvrages dont je n'ai point parlé; je n'ai pas encore loué les Cauſes célébres de Pitaval, les Harangues du Pere G... l'Oraiſon Funebre du Cardinal de Fleuri. Je n'ai rien dit encore des quatorze Volumes de l'Hiſtoire du Théâtre François, des Piéces dramatiques de M. Mor.. ni des Romans du Chevalier de M... Je n'ai fait aucune mention juſqu'ici, ni de la Théologie du P. Bougeant en forme de Cathéchiſme, ni de la Phyſique du Pere Renaud, ni de la Morale de l'Abbé Trublet, ni de la Logique de M. Cochet, ni de la Réthorique des Demoiſelles, ni de la

Poëtique à l'uſage des Dames, ni de la Grammaire de M. Sauvage, dont on pouvoit fort bien ſe paſſer, après l'excellent Ouvrage que M. Reſtaut nous a donné ſur la même matiére. C'eſt un grand bonheur pour moi de n'avoir pas vêcu plus long-tems; on feroit de mes diſcours un recueil plus grand que celui de l'Académie; car on m'a dit qu'après ma mort, le nombre des mauvais Ouvrages s'étoit accru de plus de moitié: jugés par-là de la durée de mon ſupplice.

Tandis que nous nous entretenions ainſi de bien des gens qui ne penſoient guére à nous, nous arrivâmes au fond d'une avenue dans un Cabinet de verdure. Nous y trouvâmes l'Académicien Danchet. Il étoit avec trois Ombres diſtinguées, pour leſquelles, ſans les connoître, je me ſentis d'abord de la vénération. C'étoient les trois Princes de la Poëſie lyrique, Rouſſeau, Horace & Pindare. Le même goût les réunit ſouvent; mais une eſpéce de Rivalité, ſemble quelquefois altérer un peu cette union. Ils prétendent chacun à la prééminence dans le genre de Poëſie où ils ont excellé. Voilà ce qui

forme ſouvent le ſujet de leurs entretiens, que l'émulation rend toujours fort animés. Ils n'en étoient cependant pas encore ſur cette matiére, lorſque nous les joignimes; mais à peine fûmes-nous arrivés, que le diſcours tomba ſur ce propos. Nous nous étions arrêtés quelque tems pour les écouter avant de les aborder; nous n'avions vû d'abord que Danchet & Pindare aſſis ſur un banc de verdure; Horace & Rouſſeau cauſoient de l'autre côté du Cabinet. Danchet écoutoit avec admiration des Vers Grecs, que Pindare lui récitoit avec emphaſe, & que je ne vous rapporterai pas, Madame, perſuadé que vous n'êtes pas fort empreſſée à les ſçavoir. Voici ce que j'ai pû retenir de la converſation de nos deux autres Poëtes.

Je n'aurois jamais crû, diſoit Horace à Rouſſeau, qu'un homme qui ſe piquoit de ſentimens, & qui avoit tout l'eſprit poſſible, pût avoir la mauvaiſe honte de déguiſer ſa naiſſance. Ce foible ſeul, ou plûtot cette vanité, apporte un terrible rabais à votre mérite. C'eſt s'avilir, que de chercher à ſortir ainſi de l'obſcurité.

ROUSSEAU.

Eh ! que pouvois-je faire, je vivois dans un siécle, où le mérite ne subsistoit qu'autant qu'il étoit appuyé de l'oppulence ou d'un certain rang. Pour l'ordinaire un Poëte qui veut faire figure dans le monde ne doit pas être d'une basse roture : car on pense que ceux qui sont nés dans cet état ne peuvent avoir l'ame élevée, & que leurs sentimens gardent toujours quelque teinture de leur naissance, que tout le génie possible ne peut effacer.

HORACE.

Il y a pourtant toujours des gens qui pensent raisonnablement, & qui regardent l'esprit comme indépendant de la condition. L'éducation ne donne-t'elle pas ce qui manque du côté de la fortune ? Tout homme d'esprit est né illustre ; il n'y a que l'ignorance & la bassesse du cœur qui soient roturieres. Nous ne sommes pas maîtres de nous choisir un pere ; & l'on estimera toujours plus un savant né du peuple, qu'un noble fat & superbe. La plus-part de ces Messieurs n'ont qu'une

ſphére extrêmement limitée ; on ne les connoît ſouvent guére au de-là de leur Province, où même de leur Ville, & ils ne ſauvent rien de la mort; car combien y en a-t'il qu'on n'a jamais ſçu s'ils étoient ſortis du néant? Mais un homme d'eſprit eſt un illuſtre de tout pays, & ſes Ouvrages aſſurent pour jamais ſa mémoire. D'ailleurs, parmi ces Nobles, ceux qui ſe diſtinguent dans le monde par quelques vertus, ne peuvent vivre long-tems dans le ſouvenir des hommes, ſi les gens de Lettres ne leur donnent cette ſeconde vie, qui dépend abſolument de leur plume : car ils ſont les vrais diſpenſateurs de la gloire. Il falloit donc vous en tenir à ce genre de nobleſſe, qui eſt le plus ſûr & le plus épuré.

ROUSSEAU.

Oui, mais je fréquentois le grand monde, & le grand monde eſt contagieux, j'en prenois les airs & les manieres, j'avois l'ame trop haute pour avouer franchement mon origine; je me faiſois à moi-même illuſion ſur cet article, & j'aurois bien voulu me fabriquer une Généalogie, comme tant d'au-

tres, & prouver ma race par quelques quartiers de Nobleſſe.

HORACE.

Il eût été plus glorieux pour vous de trouver ces preuves dans la boutique de votre pere. Car n'eſt-ce pas une Nobleſſe ſolide & véritable, de prendre un eſſor au-deſſus de ſa naiſſance, par les charmes de l'eſprit & la beauté des ſentimens; & de ſe faire un mérite que l'on croît que les gens nés de bas lieux ont rarement? En quoi conſiſte donc la vraie Nobleſſe, ſi ce n'eſt dans la façon de penſer, & dans la vertu? La ſucceſſion des titres, ſoutenue par la biſarrerie de la Coutume, & ſi ſouvent dépravée & interrompue par le vice & l'ignorance, n'eſt qu'un phantôme de Nobleſſe. Ce n'eſt ni l'Epée ni la Robe qui rendent Noble, ce ſont les qualités du cœur, & l'imitation de ces peres fameux, qui n'étant eux-mêmes que de baſſe condition, ne doivent leur Nobleſſe qu'à eux-mêmes, & ne ſont pas illuſtres par accident, mais par nature. Ce ſont les actions glorieuſes, la droiture, l'eſprit élevé, la prudence & la ſage bravoure, & non ce faux & chimérique

point d'honneur, cette aveugle fureur, ces images enfumées, & tous ces arbres qui n'ont que le tronc de vif, & dont il faudroit élaguer la moitié des branches. La nature ne ſe vange-t'elle pas tous les jours des injuſtices de la fortune, en dégradant ces prétendus Nobles, par un refus entier de ſes faveurs, qu'elle diſtribue ſi libéralement à ceux qui n'ont ni biens ni ayeuls illuſtres ? La beauté de vos Ouvrages, la nobleſſe des ſentimens dont ils ſont remplis, ce généreux déſintéreſſement, ce mépris des richeſſes que vous y étalez, n'étoient-ce pas des titres plus que ſuffiſans, pour vous aſſurer une place au temple de mémoire ?

ROUSSEAU.

Il eſt vrai, vous en êtes un bel exemple, né d'un pere Sergent, où Collecteur des Tailles, mais vertueux, vous ſçûtes bien vous diſtinguer dans la Cour du Maître du monde. La faveur d'Auguſte, ces airs familiers dont il vous honoroit, font plus pour vous, que ne feroit une longue ſuite d'ancêtres, tous Patriciens ou Chevaliers. Mais encore un coup, vous étiés dans un ſiécle qui

conſervoit quelques traces de cette noble ſimplicité des premiers tems de la République. On y eſtimoit ce qu'on doit eſtimer, les François ſont bien autrement rafinés.

HORACE.

Ce qui me fait en tout cela le plus d'honneur, c'eſt que j'avouois franchement mon origine, j'en étalois toute la baſſeſſe. Je ne craignis point de l'éterniſer dans mes écrits; & je penſe qu'en tranſmettant ce détail à la poſtérité, je me ſuis aſſuré une Nobleſſe ſolide parmi tous ceux à qui la mauvaiſe gloire ne tourne pas la tête. Vous en deviés faire de même; vôtre pere n'avoit pas été eſclave, & je ne crois pas que votre ſiécle, malgré ſa corruption, fut entiérement dépourvû de gens qui ſe connoiſſent au vrai mérite, & qui penſent que le fils d'un ſimple roturier, illuſtre par ſon eſprit, qui eſt à mon avis le titre le plus authentique, peut marcher de pair dans le chemin de la gloire, avec le fils d'un Maréchal de France; au lieu que vous ne vous laverés jamais d'avoir méconnu avec tant d'in-

gratitude un ſi bon pere.

C'eſt dans cet endroit de leur entretien, Madame, qu'ils en étoient lorſque nous entrâmes dans le Cabinet. Notre arrivée rendit la converſation générale, elle fut quelque-tems aſſés indifférente; mais elle tombât bien-tôt, comme je vous l'ai dit, ſur ce qui en fait la matiére la plus ordinaire, lorſque ces trois grands Poëtes ſe trouvent réunis. Chacun d'eux prétendoit être le premier dans le genre Lyrique. Les raiſons qu'ils apportoient de part & d'autre me parurent excellentes, & ils auroient eû peine à voir décider la queſtion, s'ils m'avoient choiſi pour juger leur différent. Ils s'accordérent tous trois à prendre pour arbitre le bon-homme Danchet. La commiſſion étoit délicate, & le jugement embarraſſant. Le reſpect, l'amitié & la crainte teñoient le Juge indécis, & formoient trois obſtacles aſſés forts, à l'entégrité de ſon jugement. La vénération profonde qu'il eût toujours pour l'antiquité le rendoit favorable à Pindare; ſa tendreſſe pour Horace lui donnoit dans ſon cœur la préférence ſur ſes rivaux;

vaux ; & il craignoit que ſi le jugement qu'il alloit porter n'étoit point à l'avantage de Rouſſeau, quelques couplets injurieux ne ſuiviſſent de près ſa déciſion. Rien n'étoit plus riſible que l'air embaraſſé de l'Académicien, & la contenance toute déconcertée que lui donnoit ſa qualité de Juge. Jamais les trois Déeſſes, quand elles ſe virent expoſées aux yeux du Berger Troyen, ne parurent ſi décontenancées ; jamais, même le jour de ſa réception à l'Académie, il n'eût le maintien ſi embaraſſé. Il s'excuſa d'abord ſur ſon peu de capacité, & ſur la médiocrité de ſes lumieres ; puis ſe tournant du côté de l'Abbé des Fontaines : voici un homme, dit-il, à qui la commiſſion dont vous m'honorez conviendra mieux qu'à moi, il a paſſé toute ſa vie à juger les Auteurs ; rapportez-vous-en à ſa déciſion, il vous aſſignera à chacun la place que vous mérités. Ne craignés point qu'il entre de partialité dans ſon jugement, nous habitons un ſéjour où l'argent ne corrompt point les ſuffrages ; d'ailleurs, aucun de vous n'a été de l'Acadé-

mie, aucun de vous n'a traduit l'Enéide, aucun de vous n'a été l'ami de Voltaire.

Cette ſaillie dans un homme comme Danchet, fit rire les aſſiſtans, & l'Abbé Desfontaines n'en fut point offenſé. Il eſt vrai, dit-il, que j'ai impoſé quelque fois une eſpéce de contribution ſur les écrits modernes; quand un écrivain avoit la ſotiſe de faire imprimer un méchant Livre, j'étois chargé auſſi-tôt de venger le Public, en condamnant l'Auteur à une amende pécuniaire. Mais outre qu'il n'y avoit que les mauvais ouvrages qui fuſſent ſujets à cette taxe, l'impôt d'ailleurs n'étoit point exceſſif. Il étoit réglé ſur le plus ou le moins d'ennui qu'on procuroit au Public. Etoit-ce trop, par exemple, de ſix francs pour chacune des piéces de Vers qu'on fit à la convaleſcence du Roy? J'avoue qu'elles m'ont valu cette année-là plus de deux cens Louis; J'ai vêcu là-deſſus pendant une partie de l'Eté que j'ai paſſé dans ma petite maiſon de Paſſi, & le reſte aſervi aux frais de ma derniére maladie.

Les autres ouvrages ne m'étoient pas ſi bien payés à proportion. Je ne prenois qu'un Louis pour chaque Opera de M. Roy, excepté *les Elémens*, en faveur du Prologue. C'étoit bien peu ; mais je ne traitois ce Poëte ſi doucement, que parce qu'il me fourniſſoit en Proſe toutes les Epigrammes dont j'enrichiſſois mes feuilles.

Deux Louis pour l'*Almanach chantant* de M. Nau. On y chante les ſaiſons, les mois & les Eclipſes, & l'on y ſiffle tout le reſte.

Trois Louis pour *l'Hiſtoire de Charlemagne*. L'ouvrage eſt aſſés reſſemblant à l'Epée de ce Prince, qu'on nous dépeint longue & plate.

Quatre Louis pour chaque volume de la *Bibliothéque Françoiſe* de M. l'Abbé Goujet ; lui qui ne tire ſes Auteurs de l'obſcurité que pour les replonger plus avant dans l'oubly.

Cinq Louis pour tous les Abrégés du Jéſuite Phlipotot du Chêne ; on y donne des régles de Chronologie, d'Arithmétique, avec un abrégé des Conciles ; & c'eſt ce qu'on appelle

Six Louis pour la continuation de *l'Hiſtoire Romaine* de M. Rollin. Le continuateur par la rudeſſe de ſon ſtyle, exprimera aſſés bien la barbarie du bas Empire, dont il va commencer l'Hiſtoire.

Sept Louis pour un gros volume qu'a fait le Pere Routh, pour prouver qu'un endroit où l'on enterroit autrefois les morts, n'étoit qu'un Cimetiére.

Huit Louis pour le Livre du Pere Pichon. Ce Livre, s'il eût paru trois ans plutôt, eût pû faire ma fortune; mais je doute que toutes les richeſſes du Paraguaï m'en euſſent fait dire autant de bien, que la Boëte à Perette en a fait dire de mal.

Neuf Louis pour les quinze premiers Volumes des *amuſemens du cœur & de l'eſprit*. Cet ouvrage eſt une compilation de différentes piéces, dont les Auteurs ne veulent point être connus. C'eſt en effet l'endroit où ils peuvent ſe cacher plus aiſément; peu de perſonnes iront les y chercher.

Dix Louis pour *L'Hiſtoire d'Allemagne* du Pere Barre. l'Auteur y dé-

core ſon ſtyle d'un vernis Allemand qui fait illuſion. On croit entendre tous ces perſonnages parler leur langue naturelle, on reconnoît à leur accent qu'ils ſont bien du Pays dont on écrit l'Hiſtoire.

Onze Louis pour les *Eſſais ſur l'Hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts*, par M. de Carlencas. On pourroit faire de ce Livre un aſſés bon Catalogue de Bibliothéque.

Douze Louis & un exemplaire de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, pour les trois premiers Volumes du dernier continuateur de cet ouvrage funeſte, qui fait mourir ſes Auteurs, & qui aſſomme ſes Lecteurs.

Je demandois un jour à l'Abbé d'Olivet une bourſe de jettons de l'Académie pour toutes ſes traductions. J'avoue actuellement qu'il y avoit de l'injuſtice à le ſoumettre à cette taxe, auſſi me les refuſa-t-il. Je m'en vengeai néammoins, & je n'épargnai ni ſes ouvrages ni ſa perſonne. C'eſt ce qui lui fit dire ce bon mot ſi célébre, qu'il ne manquera pas de placer dans ſon Hiſtoire de l'Académie : *Pourquoi l'Abbé Desfontaines ſe*

dechaîne-t-il ſi fort contre moi : nous courrons tous deux une carriére ſi différente ; il travaille à décrier les vivans, & moi à reſſuſciter les morts?

Les Auteurs d'un certain Journal s'étoient ſur la fin, abonnés avec moi, & moyennant trois piéces d'une groſſe Volaille que leur Imprimeur étoit obligé de m'apporter au commencement de chaque mois, je m'étois engagé à ne point parler du tout de leurs *mémoires*, de peur d'être obligé d'en dire du mal.

Voilà, je vous l'avoue, dit Rouſſeau, un genre de folie des plus ſinguliers ; remplir la Bourſe & le ventre d'un Critique ; fournir ſa table de Dindons, pour avoir la libérté d'ennuyer le Public impunément! paſſe encore, ſi c'étoit pour l'amuſer ou le divertir, & qu'en rendant aux Cenſeurs la vie douce & délicieuſe, on procura aux lecteurs plus d'agrément. On leur ſçauroit gré d'un zéle ſi généreux, & chaque piéce de volaille qui paroîtroit ſur la table d'un critique, ſeroit pour le public, d'un préſage auſſi heureux, que le furent autrefois, pour Rome, les Oyes qu'on vit voler au deſſus du Capitole.

Vous pourriés ajouter encore, dit l'Abbé Desfontaines, que le fut auſſi, pour le parterre de la Comédie Françoiſe, le pâté de Perdrix dont M. de Voltaire un jour fit préſent au Comédien Dufréne. Ce Poëte avoit donné au Théâtre la Tragédie de Zaïre; cette Piéce fut reçue avec les applaudiſſemens dûs au Chef-d'œuvre de cet Auteur, ce qui n'empêcha pas néanmoins que le parterre n'y trouvât quelques endroits qui méritoient ſa Cenſure. Voltaire déféra à ſa critique, & fit pour les répréſentations ſuivantes tous les changemens que le Public avoit jugé néceſſaires pour la perfection de la Piéce. On ſçait que Meſſieurs les Comédiens ne s'accommodent guére de ces ſortes de corrections, quelques néceſſaires qu'elles paroiſſent. Ils ſe ſont fatigués à étudier leur rôle, ils ont appris deux ou trois cens vers qu'ils ont placés par ordre avec beaucoup de peine dans leur mémoire, & un Auteur s'en vient les déranger d'un coup de plume. Dufrêne fut celui de tous qui apporta le plus de réſiſtance à ces divers changemens; chaque jour le Poëte étoit

à la porte du Comédien pour l'engager à concourir par un peu de complaiſance, au ſuccès de ſa Piéce, & à la ſatisfaction du Public. Mais l'Acteur pour s'en débaraſſer avoit recours à l'expédient ordinaire; quand M. de Voltaire venoit pour le voir, il lui faiſoit dire par ſon portier, qu'il étoit ſorti. Cela ne le rebutoit point, il montoit à la porte de l'appartement, & gliſſoit par la ferrure les corrections qu'il avoit faites. Dufrêne ne les liſoit point, ou s'il les liſoit, il n'y avoit aucun égard. M. de Voltaire cependant avoit ſes changemens trop à cœur pour ne point faire de nouvelles tentatives; il eut recours à un ſtratagême qui lui réuſſit. Il ſçût que le Comédien devoit donner un grand dîné à ſes amis; il fit faire pour ce jour-là un pâté de perdrix, & le lui envoya avec défenſe de dire à la perſonne qui en étoit chargée, d'où le préſent lui venoit. Il arrivoit dans des circonſtances trop favorables pour qu'on ne lui fit pas un accueil des plus gracieux. Dufrêne le reçut avec reconnoiſſance, & remit à un autre tems le ſoin de connoître ſon bien-faiteur. Le pâté fut ſervi à l'entremets aux

grandes acclamations de tous les convives. L'ouverture s'en fit avec pompe, & avec la même curioſité que ſi on eût aſſiſté à la premiére repréſentation d'une Piéce nouvelle. Mais la ſurpriſe égala la curioſité, & le plaiſir ſurpaſſa la ſurpriſe à la vûe de douze perdrix, tenant chacune dans leur bec pluſieurs Billets, qui ſemblables à ces feuilles myſtérieuſes dont ſe ſervoient autre fois les Sybiles pour exprimer leurs oracles, contenoient tous les Vers qu'il falloit ajouter, retrancher ou changer dans le rôle de Dufrêne.

Il ne fut pas difficile alors de connoître l'Auteur du préſent, & chacun loua beaucoup cette façon noble & ingénieuſe, de faire agréer ſes corrections aux Acteurs. Le Public ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit eû égard à ſes remarques; mais il ignora ſans doute, & il ignore peut-être encore, que c'eſt à un pâté de perdrix, que la Zaïre de M. de Voltaire a dû une partie de ſes ſuccès. Avec une pareille recommandation, combien de Comédies miſes au rebut, ſeroient reçues au Théâtre; combien on abré-

geroit de tems, combien on s'épargneroit de ſoins, combien on éviteroit de longueurs ? il faut plus de tems, plus de travail, plus de peines pour raſſembler les Acteurs, qu'on n'en a employé à la compoſition de la Piece qu'on leur préſente.

De mon tems, dit alors Horace, les Comédiens à Rome avoient plus de complaiſance, & ils étoient pour les Auteurs d'un abord plus facile.

Cela n'eſt point étonnant, lui dis-je ; chez vous, c'étoient les Auteurs qui faiſoient vivre les Comédiens, à Paris ce ſont preſque toujours les Comédiens qui font vivre les Auteurs.

Parmi ceux qui travaillent actuellement pour le Théâtre, il en eſt bien peu, qui allant préſenter leurs Piéces aux Acteurs, ſoient en état de ſe faire précéder par des préſens, & d'annoncer leur arrivée par un pâté de perdrix. Et bien nous en prend ; car ſi cet uſage venoit à s'établir, ce qui rendroit aux Comédiens la vie plus délicieuſe, feroit ſouvent languir le Parterre.

Mais on reproche à ces Meſſieurs

de ſe rendre inacceſſibles aux Auteurs, & de dégoûter par des délais, des difficultés, des rebuts, les nouveaux éléves de Thalie & de Melpoméne, qui feroient peut-être un jour la gloire de notre Théâtre, s'ils trouvoient de la part des Acteurs plus de facilité à ſe faire connoître du Public; ces plaintes ſont-elles bien fondées? Ne pourroit-on pas leur reprocher plutôt, d'avoir trop d'égard & trop de déférence pour certaines recommandations puiſſantes, qui leur font ſouvent recevoir de mauvaiſes Piéces dont ils ſentent tout le foible; & dont ils pourroient annoncer la chûte au Partérre, en même-tems qu'ils lui en annoncent le ſujet.

Cette courte digreſſion ſur les Comédiens donna lieu à pluſieurs queſtions que l'on me fit ſur l'état actuel des trois principaux Théâtres de Paris, & ſur les nouveaux ouvrages dramatiques qui y ont paru. Delà on paſſa aux autres genres de Littérature, à la Poëſie, à l'Eloquence, à l'Hiſtoire, aux Romans, aux Critiques, &c. Je ſatisfis à tout le mieux qu'il me fut poſſible; & comme je vous ai promis,

Madame, une relation fidéle de mon voyage, je croirois manquer à mes engagemens, ſi je n'entrois pas dans le détail de tout ce qui fut dit alors ſur nos ouvrages les plus modernes; mais il faut auparavant que je vous faſſe part d'une converſation qui n'a rien de bien intereſſant, & qu'on ne doit cependant pas omettre quand on a envie de tout dire. J'avois à peine commencé à parler pour répondre aux queſtions qu'on m'avoit faites, que je vis arriver l'ombre de Boileau qui cherchoit Horace par-tout, & qui lui dit d'un ton fort animé en le voyant: en vérité, les Habitans de ce ſéjour ſont bien barbares! Quinaut leur récite ſes ouvrages, & pas un d'eux n'oſe bailler. Ils en paroiſſent enchantés, & ſe récrient à tous momens ſur les endroits même les plus inſipides. Ah! ſi vous vouliés m'en croire, nous ſçaurions bien remédier à tous ces abus, & les faire revenir d'une ſi injuſte prévention.

HORACE.

Laiſſés Quinaut jouir en repos de ſa gloire, & n'allés pas l'inquiéter

dans un lieu de paix & d'union. Aprés tout, vous l'avés aſſéz chagriné dans le monde, &, à ſes Tragédies près, ſes Piéces ont bien leur mérite. Dépouillés-vous vous-même de votre prévention ; on m'a dit qu'un certain dépit ſecret vous animoit contre lui.

BOILEAU.

On dit tout ce qu'on veut, & mes ennemis en ont bien publié d'autres. Mais je ſuis ſurpris que vous, que j'ai toujours regardé comme l'arbitre du bon goût, vous ne trouviés pas ſes Opéra pitoyables.

HORACE.

Quinaut étoit gêné par la Muſique, & il n'eſt pas ſurprenant, ſi l'on ne voit pas dans ces Piéces cette force & cette énergie qui ſe trouve dans les ouvrages qui ne ſont faits que pour être lus. Cependant il a de la délicateſſe & des graces, & il eſt eſtimable dans ſon genre. Ses Opéra vous ont peut-être choqué, parce que l'invention en étoit nouvelle, & qu'ils ne roulent la pluſpart, que

ſur les réveries & les imaginations outrées des Italiens. Mais la Poëſie n'en eſt pas moins agréable, & j'eſpere de vous en faire convenir un jour. Nous ferons un éxamen ſecret de ſes Piéces, & je ne déſeſpere point de vous réconcilier pour toujours avec l'Auteur, qui ne mérite pas d'être au rang des Chapelins & des Cotins, aux dépens deſquels vous avés ſi ſouvent diverti le Public.

BOILEAU.

Eh bien, d'accord, nous verrons ces Piéces quand vous voudrés; comme j'ai toujours beaucoup déferé à vos préceptes dans l'autre monde; je ſuivrai encore vos conſeils dans celui-ci, & je me réglerai ſur vos avis. La reconnoiſſance m'y engage, puiſque c'eſt à votre imitation, que je dois principalement l'approbation du Public.

HORACE.

Vous êtes bien modeſte pour un ſatirique de profeſſion. Cet aveu me flatte beaucoup. Mais ſi vous convenés que mon goût a ſervi de régle

au vôtre, & que vous m'avés imité, je dois convenir auſſi que j'aime à me reconnoître dans vos Piéces. Etre imitateur de la ſorte, c'eſt être bon original. Si vous vous êtes enrichi des dépouilles des anciens, vous ſavés ſi bien vous en faire honneur, qu'il faudroit être tout à fait injuſte ou ignorant pour vous en faire un crime. Ce que vous imités prend de nouvelles graces entre vos mains, & on oublie les originaux pour vous donner la gloire de l'invention.

BOILEAU.

Mes ennemis m'ont cependant reproché cette imitation; & les journaliſtes de Trévoux ont voulu inſinuer que je n'avois guéres de beautés que par les endroits que j'imitois des anciens.

HORACE.

Ils avoient tort. Les anciens de tout tems ont ſervi de modéle à la poſtérité. Virgile a un grand nombré d'Images, d'expreſſions, de figures qu'il a empruntées d'Homére. Le Plan même de ſon ouvrage eſt ti-

ré de celui de l'Illiade & de l'Odiſſée, dont il a réuni les deux caractéres, & cependant Virgile eſt admirable. Cicéron ne doit-il pas une partie de ſa gloire à celle de Démoſthene ? & moi, n'ai-je pas ſuivi les anciens Grecs pour le lirique, & Lucile mon devancier par la ſatyre ? Les anciens ont la gloire de l'invention, parce qu'ils ſont anciens. Il eſt peu de belles choſes qu'on n'ait déja miſes en œuvre. Un tour neuf, un ordre différent ſuppléent à ce premier mérite ; & comme on ne peut penſer avec goût, qu'en penſant comme les Auteurs de la belle antiquité, il ne ſe peut faire qu'on ne tombe dans l'affectation, la moleſſe & le rafinement en s'éloignant de ces guides, & par une conſéquence néceſſaire, il eſt impoſſible, ſi l'on veut réuſſir, de ne rien devoir au génie des anciens. Tout le ſécret conſiſte à bien traveſtir une penſée : quand on le fait avec adreſſe, le larcin eſt imperceptible, ou du moins, n'eſt apperçu que des plus habiles ; & comme dans une certaine République, on ne puniſſoit que les vols d'éclat, on ne doit cenſurer que

les imitations groſſiéres, qui ſaiſiſſent au premier coup d'œil, & qui ſont enchaſſées dans les ouvrages comme ces marbres de rapport qui forment un tout, mais dont on diſtingue facilement les eſpéces & les carriéres. Il ne faudroit point faire non-plus de grace à un Auteur qui ſeroit aſſés fou des anciens pour s'approprier leurs défauts, & qui feroit paſſer indifféremment dans ſes ouvrages ce qu'ils ont de bon & de mauvais. Rien ne marque plus un petit génie que cette façon d'imiter. Car vous n'ignorés pas que les anciens ont bien leur foible & leur mauvais côté, & le bon Homére ſommeille quelquefois.

BOILEAU.

Ces ſortes d'imitateurs ſont bien ridicules. Mais que dira-t'on de ceux qui puiſent dans les ordures de l'antiquité pour plaire à leurs lecteurs. Quelle idée nous donnent-ils de leur eſprit & de leur cœur? Quelle idée ont-ils eux-mêmes du Public à qui l'on doit tant de reſpect? & de quelle trempe doivent être ceux que leur lecture amuſe?

HORACE.

Il eſt vrai que vous autres François,

vous devés être modeſtes : quand votre plume eſt licencieuſe, elle choque ; & la galanterie dont vous faites profeſſion, vous prive du droit d'appeller les choſes par leurs noms pour ne pas déplaire aux Dames, qui quoique auſſi peu ſcrupuleuſes que nos Romaines pour la Morale, veulent qu'on ait des égards pour elles dans l'expreſſion. Mais parmi nous, c'étoit une eſpéce de droit de dire le nom des choſes ; les périphraſes vont toujours au même. Ovide & Catule l'ont bien fait, & c'étoit des eſprits d'une extrême politeſſe ; notre Religion d'ailleurs ne nous gênoit pas beaucoup là-deſſus non plus que ſur bien d'autres choſes. Cependant ceux qui ſuivent parmi vous nos licences, ſuivent peut-être leur génie, qui s'éteindroit dans un autre genre de Littérature. Il eſt vrai qu'il vaudroit mieux ne rien écrire, que de faire briller ſes talens aux dépens de la pudeur. Mais il faut écouter la nature en tout, & ne pas prendre des routes où l'on peut s'égarer. Il faut ſonder ſa capacité, & s'en tenir aux bornes qu'elle preſcrit. Chaque homme, chaque tempéra-

ment différent ; les uns ont l'eſprit fait pour le ſérieux, les autres pour le badin : Ceux-ci pour le ſublime, ceux-là pour le commun, rarement on réunit tous ces caractéres. Tel brille dans l'Epique, qui ſeroit pitoyable dans l'Eglogue, ou l'Elégie. Tel auſſi qui n'étoit fait que pour répandre le ſel de la Satyre, a manié la lyre de fort mauvaiſe grace.....

BOILEAU.

Je vous entends ; le trait eſt malin : & je ſens à qui il s'adreſſe ; je me le ſuis bien attiré, il falloit, il eſt vrai, un génie comme le vôtre propre à tout, pour paſſer des amuſemens ſatyriques au Siege de Namur, & peindre avec la même grace les défauts des hommes, & les exploits d'un Héros.

J'en conviens maintenant : quoique je me ſois beaucoup applaudi ſur la terre de mon Ode, & que j'aye pris occaſion de fronder avec une eſpece de ſuffiſance Monſieur Péraut dans la derniere ſtrophe ; quoique même quelques beaux eſprits latins modernes ayent pris la peine de l'habiller de vers

phraſes, je paſſe volontiers condamnation ſur cet Article.

Après cette converſation ; qui, comme vous voyez, Madame, ne valoit pas la peine que Boileau vint nous interrompre, ce Poëte ſe retira auſſi bruſquement qu'il étoit venu ; pour moi qui ne vouloit pas demeurer toujours au même endroit, je fis ſigne à l'Abbé Des-Fontaines de me ſuivre : nous quittâmes le cabinet, & Danchet s'étant joint à nous, nous continuâmes notre route, & je repris mon diſcours.

Je vais vous parler, dis-je, à Danchet d'un ouvrage qui vous intéreſſe : *Nouvelles de l'autre Monde*, en voilà le Titre, M. Pirón en eſt l'Auteur, vous en êtes le Héros, une imitation du ſixieme Livre de l'Enéide en eſt le fond, quelques complimens aſſez bien placés en ſont les Epiſodes, une Critique perpétuelle de l'Académie en eſt le but, des vers lâches & négligés, quelques penſées jolies, mais noyées dans un déluge de lieux communs, en font le caractére.

Quel Rôle m'y fait-on jouer, demanda Danchet ? A peu près, lui dis-

je, celui que Virgile fait jouer au Héros de l'Enéide : le Rôle d'un bonhomme. S. Evremont ne pouvoit souffrir que le Poëte latin rendit Enée maître d'un auſſi beau pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le ſien, que pour conquérir celui d'un autre : de même, le Public a paru ſurpris qu le Poëte François vous eût choiſi pour être le panégyriſte de l'Académie, avec des qualités plus propres à la rendre ridicule, qu'à lui faire honneur.

Ce petit Ouvrage fut ſuivi d'un autre dans le même genre : c'eſt *la Peyronie aux Enfers*. Dans l'un, c'eſt un membre de l'Académie, qui par attachement pour ſon corps, rend ſa Compagnie mépriſable. Dans l'autre, c'eſt un maître en Chirurgie qui par zéle pour ſon Art, rend ſa profeſſion odieuſe. Ici, le ſujet en eſt peut-être moins agréable, mais l'exécution en eſt plus heureuſe. les perſonnages y ſont moins intereſſans, mais la poëſie en eſt meilleure. Dans le premier les penſées ſe perdent dans un labyrinthe de paroles : dans le ſecond,

chaque expreſſion préſente une nouvelle penſée. Les deux Auteurs ſont un Poëte & un Médecin : le Poëte traite ſon ſujet avec la lenteur & la proxilité de la Médecine, & le Médecin avec la force & la vivacité de la Poëſie.

C'eût été ici le lieu, Madame, de dire auſſi un mot de quantité d'ouvrages differens, ſoit en Vers, ſoit en Proſe, qui ont parus depuis quelques années : mais ils ſont en vérité ſi miſérables, la plûpart, que je n'euſſe pû, ſans abuſer de l'attention de ceux qui m'écoutoient, les entretenir de ſemblables inepties. Par exemple ; qu'aurois-je pû dire du *pot de chambre caſſé*, eſpèce de mauvaiſe farce, qui à la bien priſer, ne vaut pas ce que repréſente le Titre qui l'annonce.

Du *Tribunal de l'Amour*, autre petite Piéce condamnée au Tribunal du Parterre, & flétrie pour jamais à celui du bon goût ?

De *la belle Pénitente*, Tragédie Angloiſe, miſe en Vers François, jouée l'année derniere, imprimée de même, attribuée à pluſieurs, déſavouée de tous ?

Des *ſouhaits pour le Roi*, qui ont fait ſouhaiter au Public de ne jamais voir repréſenter de pareilles Piéces ?

Dufat, Comédie en cinq Actes, Ouvrage de quatre Auteurs avant qu'elle fut jouée, & que perſonne le lendemain ne vouloit avoir fait.

Du *repentir*, Comédie en un Acte, imprimée avec permiſſion & refuſée au Théâtre : deux choſes qui quand elles ſe trouvent réunies ne font jamais l'éloge d'un Ouvrage.

D'*Attillie*, Tragédie chrétienne, compoſée par un inconnu, refuſée par les Comédiens, demandée par la Cabale, imprimée contre le bon ſens, qu'on a eû raiſon de ne pas jouer, & qu'on fera bien de ne pas lire.

De *l'Ecole des Prudes*, Ouvrage d'une Dame, qui par prudence l'avoit ſupprimé pendant ſa vie, & qu'on a tâché vainement de faire revivre, en la donnant aux Italiens après ſa mort.

Qu'aurois-je pû dire de tant de Romans, d'Avantures, de Mémoires & d'Anecdotes de toute eſpèce, qui inondent notre Littérature ?

De l'Hiſtoire de *Rézéda*, dont les é-

vénemens ſans vrai-ſemblance, les perſonnages ſans caractére, la narration froide, le dialogue embarraſſé, font de l'ouvrage entier un Livre ſans goût, ſans ſtile, ſans agrément, ſans fineſſe.

Des *amuſemens d'un Priſonnier*, qui en effet ne peuvent guére amuſer que des gens qui ſont en priſon, encore faut-il qu'ils n'ayent point d'autres livres?

Des *amours d'Alzidor & de Chariſée*, Ouvrage traduit du grec, pour apprendre ſans doute comment il ne faut pas écrire en françois?

Du *moyen d'être heureux*, qui n'a fait encore le bonheur de perſonne, ni du Libraire qui ne l'a point vendu, ni des Lecteurs qu'il a ennuyés, ni de l'Auteur qu'il a rendu ridicule?

Des *avantures de Londres*, qui ne ſont qu'une répétition inſipide de mille petites hiſtoriettes qu'on trouve partout, & qu'on ne s'eſt pas ſeulement donné la peine de mettre en bon françois.

Des *amours d'un jeune Conſeiller*, dont l'Auteur a laiſſé dans ſon Ouvrage tout le ridicule qu'il croyoit répandre ſur les gens de Robbe?

Qu'au-

Qu'aurois-je pû dire de certains voyages d'*Anieres*, de *Saint Cloud*, de *Rogliano*, de *Cithére*, de la *Lune*, *du Monde de Mercure*, & de *l'Isle Frivôle*, dont les Auteurs auroient tout auſſi bien fait de reſter chez eux, & les Lecteurs de ne pas les ſuivre ?

Des *Semaines amuſantes*, eſpéce de feuilles périodiques, où ſous prétexte de diverſifier nos amuſemens, on multiplie nos ennuis ?

Qu'aurois-je pû dire d'une infinité d'autres Ecrits de même nature, le *coup d'Œil*, le *Réſervoir*, le *Magazin*, l'*élixir*, le *Glaneur*, l'*Obſervateur*, l'*Epilogueur*, le *Nouvelliſte*, triſtes enfans de l'indigence, ou, ſi l'on veut, effets déplorables de cette maladie de feuilles, qui avoit gagné la plûpart de nos Auteurs ſubalternes ?

Qu'aurois-je pû dire enfin de quantité d'Ouvrages inutiles, dans tous les genres : comme *le teſtament politique* du Prince *Rákotzi*, qui n'eſt qu'un amas de lieux communs ſur la Religion, la politique & la morale ; & où, ſi l'on voit que l'Auteur étoit un très-bon Prince, il paroît auſſi avoir été un fort mauvais Ecrivain ?

Le *ſpectacle de l'homme*, qui n'eſt qu'une compilation froide de tout ce qui a été dit de tout tems pour détromper les Pyrrhoniens, inſtruire les Déiſtes, confondre les Athées, & où tout eſt écrit de maniere à ne faire impreſſion ſur perſonne.

Les *Lettres critiques ſur les Ecrits contraires à la Religion*, qui ne ſont qu'une déclamation vaine, ſans force, ſans raiſonnement, ſans méthode, & où l'on défigure les Auteurs qu'on attaque, ſans les affoiblir ni les convaincre.

L'*Eſſai pour parvenir à la connoiſſance de l'homme*, qui n'eſt qu'un amas de réfléxions longues & triſtement écrites ſur nos paſſions; & où la ſeule connoiſſance à laquelle on parvienne bien ſûrement en le liſant, c'eſt qu'il y a des hommes qui ſont fort ennuyeux quand ils écrivent.

J'exceptai, Madame, du nombre des mauvais Ouvrages dont je vous parle, beaucoup de livres utiles, de brochûres agréables, d'écrits amuſans, & quantité de bonnes Piéces qui ont paru dans le même-tems, & dont je crus devoir rendre compte plus en détail aux Ombres qui m'écoutoient,

Mais comme je pourrois vous ennuyer par une lecture de trop longue haleine, trouvés bon, s'il vous plaît, Madame, que je songe à finir bientôt cette premiere partie de ma relation ; je vais cependant vous faire part encore d'une petite avanture qui pourra vous amuser, & de quelques entretiens où je me suis trouvé. Comme il ne s'agit ici ni de Livres ni d'Auteurs, il y aura des gens assés ridicules pour la trouver déplacée dans cet Ouvrage. Ils auront porté le même jugement sans doute, de toutes celles dont je vous ai déja entretenue ; ils veulent des remarques sur les Ecrits des Modernes, & non pas, disent-ils, des historiettes dépourvûës de vraisemblance ; ils veulent qu'on apprécie le mérite des Auteurs vivans, & non pas qu'on les amuse des discours inutiles & des avantures des morts. Mais comme ce n'est point pour eux que j'ai entrepris ce voyage, ce n'est point à eux non plus que je m'en rapporterai sur ce que j'ai à vous en dire. Qu'ils lisent les Mémoires de Trévoux, le Journal des Sçavans, la Clef du Cabinet & le Mercure de France ; c'est là-dedans qu'ils doivent

chercher à s'inſtruire, ils y apprendront plus de choſes qu'ils n'ont envie d'en ſçavoir, & s'ils n'y trouvent point l'agréable, ils y rencontreront le ſolide & l'utile. Pour vous, Madame, qui aimés la varieté, je ſçais que vous me ſçauriez très-mauvais gré, ſi je n'avois vû que des Gens de Lettres dans l'autre monde, & je vais vous parler d'une autre eſpece d'hommes qu'on voit beaucoup courrir les rues dans celui-ci, mais que vous n'avés jamais été malgré cela à portée de bien connoître ; l'aventure ſuivante pourra vous en donner une idée : c'eſt l'Hiſtoire déplorable d'un jeune Moine nouvellement deſcendu dans le ſéjour des morts.

Son Ombre triſte & errante ſe préſenta à nous, ſes ſoupirs fréquens exprimoient une vive douleur, que notre préſence néanmoins parut adoucir pour un tems. Que j'ai de joye à vous voir, nous dit-il, on croît revivre ſur la terre, quand on en retrouve quelque habitant. J'en regrette le ſéjour, non pas pour y avoir eu beaucoup d'agrément ; car j'y ai vécu dans l'affliction & dans les larmes

& je ſuis mort dans le déſeſpoir ; mais enfin j'y reſpirois le même air que celle que mon cœur adore ; & cette penſée me feroit préferer les peines & les agitations de votre monde, au repos & à la tranquillité de celui-ci.

Ce début nous intereſſa aux malheurs de cette Ombre affligée, & excita notre curioſité. Nous lui fimes pluſieurs queſtions ſur le tems auquel elle avoit vécu, ſur le genre de vie qu'elle avoit mené, ſur ſon pays, ſa naiſſance, ſes amours, ſes malheurs & ſa mort. Elle ſatisfit à tout de cette maniere.

La Touraine eſt ma patrie, Amboiſe eſt le lieu de ma naiſſance ; par le malheur des guerres, mes Ancêtres avoient changé leur nobleſſe en roture ; n'ayant point de bien pour ſoutenir leur condition, ils renoncerent à leur condition pour amaſſer du bien dans le commerce. En ceſſant d'être nobles, ils n'en devinrent pas plus riches, ils perdirent ce qu'ils avoient, ſans acquerir ce ce qu'ils n'avoient pas. Mon pere néanmoins plus adroit ou plus heureux, ſembloit avoir trouvé le chemin de la fortune, mais la mort ne lui per-

mit pas de le ſuivre. Il laiſſa cinq enfans en mourant ; j'étois le plus jeune, & celui de tous qu'on aimoit le moins dans la famille ; je n'étois peut-être pas le moins aimable, mais qui ne ſçait que le caprice décide preſque toujours de la haine ou de l'affection des parens ? Les bonnes qualités des enfans n'entrent preſque jamais pour rien dans les motifs de leur tendreſſe ; & la ſuite fait voir le plus ſouvent que les plus aimés étoient auſſi les moins dignes de l'être. Quoiqu'il en ſoit, pour les débarraſſer de ma préſence, & pour me délivrer moi-même de leurs mauvais traitemens, je pris le parti du Cloître. C'eſt preſque toujours la triſte reſſource des enfans perſécutés ; on ſe perſuade qu'on trouvera dans un Couvent plus de tendreſſe que dans ſa famille, voilà ce qui peuple les Monaſtéres ; on y cherche un azile contre la dureté des parens, mais on y trouve, hélas ! quelquefois des peres & des freres plus durs & plus cruels que ceux qu'on avoit laiſſés dans le monde. C'eſt ce que j'éprouvai dans l'Ordre de St..... où je pris l'habit

Religieux à l'âge de quinze ans. Après un an d'une épreuve assez rude, j'y contractai des engagemens irrévocables. Dieu! que de regrets cruels ont suivis ce funeste moment, & de combien de larmes j'ai arrosai les liens de ma captivité! ô vous qui gémissés sous le poids de vos chaînes, tristes & innocentes victimes de la dureté & de l'avarice de vos peres, vous seules pouvez bien concevoir toute l'étendue de mes peines.

Mes Supérieurs qui remarquerent en moi des dispositions assez heureuses pour les Sciences, m'envoyerent à Paris pour y étudier en Théologie, & y prendre ensuite le Bonnet de Docteur. Ce fut-là que je vous vis pour la premiere fois, adorable Célimene, ce fut-là que pour la premiere fois aussi, je sentis naître dans mon cœur des feux qui ne s'éteignirent jamais, & qui après bien des soupirs & des larmes, me conduisirent enfin au tombeau.

Je vais d'une Amante si chere
Vous tracer ici le tableau:
Amour, prête-moi ton pinceau;

Ce ſeroit être téméraire
D'oſer ſans ton ſecours peindre un objet ſi beau.
Des cheveux blonds ornent ſa tête,
Telle on voit la jeune Cerès
Avec Zéphir aux jours de fête,
Folâtrer parmi nos guerets:
Le Lys s'unit avec la Roſe
Pour peindre l'éclat de ſon tein:
Ainſi la fraicheur du matin
Embellit une fleur nouvellement éclоſe.
Un ſouris tendre & gracieux
Décore une bouche charmante,
Dont le diſcours ingénieux,
Gai, badin, grave ou ſérieux,
Me plaît, me tranſporte, m'enchante
D'un plaiſir plus délicieux
Que ceux qu'on goûte avec les Dieux.
Amour, prends des couleurs plus vives
Pour former l'éclat de ſes yeux,
Et mêle avec l'azur des Cieux,
La douceur, les graces naïves,
Les ris, les amours & les jeux.
Il eſt ſelon toute apparence,
En deſcendant un peu plus bas,
Mille charmes ſecrets, mille brillans appas

Dont Amour ſeul a connoiſſance,
Et que je paſſe ſous ſilence
Puiſqu'on ne les apperçoit pas.
Pour des beautés bien plus touchantes,
Amour, réſerve tes couleurs,
Trace-nous ſes graces riantes
Et ces manieres engageantes
Qui ſçavent lui gagner les cœurs :
Peins-nous de ſon eſprit la béauté naturelle
Qui de la moindre bagatelle
Sçait nous faire un amuſement,
Et qui fait qu'on trouve auprès d'elle
Toujours un nouvel agrément.
Peint-nous ſon aimable folie
Et ce délicat enjouement,
Qui fait que dans ſa compagnie
J'euſſe paſſé toute ma vie
Sans m'enuyer un ſeul moment.

Tel & mille fois plus charmant encore eſt l'objet aimable pour qui mon cœur ſe ſentit enflammer. Mais helas ! comment lui faire connoître, comment lui faire approuver mon amour ? A la verité je ne manquois pas de prétextes pour lui rendre de fréquentes viſites, & la même cauſe

qui m'avoit procuré ſa connoiſſance, ſembloit m'autoriſer à la voir ſouvent. Elle avoit un frere qui portoit le même habit que moi, & dont j'étois l'ami particulier; pouvois-je ne pas être auſſi celui d'une ſœur auſſi aimable? Cependant la gravité de mon habit rendoit mes feux illégitimes. Cruelle ſituation que celle d'un Amant que la ſainteté de ſon état empêche de paroître amoureux, & qui, par bienſéance pour ſa robbe, n'oſe déclarer ſa flamme, même à celle qui en eſt l'objet. Ah! que je ſentis alors avec amertume tout ce que j'avois perdu en ſacrifiant ma liberté! quel tourment plus rude que d'aimer & de n'oſer le dire.

Vous ignoriez donc, dit alors ma Conductrice, que de pareils aveux flattent toujours notre ſexe, de quelque part qu'ils viennent; & en effet, ſi nous devons être charmées qu'on nous aime, aurions-nous bonne grace d'être fâchées qu'on nous le dit? Vous nous ſuppoſiez là-deſſus une délicateſſe que nous n'avons point; & le moindre petit Frere peut hardiment nous faire connoître qu'il nous aime,

notre amour propre en ſera toujours flatté : c'eſt un hommage de plus que nous croyons être dû à nos charmes, & ſi notre vanité nous empêche de répondre à ſa tendreſſe, elle ne s'offenſe point quand il nous en fait l'aveu. Mais enfin quel parti prîtes-vous ? Fut-ce celui d'aimer en ſilence, ou de ne faire confidence qu'aux échos du beau feu dont vous étiez embrâſé ?

J'en formai d'abord la réſolution, reprit le Religieux, mais vous avez raiſon de dire que l'amour eſt un feu ; on a beau vouloir le contenir, il faut qu'il éclate. Cependant comment faire une déclaration d'amour ? Ce langage étoit pour moi un idiome étranger, & je n'avois aucun uſage de la langue de Cythere. J'avois bien voyagé quelquefois dans le pays des Poëtes & des Romans, mais je ne m'étois pas aviſé d'apprendre une langue dont je ne prévoyois pas que je dûſſe jamais avoir beſoin. Je me trouvois dans une ſituation où elle me devenoit abſolument néceſſaire, je me mis donc à feuilleter les livres les plus propres à m'y rendre habile en peu de tems : je conſultai même pour cela quelques An-

ciens du Monaſtere dont les anecdoctes ſecrettes me répondoient de leur capacité, mais je ne trouvois point ni dans leurs diſcours ni dans les livres, des expreſſions qui rendiſſent bien les ſentimens de mon cœur. Mille fois en mon particulier je m'exerçois à des diſcours plus expreſſifs; j'étois tendre, éloquent, perſuaſif, lorſque j'étois ſeul; mais en préſence de Célimene les paroles expiroient ſur mes lévres, je ne pouvois plus dire un ſeul mot: ma robbe me revenoit à l'eſprit, & m'ôtoit la faculté de parler. Je déteſtois un habit qui me faiſoit rougir de ma flamme, & ma flamme cherchoit à s'échapper au travers de l'auſtérité de mon habit. Ma langue ſervoit mal mon cœur, & mes yeux d'intelligence avec ma langue ſembloient en ſe baiſſant déſavouer ce que mon cœur déſiroit le plus. Le parti que je pris fut donc d'écrire a Célimene, parti néanmoins fort dangereux pour un homme de mon état; une Lettre peut être interceptée, & ſur un pareil témoignage on fait dans les Cloîtres le procès à un homme ſans miſéricorde. Cette conſidération me retint fort longe-

tems, mais enfin l'amour l'emporta, j'envoyai des Vers à Céliméne; ce genre d'écrire me parut plus compatible avec la délicateſſe de mes ſentimens, & plus propre à faire oublier la gravité de mon état. Ce fut pour ménager l'une & l'autre que je me ſervis d'une eſpéce d'apologue où elle n'étoit point nommée, & où je n'étois que déſigné. Voici les Vers tels que je les lui envoyai.

A IRIS.

Un Serin vivoit en cage;
Content du ſeul avantage
D'une douce oiſiveté,
Il chériſſoit l'eſclavage
Qui le privoit de l'uſage
D'une aimable liberté,
Quand ſur la fin d'un Eté,
Un oiſeau du voiſinage
Vint par ſon tendre ramage,
Ses graces & ſa beauté,
Et ſon charmant badinage
Troubler ſa tranquillité.
C'eſt vous, aimable Fauvette,
Qui fûtes l'oiſeau charmant

Par qui le nouvel Amant
Fut troublé dans ſa retraite;
Il vous vit & ce moment
Fut celui de ſa défaite;
Une victoire complette
Ne vous coûta qu'un inſtant.
Devenu votre conquête,
Rien n'égale le tourment
Que le triſte oiſeau reſſent
Dans la priſon qui l'arrête.

Heureux, heureux mille fois
Qui par tes aimables loix,
Amour, ſe laiſſe conduire,
Et jouit ſous ton empire
De la liberté des bois.

Vous pour qui l'oiſeau ſoupire,
Fauvette, hélas! je le vois,
Vous riez de ſon martyre:
L'Amour en captivité
N'a nul pouvoir ſur votre ame;
Et vous dédaignés la flâme
D'un Amant ſans liberté.

Laiſſés donc, laiſſés en cage
Un oiſeau trop malheureux:
Vous trouverés d'autres feux
Dans quelque prochain bocage.

Mais trop docile à ma voix
Je l'apperçois la volage,
Qui prend la route des bois,
Et me dit en ſon langage,
Ami, le conſeil eſt ſage,
Je le ſuis comme tu vois.

IRIS, ſoyez l'interprète
De ce petit trait badin,
Dites, je ſuis la Fauvette,
Et vous êtes le Serin.

Je ne ſçais quel effet produiſit d'abord la lecture de ces Vers ſur le cœur de Célimene; mais à en juger par ce qu'elle me dit dans la premiere viſite que je lui rendis, je n'eus pas lieu d'être fort ſatisfait de mon Apologue. Que je plains, me dit-elle, le pauvre Serin; mais vous-même ſeriez-vous aſſez injuſte pour condamner la Fauvette. Ces dernieres paroles qui me faiſoient ſentir toute l'indécence de ma flamme me firent rougir. Célimene qui s'apperçut de mon embarras, & qui peut-être en avoit plus dit qu'elle n'eût voulu, continua ainſi: ne

croyez pas cependant que je condamne le Serin ; non, il n'eſt que malheureux, & il ceſſeroit de l'être pour peu que la Fauvette ceſſât elle-même d'être trop raiſonnable. La fin de ce diſcours fit renaître dans mon cœur l'eſpérance que le commencement en avoit preſque entierement bannie. Depuis ce jour-là mes ſoins pour Céliméne devinrent plus empreſſés, mes attentions plus vives, mes viſites plus fréquentes. Je m'appercevois avec plaiſir qu'elle n'y étoit point inſenſible, & je m'applaudiſſois en ſecret des progrès nouveaux que je faiſois chaque jour dans ſon cœur. Mais hélas ! Il s'en falloit bien que je touchaſſe au terme de mon bonheur ! Je n'oſois même me flatter d'y pouvoir jamais atteindre ; car quelle apparence qu'une femme bien née pût ſe réſoudre à payer de retour un amour monacal ? Il eſt vrai que l'exemple de quelques-uns de mes confreres pouvoit me faire concevoir des eſpérances plus flatteuſes ; il en eſt dont le froc triomphant l'emporte ſur le baudrier, & fait diſparoître ſouvent l'épée & le plumet. Mais de quel opprobre affreux n'eſt point couverte aux yeux

du monde une ſi indigne préférence? L'humiliation & le deshonneur ſont, pour une femme, les ſuites inſéparables d'une tendreſſe clauſtrale: on pardonne une foibleſſe décorée d'un grade militaire, mais ſous la ſerge & ſous le froc, c'eſt une tâche qui ne s'efface jamais. Toutes ces réflexions faiſoient naître tour à tour dans mon cœur mille ſentimens differens. J'aimois trop Célimene pour ne pas déſirer de m'en faire aimer, & parvenir à m'en faire aimer, c'étoit ſans doute la rendre mépriſable; mon eſtime pour elle auroit diminué à meſure que ſon amour pour moi ſe ſeroit accru, & ma tendreſſe bien-tôt eût fini avec mon eſtime. J'aurois ſouhaité d'avoir ou moins d'amour dans le cœur, ou moins de délicateſſe dans les ſentimens, ou plus de force dans l'eſprit pour me mettre au-deſſus des préjugés. J'étois moine & amoureux, & malgré cela je ſentois toute l'indécence de ma flamme, tant on a de peine à ſe mettre au-deſſus des impreſſions qu'on a reçûes de l'éducation. Mais tandis que j'étois livré à toutes ces penſées, il ſe formoit contre moi un orage terrible. Je n'avois pû

tellement cacher les feux dont je brûlois pour Célimene, qu'il n'en parut de tems en tems quelques étincelles qui les firent découvrir entiérement. Mille Lettres auſſi-tôt partirent du Monaſtere; des Moines charitables, par une tendreſſe toute fraternelle, répandirent ſur ma conduite toute la noirceur de leur cœur, & me perdirent dans l'eſprit du premier Supérieur, qui ſe fit un plaiſir d'ajoûter foi à leurs écrits. Je ne ſçavois rien de tout ce qui ſe tramoit contre moi, lorſqu'un matin je vis entrer dans ma chambre le Supérieur du Monaſtere, dont l'air ſévére & animé fut pour moi d'un préſage funeſte. Vous me faites de belles affaires, me dit-il, d'un ton plein de colere; tenez, liſez cette lettre que m'écrit de Rome le premier Supérieur; il me fait de vifs reproches, & c'eſt vous qui me les attirés. Il ſe plaint de mon peu de vigilance ſur la conduite de mes inférieurs, & ces plaintes ne ſont fondées que ſur les viſites fréquentes que vous rendez à Célimene. Cette liaiſon n'étoit point venue à ma connoiſſance, & j'ignorois qu'au mépris de vos premiers engagemens, vous formiés dans

le monde des intrigues ſecrettes, des engagemens de tendreſſe, qu'il eſt de mon devoir de rompre pour toujours. Nous avons pris pour cela des arrangemens auſquels vous voudriez vainement vous oppoſer. En conſéquence des ordres qu'on me donne dans cette lettre, j'ai fait arrêter deux places au carroſſe, demain vous partirés avec le Frere Côme, qui vous conduira dans notre Maiſon de... en Perigord.

Cette nouvelle me conſterna, mais elle ne m'étonna point. On doit s'attendre à tout dans les Cloîtres, où le deſpotiſme eſt à ſon plus haut point. On n'y eſt jamais aſſuré de coucher trois nuits de ſuite dans la même maiſon; un caprice d'un Supérieur vous tranſporte tout d'un coup d'un bout du Royaume à l'autre, du ſein de votre patrie aux extrémités de l'univers. La voye de repréſentation ſeroit dangereuſe, il faut commencer par obéir; & la moindre réſiſtance eſt un attentat qui ne ſe pardonne jamais. Je ſçavois donc que le plus ſûr moyen de rendre ma priſon moins rigoureuſe, étoit de l'accepter ſans murmure: auſſi quel que fût en ce moment le trouble de mon ame,

j'affectai à l'extérieur une grande ſérénité. Je quitterai Paris ſans regret, lui dis-je, puiſqu'un ordre ſupérieur m'en éloigne ; mais on m'accorde bien peu de tems pour terminer quelques affaires que j'ai encore ici : ne pourriez-vous pas, mon Pere, différer de quelques jours le terme de mon départ ? Ce que vous me demandez-là, reprit le Supérieur, paſſe mes pouvoirs ; j'ai ordre non-ſeulement de vous faire partir demain, mais de vous défendre même de ſortir aujourd'hui du Monaſtere, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Il ne vous eſt pas même permis d'écrire ni de parler à aucune perſonne du dehors ; vous pouvez employer le reſte du jour à faire vos adieux à nos Religieux, & demain de grand matin le Frere Côme viendra vous prendre, & vous partirez.

Cette défenſe d'écrire & de ſortir fut pour moi un coup de foudre, & le calme extérieur que j'avois affecté m'abandonna dans ce moment. J'oubliai que j'étois en préſence de mon Supérieur, & tout occupé de mon amour & de l'objet aimable que je ne devois plus revoir, je m'écriai inconſidéré-

ment : hélas ! je vous quitte, adorable Célimene, & on a la cruauté de me refuſer juſqu'à la conſolation de vous le faire ſçavoir. On me défend de vous voir : ah ! que ne me défend-on auſſi de vivre, puiſqu'il n'eſt plus pour moi de bonheur dans le monde ! Pourquoi le jour, où je vous vis pour la derniere fois, ne fut-il pas le dernier de ma vie ? J'euſſe écouté avec moins de peine l'arrêt de ma mort, que l'ordre cruel qui me ſépare de vous. Le jour que je vous perds eſt auſſi odieux pour moi, que l'eſt celui où je formai les engagemens cruels qui m'empêchent de vous poſſeder.

Ces dernieres paroles mirent le comble à mes malheurs ; on m'eût pardonné mon amour & toutes les autres fautes qui euſſent pû en être la ſuite ; mais ce dégoût pour mon état, ces regrets ſur mes engagemens, voilà ce qu'on ne me pardonna jamais. Je vois par ce diſcours, me dit mon Supérieur, qu'il étoit tems qu'on vous retirât de Paris, où vous avez perdu l'eſprit de votre Etat. Il eſt de mon devoir d'inſtruire les Supérieurs de ce que je viens d'entendre ; leur ſageſſe leur ſuggerera

les moyens de ranimer en vous cet eſprit de religioſité qui paroît entierement éteint.

Je m'apperçus bien en arrivant dans le lieu de mon exil qu'il m'avoit tenu parole : j'y fus annoncé comme un Moine mécontent, & en cette qualité on me fit eſſuyer les traitemens les plus rigoureux. On vouloit me faire aimer mon état, peut-être y auroit-on réuſſi en me rendant la Régle plus facile, & en y apportant des adouciſſemens qui auroient pû m'en faire trouver la pratique moins rude ; mais on y ajoûta des rigueurs qui me rendirent le joug inſupportable.

La Maiſon de... extrêmement triſte par elle-même, fut en particulier pour moi un lieu de ſupplice & d'horreur. C'eſt là qu'on envoye tout ce que notre Ordre en France a de Religieux fainéans, débauchés, inutiles, infirmes & imbéciles ; enſorte qu'on peut la regarder comme un compoſé des Incurables, des Invalides, des Petites-maiſons & de Bicêtre. J'y fus traité comme le plus coupable de tous ; c'eſt qu'en effet on regarde dans les Cloîtres comme le plus grand de tous les cri-

mes, le dégoût de ſon état. On veut qu'on témoigne être avec plaiſir ce que preſque tout le monde y eſt malgré ſoi.

Un ſéjour ſi affreux n'étoit guéres capable de me faire ſupporter l'abſence de Céliméne; & quand on n'y eût pas ajoûté les rigueurs monacales, il eut été lui ſeul bien capable d'affoiblir ma ſanté. Je ſentois en effet qu'elle s'altéroit tous les jours; mais je ne prenois aucunes précautions de conſerver une vie qui me devenoit ſi odieuſe; je refuſois même tous les ſecours qu'on s'empreſſoit à me donner, pour éloigner des maux, qu'on s'étoit trop empreſſé à me procurer; & après quelques mois de langueur j'expirai moins de douleur que d'amour; le dernier ſoupir de ma vie fut un ſoupir de tendreſſe pour Célimene.

La fin de ma vie ne fut pas celle de mes peines; elles deſcendirent en partie avec moi dans le tombeau, & elles m'accompagnent encore dans ce ſéjour, où j'expie, par un amour ſans eſpoir, un amour déplacé. O vous, pour qui mon cœur en ſentit les pre-

miers feux, que n'êtes-vous témoin de ſes peines, peut-être votre cœur en ſeroit-il attendri ; mais peut-être auſſi verriez-vous couler mes larmes avec la même indifférence, que vous reçûtes la premiere déclaration que je vous fis de mon amour.

Mais vous, à qui il eſt encore permis de revoir le Soleil, ſi c'eſt par un ſentiment de curioſité que vous êtes deſcendus dans ce ſéjour, qu'un motif plus généreux vous anime à votre retour, ne ſoyez point inſenſibles à celui d'obliger un malheureux. Voyez, je vous prie, voyez Célimene ſur la terre ; entretenez-là quelque tems d'une ombre infortunée, qui loin de ſes beaux yeux, brûle toujours pour elle de l'amour le plus tendre. Elle n'aura plus à rougir de ma flamme ; vous pouvez l'aſſurer qu'ici-bas il n'y a aucune diſtinction de Froc & de Plumet ; d'ailleurs, il ne reſte plus en moi aucun veſtige de mon premier état ; les eaux du Styx m'ont entiérement purifié, & mon cœur ne conſerve plus aucune ſouillure monacale. Je me chargeai volontiers d'inſtruire Célimé-

ne

ne des ſentimens de cette Ombre, dont les malheurs nous touchoient vivement. L'Abbé des Fontaines lui-même en fut attendri : j'ai été Moine comme elle, nous dit-il, je connois mieux que perſonne, tout ce qu'elle a eû à ſouffrir, & c'eſt ce qui me rend ſi ſenſible à ſes peines.

Je vois, dit ma conductrice, en adreſſant la parole à cette Ombre infortunée, je vois que vous n'avez jamais connu le bonheur ; haï de vos parens dans le monde, dans la Religion, perſécuté par vos Supérieurs, & dévoré ici bas d'une flamme cruelle, vous vous feriez délivré d'une partie de ces maux, ſi vous aviez ſçû vous choiſir un genre de vie plus conforme aux penchans de votre cœur.

Vous avez raiſon, reprit le jeune Moine ; mais je me ſuis déterminé pour le choix d'un état, dans un âge, où à peine la raiſon peut connoître, ſoit qu'elle ſoit capable de choiſir. Une démarche, où la circonſpection la plus attentive devroit encore craindre de ſe méprendre, eſt toujours l'Ouvrage des amuſemens & des goûts puériles de l'enfance. A peine je com-

mençois à bégayer, que je décidois déja de l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie; & ces paroles irrévocables, qui prononçoient ſur notre deſtinée, ſont les premieres, qu'on m'ait appris à former, avant même que j'euſſe appris à les entendre. On accoutuma de loin mon eſprit naiſſant à ces images ſuggeréçs; ainſi, avant que mes penchans ſe fûſſent développés, & que je ſçûſſe ce que j'étois, je formois des engagemens éternels, & j'arrêtois ce que je devois être pour toûjours. Loin de ſe défier de mon âge & de mon enfance, on en abuſoit; loin de me repréſenter les inconvéniens d'un choix téméraire, on me l'inſpiroit; loin de me faire connoître les plaiſirs du monde, pour éprouver ma réſolution, on n'avoit d'attention, que de m'en éloigner & de m'en faire des peintures affreuſes. On ne me traîna pas tout-à-fait, comme une victime infortunée, à l'Autel; mais on me rendit la retraite ſouhaitable, par les ſévérités & les traitemens injuſtes, qu'on me fit eſſuyer.

De pareils exemples, lui dis-je, ſont encore fort communs parmi nous; &

voilà pourquoi les aziles ſaints cachent tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures. Perſonne preſque, ne prend dans ſon propre cœur, la déciſion de ſa deſtinée ; ſi l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide. Dans un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux dont on tient la vie ; on n'oſe produire des déſirs, qui contrediroient leurs deſſeins ; on étouffe des répugnances, qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien, de ſacrifier tous les autres. Ils arrachent du monde de jeunes gens, à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait pour la retraite. Ils conduiſent au lieu du ſacrifice, de malheureuſes victimes, qui vont s'immoler à la cupidité de leurs peres. Pourvû que ce qui paroît d'une famille, brille, éclatte & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine, que des ténebres ſacrées cachent des chagrins, des dégoûts & des larmes.

Cette converſation ſérieuſe rappella à notre jeune Moine, une partie de ſes malheurs; il ſe retira pour eſſayer de les adoucir, en penſant à Célimêne.

Deux Ombres, à quelques pas de nous, attirerent mon attention; c'étoient Ovide & Buſſy de Rabutin. Nos diſgraces, diſoit Buſſy, n'ont pas tant de rapport, que vous vous l'imaginez. C'eſt mon eſprit, qui a cauſé la mienne: pour vous, vos vers licentieux n'ont été que le prétexte de votre exil, & vos galanteries outrées & pouſſées juſqu'au Trône, en furent la véritable cauſe. Il ne convenoit guère à un Poëte comme vous, d'en conter à la fille d'un Empereur; c'eſt tout ce que j'aurois oſé faire, moi, qui fus un Capitaine d'aſſez grande réputation.

OVIDE.

Le compliment eſt martial, & il ſe reſſent un peu du chagrin, que vous eûtes de vous voir culbuter. Mais qui vous a dit que j'en contois à Julie; vous l'avez cru ſur la foi de quelques vieux Scoliaſtes. Cependant il eſt certain

qu'il y avoit long-tems, qu'elle étoit en exil, quand on m'y envoya ; & ce n'eſt que pour avoir paru devant Auguſte, dans une occaſion délicate, que je tombai dans ſa diſgrace. Mais vous, de quoi vous aviſiez-vous, de déchirer la réputation des plus illuſtres femmes de Paris ? Il falloit vous contenter, de vous rendre célebre par l'épée, ſans vouloir faire briller votre plume aux dépens de votre prochain. La morale, que vous prêchiez à vos enfans, pour prouver l'inconſtance des choſes humaines, ne s'accordoit guere, avec les peintures que vous fites ; des débauches de vos Héroïnes. Pour un homme d'eſprit, vous étiez bien mal aviſé, de le faire ſervir à votre ruine ; car vous ne viſiez pas moins, qu'au bâton de Maréchal de France.

BUSSY.

On me l'eût donné, ſi l'on eût connu le prix de mes ſervices, & ſi l'on eût ſçû rendre juſtice à ma valeur. Le Roi mon maître ſçavoit....

OVIDE.

Et que ſçavoit-il? Avoit-il tort, de vous regarder comme un homme dangereux? Vraiment il devoit récompenſer votre bien dire, & vos ſaillies contre l'honneur des Dames; & au lieu de vous loger à la baſtille & de vous exiler, il devoit honorer de ſa protection, le plus grand médiſant de France.

BUSSI.

Ovide, mon ami! nous ſçavons votre hiſtoire, & c'eſt mal-à-propos que vous faites ici le railleur. Du moins ai-je ſuporté mes diſgraces en véritable Héros. Mais vous, n'avez-vous pas honte de ces lâches Ecrits, dont vous prétendez attriſter tous vos Lecteurs? Fût-il jamais rien de plus bas, que de demander pardon à genoux dans toutes vos Lettres, où vous tranchez encore du bel eſprit de fort mauvaiſe grace? Accoutumé aux délices de Rome, vous n'aviez pas dans le Pont, de Corine, les Gétes n'avoient pas l'oreille aſſez délicate, pour bien goûter vos Poëſies; & ce Pays-là ne

fournissoit qu'un sexe farouche, & grossier, peu propre à piquer le goût d'un Romain voluptueux. Ne deviez-vous pas soutenir votre mauvaise fortune en Philosophe? La gravité Romaine souffre beaucoup dans votre personne. Falloit-il ainsi regretter les plaisirs? Allez, Ovide, je rougirois d'avoir fait ma cour à Auguste avec tant de bassesse; & après m'être épuisé dans les voluptés de Rome, je me serois montré capable de m'en passer.

OVIDE.

Mais j'étois payen, & par conséquent excusable, de regretter les plaisirs d'une vie, au-delà de laquelle je n'attendois plus rien. D'ailleurs je ne pouvois me contrefaire; mais vous, élevé dans une Religion austere & sublime, deviez-vous, (car vous pensez peut-être que je l'ignore;) demander humblement pardon comme moi, & vous vanter à chaque instant? J'étois dans le Pont, bien loin de Rome; vous n'étiez pas si éloigné de Paris, ni dans un Pays barbare; deviez-vous tant vous désoler, pour la perte de ce baton fameux, qui vous tenoit tant au cœur?

Vous parlez de mes galanteries ; eh ! Qui ne ſçait pas les vôtres ? Mais non, je veux me taire là-deſſus : ſi je parlois, j'enflerois trop votre vanité. Voyant enſuite que vos tentatives ne réuſſiſſoient pas, pour entrer dans le chemin des honneurs, vous prîtes le parti des femmes coquettes, qui n'étant plus d'uſage, ſe jettent dans la dévotion par déſeſpoir ; vous fîtes le bigot à merveille. Avouez, M. de Buſſi, que ſi la volupté fit mon mal, l'ambition fit bien le vôtre. Nous ſommes à deux de jeu ; nous n'avons rien à nous reprocher.

BUSSI.

Vous ne mettez donc nulle différence entre ces deux paſſions ? Il me ſemble néanmoins, que l'ambition eſt la vertu des grandes ames, au lieu que la volupté eſt le vice des cœurs foibles. Envain le monde a donné à cette derniere paſſion, des noms ſpécieux ; envain l'uſage a tâché de l'ennoblir par la pompe des Théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une Poëſie laſcive ; envain des Ecri-

vains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice; les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réelles, que les ſcenes elles-mêmes, où on les débite. Sur des Théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des Héros, c'eſt la foibleſſe des grandes ames; au ſortir de-là, c'eſt-à-dire, dans la vérité, & dans la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui déshonore l'homme, c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde.

OVIDE.

Je ſens la force de tous ces reproches; vous attaqués en même tems & ma perſonne & mes Ecrits; mais je paſſe condamnation ſur cet article; & j'en reviens à cette paſſion favorite, que vous regardez comme le caractere d'un grand cœur; n'eſt-elle pas plûtôt le trait le plus marqué d'une ame vile? Le devoir ſeul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un ca-

ractere de honte, qui nous déshonore. Un homme, que ce vice domine, n'a rien de ſûr, rien de fixe, rien de grand; ſans principes, ſans maximes, ſans ſentimens, il prend toutes les formes, il ſe replie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & ſoumis, eſſuyer les caprices d'un Miniſtre, mériter par mille baſſeſſes la protection d'un ſubalterne en crédit, & ſe dégrader, juſqu'à vouloir être redevable de ſa fortune, à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un Eſclave. Vif & ardent pour le plaiſir, il conſume ennuyeuſement dans des Antichambres, & à la ſuite des Grands, des momens, qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-ſeulement ſur ſes aiſes, mais encore ſur ſon ſommeil & ſur ſa ſanté, de quoi y ſuffire. Enfin d'une humeur ſerrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même: tout eſt innondé de ſes dons; & il n'eſt pas juſqu'à l'affabilité & aux égards d'un Domeſtique, qui ne ſoit le prix de ſes largeſſes. L'ambition

n'eſt donc pas plus la paſſion des grands cœurs, que la volupté ; & je crois même qu'elle entraîne les hommes dans de plus grands crimes.

BUSIRIS.

Vous ignorez donc, de quoi la volupté eſt capable, quand une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur ? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs, rien n'eſt écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat, envain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent. Si c'eſt la volupté qui demande, tout cede, & l'on eſt ſûr d'obtenir. Qu'on ſollicite auprès d'un Grand, la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous ; envain le Public va ſe récrier contre cette injuſtice : dès que la volupté le demande, on eſt bientôt exaucé. Je pourrois m'étendre davantage ſur les ſuites funeſtes de cette paſſion malheureuſe ; mais qui con-

noît mieux qu'Ovide les déſordres & les malheurs de l'amour ?

OVIDE.

Je connois auſſi ceux de l'ambition, qui, plus que l'amour, nous rend la juſtice & la vérité odieuſe. On eſt embarraſſé du bon droit, quand on a intérêt de ſe rendre agréable à ceux, de qui on attend ſon élévation ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre pour plaire, euſſent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe ; on cherche les moyens de s'en débarraſſer ; & loin de ſaiſir avec joye l'occaſion de prêter ſon miniſtere à l'innocent ; on fuit la gloire d'une belle action ; comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe. Convenez-donc, Monſieur de Buſſy, que tout bien compenſé, nous n'avons point de reproches à nous faire mutuellement ; & que ſi quelqu'un de nous deux doit avoir ſur l'autre quelque avantage, c'eſt celui, qui dans les plaiſirs de l'amour, a goûté quelquefois un bonheur, qu'on ne trouve guere dans les ſoins & dans les projets de l'ambition.

BUSSY.

Entre nous, je crois que vous avez raiſon ; j'enrageois de voir ruiner mes eſpérances, & ſans cette malheureuſe ambition dont j'étois tourmenté, j'aurois pû me conſoler de mes pertes par mon eſprit, qui me fit bien autant de réputation que les armes. Mais tous les hommes ont leur foible. Nous ſommes bien plus heureux dans ce ſéjour ; nous n'avons rien à eſperer davantage. Pluton n'exige pas, que nous allions nous morfondre à ſon lever, pour excroquer un de ſes regards. Nous nous regardons tous ſans peine, & nous n'avons perſonne à ſupplanter. Goûtons à préſent l'indépendance, & rions à notre aiſe des folies des vains mortels, qui ſont là-haut le jouet de leurs paſſions.

Que j'ambitionne votre ſort ! dis-je à l'Abbé des Fontaines ; après que ces deux Ombres eûrent fini leur entretien ; que vous êtes heureux, d'habiter un ſéjour, où tout ce que la Grèce, Rome & Paris ont jamais eû d'hommes célebres, ſe trouve raſſemblé ! vous les voyez, vous les

entendez, vous leur parlez continuellement; leur abord n'eſt point difficile, & il eſt permis à tout le monde, de converſer avec eux. C'eſt-là un bonheur que nous ne connoiſſons point ſur la terre. Ce n'eſt pas que nous n'ayons, comme ici, nos beaux eſprits, nos hommes célebres & nos Sçavans; mais n'a pas qui veut le plaiſir de les voir & de les entendre. Ils ne paroiſſent qu'à la table des riches, & dans de petits Bureaux, où préſide ordinairement une vieille Muſe, qui n'a jugement, que le goût & l'eſprit qu'il faut, pour ordonner le ſouper, qui doit terminer leurs conférences.

Vous en avez donc encore, reprit l'Abbé des Fontaines, de ces tribunaux littéraires, de ces coteries de beaux eſprits dirigées par le beau ſexe, & que Moliere a rendues ſi ridicules dans ſa Comédie des *Femmes ſçavantes*? dites-moi, combien en compte-t-on dans Paris actuellement? Je ſuis, lui répondis-je, fort peu au fait de ce qui regarde ces ſortes de maiſons; & je ne pourrois vous en parler, que par ouï dire. Je ne les

fréquente point ; & si j'en crois tout ce qu'on en raconte, on ne sçauroit trop s'en éloigner. On n'y trouve, dit-on, qu'une bande d'Auteurs famëliques, qui n'ouvrent la bouche, que pour boire, manger, encenser la vieille Idole, dire du bien d'eux-mêmes & du mal d'autrui, & c'est toujours le plus sot, qui parle le plus haut. Il y a quelques jours, que j'entendis faire l'énumération de ces Auberges pédantesques, où la Maîtresse du logis donne à manger pour des louanges, à des gens qui ne louent que pour manger ; on en compta quatre principales ; on nomma les convives les plus assidus ; vous en connoissez plusieurs, & les autres ne méritent pas d'être connus. Vous jugez bien que tout ce qu'il y a de gens sensés, détestent ces Assemblées. Les Auteurs même d'une certaine réputation, que la curiosité y attire, ou qui s'y laissent entraîner par des amis, souffrent cruellement, de se voir en si mauvaise compagnie ; ils en sortent le plûtôt qu'ils peuvent, en faisant serment dans leur ame, de n'y plus remettre les pieds. Voilà en général, ce que j'ai appris de ces maisons, où

l'on tient Bureau de bel eſprit, & où je n'ai pas été curieux de m'introduire, ſur le rapport qu'on m'en a fait.

De mon tems, reprit l'Abbé des Fontaines, il y en avoit une, qui, par ſa célébrité, pouvoit être comparée à l'ancien Hôtel de Rambouillet. On n'y recevoit que les Auteurs du premier ordre; il falloit être au moins de l'Académie, ou avoir eſperance d'y parvénir, pour être admis dans cette illuſtre Aſſemblée. Pour moi, en qualité d'Auteur des Feuilles périodiques, vous penſez bien qu'on ne pouvoit pas m'y recevoir. Je n'étois ni Académicien, ni ne devois me flatter, de le devenir jamais; le métier de Journaliſte en eſt un titre excluſif. C'eſt un caractere indélébile, qui éloigne pour toujours de ces Corps de Sçavans, ceux qui en ſont malheureuſement revêtus. C'eſt qu'en effet, on regarde cette profeſſion, comme la plus vile de la Littérature, comme une tache originelle, & un exercice de roture, qui déroge à cette nobleſſe littéraire, non interrompue, dont il faut pouvoir faire ſes preuves, pour être reçu à l'Académie. En vain, par des Chefs-

d'ouvrir dans tous les genres, un Auteur voudroit enſuite effacer la honte de cette odieuſe profeſſion ; envain, par des Ouvrages d'une Littérature plus noble, il s'appliqueroit à couvrir le deshonneur de ſes Feuilles ; plus il ſe rendroit célebre, plus on rechercheroit ſon ancienne origine ; & en admirant ſes derniers Ecrits, on ſe rappelleroit ſans ceſſe, ſes premieres Critiques. Son élévation même rendroit cette tache plus ſenſible ; & il ſemble qu'il n'augmenteroit la gloire de ſon nom, que pour mettre dans un plus grand jour, la baſſeſſe de ſon premier état. Semblable à un jeune hêtre, ſur lequel on auroit imprimé quelques caractéres ignominieux, & qui ne deviendroit un plus grand arbre, que pour voir croître en groſſiſſant, les marques honteuſes de ſon infamie.

Je ſuis ſurpris, dis-je à l'Abbé des Fontaines, de vous entendre parler avec mépris d'une profeſſion, que vous avez exercé avec tant de ſuccès, & qui vous a fait quelque ſorte d'honneur. On parle autant de vous, que ſi vous étiez encore ſur la terre ; &

vous. Le monde convient, que perſonne n'a mieux connu l'art de faire lire avec plaiſir, un Ouvrage périodique. Vous avez porté ce genre de travail à une grande perfection. Avant vous, nous avions des Journaliſtes; mais on ne trouvoit dans leurs Ecrits, ni ce ſel, ni cette fine plaiſanterie, qui caractériſent tous les vôtres. Vous avez été, pour ainſi dire, le créateur d'un nouveau genre de Critique, où, ſans vous attacher à faire des Extraits raiſonnés de tous les Ouvrages nouveaux, vous vous êtes borné à de ſimples réflexions, ſur ceux uniquement, qui vous fourniſſoient l'occaſion de dire des choſes agréables & curieuſes. On a trouvé, que votre Critique étoit quelquefois un peu hardie; mais ce n'eſt pas un défaut, quand cette hardieſſe eſt polie, & qu'il regne partout une exacte neutralité: quand elle ne peut déplaire aux perſonnes déſintéreſſées, & qu'on évite dans les expreſſions, tout ce qui tourne vers la Critique injurieuſe: quand, en parlant des Livres les moins eſtimables, on tempere par quelques louanges, la ſévérité de la

censure, & qu'on s'abstienne de copier les endroits d'un Livre, qui mettroient le ridicule d'un Auteur dans un trop grand jour : quand enfin on ne critique aucun Ouvrage par haine ou par ressentiment, qu'on ne se permet aucune personnalité, & qu'en attaquant les Ecrits, on ménage les Auteurs. L'emploi d'un Journaliste n'a rien de déshonorant, quand on sçait se renfermer dans les bornes, que la raison & la sagesse lui prescrivent.

Vous vous trompez, reprit l'Abbé des Fontaines, cette profession, si méprisable par elle-même, ne s'ennoblit point, par la maniere avec laquelle on s'en acquitte. Un faiseur de feuilles est dans le monde littéraire, ce que sont, dans le monde politique, ces hommes destinés à rechercher les malfaiteurs, & à punir les coupables. Dira-t-on, que la dextérité, avec laquelle ils font souffrir la torture aux criminels, rend leur métier plus honorable ? Il en est de même de l'emploi de Critique ; on a beau le bien faire, les talens de ceux qui l'exercent, n'en effacent pas la honte. Je n'étois donc

point étonné, de me voir exclu de l'Académie Françoiſe, ainſi que de ces Bureaux littéraires, où l'on n'admet que des Auteurs du premier rang. Envain je me ſerois préſenté avec ma Traduction de Laurent Echard, celle de Virgile & mon Ode à la Reine; on m'eût oppoſé mes *jugemens*, mes *Obſervations*, & mon *Nouvelliſte du Parnaſſe*. Qu'aurois-je eû à répondre?

Une choſe fort ſimple, lui dis-je; c'eſt que l'Académie elle-même a fait la Critique du Cid, & que Barbier d'Ancour n'a été reçu dans cette illuſtre Compagnie, que pour avoir fait une Critique excellente d'un Ouvrage du Pere Bouhours. Il eſt vrai, reprit l'Abbé; mais quel étoit le cas qu'il faiſois lui-même, des Ouvrages de ce genre? Rappellez-vous ce qu'il dit à l'Abbé de Choiſi, qui l'étoit allé viſiter dans ſa derniere maladie: » Je ne me flatte point de laiſſer un » nom après moi; car quand mes » Ouvrages auroient d'eux-mêmes » une ſorte de prix, j'ai péché dans » le choix de mes ſujets. Je n'ai fait » que des critiques, Ouvrages peu du-

» tables ; car si le Livre qu'on a cri-
» tiqué vient à tomber dans le mé-
» pris, la critique y tombe en même-
» tems, parce qu'elle passe pour inuti-
» le ; & si malgré la critique, le Li-
» vre se soutient, alors la critique est
» pareillement oubliée, parce qu'elle
» passe pour injuste. «

Je veux croire, dis-je à l'Abbé, qu'un Auteur, qui n'auroit fait que des critiques toute sa vie, ne passeroit pas pour un grand homme ; mais je soutiens, que ce genre de travail ne doit pas diminuer le mérite de ses autres Ecrits. Je connois un de nos jeunes Poëtes dramatiques, qui assurément, ne désespere pas d'être un jour assis au Louvre parmi des Maréchaux de France & des Cardinaux, & qui cependant a fait des feuilles. Oui, M. de Marmontel lui-même, n'a pas dédaigné ce genre d'Ouvrage. *Aristomene* & *l'Observateur littéraire* sont sortis de la même tête ; & nous n'aurions peut-être pas les beaux vers de *Denis le Tyran*, si l'Auteur eût mieux réussi, à faire de la prose : mais le peu de succès de ses feuilles lui fit abandonner ce travail ;

tant il eſt vrai, qu'avec des talens ſupérieurs, on eſt quelquefois très-borné, pour les choſes les plus faciles.

Vous regardez donc comme quelque choſe de fort aiſé, me dit l'Abbé des Fontaines, l'art de faire des Feuilles ? Pour moi, qui ai ſenti toute la difficulté de ce travail, j'ai là-deſſus des idées bien différentes des vôtres. Je n'ignore pas cependant, que c'eſt aſſez-là, comme penſe le commun des Auteurs. Mais comment des gens, qui ont eû tant de peine à faire un mauvais Livre, peuvent-ils s'imaginer, qu'il en coûte ſi peu, à faire une bonne Critique ? C'eſt qu'ils ne connoiſſent ni les régles de l'art, ni les devoirs d'un Cenſeur. Quelque tems avant de mourir, il m'étoit venu dans l'eſprit, de faire là-deſſus un traité fort inſtructif, que je voulois intituler, *l'art de faire des Feuilles*. J'avois déja arrangé le plan de mon Ouvrage, & toutes mes idées ſont encore ſi préſentes à ma mémoire, que je pourrois vous les détailler ici, pour peu que vous fuſſiez curieux de ſçavoir, ce que j'avois à dire ſur cette matiere.

Vous jugez bien, Madame, que je ne laissai pas échapper cette occasion de m'instruire. Je priai l'Abbé des Fontaines, de ne pas différer de m'apprendre les regles de cet art fameux, qui est devenu si fort à la mode, & dans lequel néanmoins il y a si peu de gens qui réussissent.

Mais il est tems de vous donner un peu de relâche ; une trop longue lecture pourroit vous fatiguer, & moi-même je commence à me lasser d'écrire. Je remets donc à un autre jour la seconde partie de ma relation.

FIN
de la premiere Partie.

FAUTES A CORRIGER.

dans cette premiere Partie.

Page 9, ligne 3, *le*, lisez *les*.
Page 14, ligne 4, *ue*, lisez *ne*.
Page 29, ligne 5, ajoutez, *dit Scaron*.
Page 31, ligne 24, *répondit*, lisez *dit*
Page 53, ligne 5, *enfer*, lisez *enfers*.
Page 60, ligne 21, *qu'en*, lisez *qui en*.
Page 68, ligne 6, *bonheur*, lisez *honneur*.
Page 76, ligne 5, *pſal...* lisez *pal...*
Page 76, ligne 11, *ſront* lisez *front*.
Page 77, ligne 17, *Goulet*, lisez *Gonjet*.
Page 83, ligne 18, *il*, lisez *ils*.
Page 85, ligne 2, effacez *enſuite*.
Page 94, ligne 26, *charmée*, lisez *charmé*.
Page 124, ligne 5, *i*, lisez *il*.
Page 136, ligne 21, *mor...* lisez *mar...*
Page 145, ligne 1, *ivaux*, lisez *rivaux*.
Page 176, ligne 20, *former*, lisez *peindre*.
Page 177, lige 4, *beaurés*, lisez *beautés*.

VOYAGE
EN
L'AUTRE MONDE,
OU
NOUVELLES LITTERAIRES
DE CELUI-CI.
SECONDE PARTIE.

VOYAGE
EN
L'AUTRE MONDE,
OU
NOUVELLES LITTERAIRES
DE CELUI-CI.

JE reviens à vous, Madame, ou plutôt, je vous raméne à l'Abbé des Fontaines, & à ſon *Traité de l'Art des Feuilles*. Vous ſerez charmée de connoître plus particulierement ce genre de travail, par l'intérêt, que je ſçais que vous prenez à quelques-uns de ceux, qui courent cette carriere. C'eſt ce même intérêt, Madame, & les raiſons d'amitié, qui nous lient l'un & l'autre à deux de nos Ariſtarques modernes, qui m'empêcherent de les

nommer à l'Abbé des Fontaines, quand il me demanda quels étoient ſes ſucceſſeurs. Je craignis, que dans ſon humeur cauſtique, il ne lachât quelque Epigramme contre nos amis Fr... & l'Abbé de L. P. J'aurois ſouffert impatiemment, qu'on les maltraitât en ma préſence; & pour éviter tout ſujet de querelle, je pris le parti le plus ſage; ce fut de n'en point parler. Il ne faut pas croire cependant, que mon amitié pour eux m'aveugle ſur les défauts qu'on apperçoit dans leurs Ouvrages; je ſçais, avec tout le monde, que les Feuilles du premier ſentent trop le travail, & que celles du ſecond ne le ſentent pas aſſez. Mais je me contente de connoître ces défauts, de les leur faire remarquer en particulier, & de les exhorter à les éviter. C'eſt ce qu'ils feront plus aiſément, ſi vous leur faites part de la converſation de l'Abbé des Fontaines ſur ce genre d'Ouvrage. Voici, à peu près, ce qu'il nous dit ſur cette matiere.

Il faut bien diſtinguer un faiſeur de Feuilles, d'un ſimple Journaliſte; il y a entr'eux la même différence, que celle qui ſe trouve entre un Poëte &

un ſimple Verſificateur. Avec un peu de bon ſens, la connoiſſance de ſa Langue, quelque uſage d'écrire, on fera un bon Journal; mais ſans fineſſe dans l'eſprit, ſans agrément dans les idées, ſans variété dans les tours, ſans légereté dans le ſtyle, on ne fera jamais que de mauvaiſes Feuilles. Pourvû qu'un Journaliſte ſaiſiſſe le plan d'un Livre, qu'il en aſſigne les différentes parties, qu'il réduiſe en peu de mots, ce que l'Auteur a dit en pluſieurs pages, & que ſon extrait ſoit comme une bonne Table de l'Ouvrage qu'il annonce; pourvû qu'il ait ſoin de faire connoître le nom de l'Auteur, le lieu de l'impreſſion, la forme des Volumes, la différence des Editions, le nombre des Tomes, le caractère du papier, les Eſtampes, les Vignettes, les ornemens du Livre, & qu'il en tranſcrive quelques pages, pour donner une idée du ſtyle de l'Ecrivain, on ne lui en demande pas davantage, & les Journaliſtes de mon tems ne faiſoient rien de plus. C'eſt moi, qui le premier, ai mêlé à l'analyſe d'un Ouvrage ce ſel fin, ces heureuſes ſailies, ces plaiſanteries agréables, ces louan-

ges ironiques, ces tours ingénieux, ces digreſſions amuſantes, ces anecdotes curieuſes, ces réticences même, ces réticences... & ces *& catera* ménagés à propos; enfin, toutes ces petites fineſſes de l'Art, qui font le vrai caractère des Feuilles, & qui rendoient les miennes plus intéreſſantes, que les Ouvrages mêmes que j'analyſois.

Le choix des Livres dont je parlois, contribuoit auſſi infiniment aux ſuccès de mes Obſervations Littéraires. Le grand art d'un Ecrivain pétiodique, c'eſt de bien choiſir l'Ouvrage, dont il veut rendre compte; & pour cela, il doit diſtinguer pluſieurs ſortes de Livres. Les uns ſont mauvais par eux-mêmes; mais ils traitent d'un ſujet intéreſſant, & ſuſceptible de réflexions agréables. Les autres roulent ſur des matieres peu curieuſes; mais leur Auteur a de la célébrité, & ſon nom ſeul leur donne de la vogue. C'eſt principalement ſur ces deux ſortes d'écrits, qu'un Cenſeur doit faire tomber ſes remarques: car ſi le ſujet d'un Livre n'eſt point à la portée du commun des Lecteurs, ſi l'Auteur eſt un homme inconnu, ſi ce qu'il dit ne

contribue ni au plaiſir, ni à l'inſtruction du Public, l'extrait qu'on en feroit, quelque bon qu'on le ſuppoſe, ſeroit lû ſans goût, & rendroit la Feuille inſipide. C'eſt ce qui fait que certains Journaliſtes ſont ſi ſecs & ſi ennuyeux; ils veulent parler de tout, excepté de ce qui pourroit donner de l'agrément à leurs mémoires. Ils en retranchent les Romans, les Piéces de Théâtre, & toute eſpéce d'Ouvrages agréables ou plaiſans; & leurs Journaux ont l'air de ces Jardins potagers, où l'on arrache impitoyablement toutes les fleurs, pour y ſubſtituer de viles légumes.

Ce n'eſt pas tout; & comme je diſtinguois les Livres, je ſçavois auſſi diſtinguer les Auteurs. Les uns ſont riches & puiſſans dans le monde, & c'eſt le très-petit nombre: les autres ſont pauvres & ſans crédit, & c'eſt la multitude. Il faut bien mettre de la différence entre les Ecrits des uns & des autres dans l'Extrait qu'on en donne au Public. L'Auteur riche demande des ménagemens; le pauvre peut être maltraité ſans conſéquence. Le premier peut nuire au ſuccès des

Feuilles ; le ſecond ne peut qu'en augmenter le cours, par les plaiſanteries auſquelles il fournit matiere dans ſes Ouvrages ; l'un peut troubler le repos du faiſeur de critique, l'autre ne peut que contribuer à ſa gloire. Parler mal d'un Livre, dont l'Auteur auroit cent mille livres de rentes, ce ſeroit, ſelon moi, une témérité impardonnable : n'en point parler du tout, c'eſt négliger l'occaſion de ſe faire un Protecteur ; en dire du bien, le Livre fut-il mauvais, c'eſt un trait d'une prudence conſommée, & tout homme ſenſé l'approuvera infailliblement.

Puiſque je ſuis en train de faire des diſtinctions, continua l'Abbé des Fontaines, je diſtinguerai encore deux ſortes d'Auteurs ; les vivans & les morts. La critique des Auteurs morts ne flatte point la malignité des Lecteurs, & rend par conſéquent une Feuille peu intéreſſante. Les morts ne répondent rien, & le Public, qui leur rend juſtice, ne manque pas de les défendre, contre ceux qui les accuſent mal à propos. Or, remarquez, que dans les Ouvrages de critique, il faut toujours avoir le Public pour ſoi ; & le

vrai moyen de le mettre dans nos intérêts, c'eſt de reſpecter ce qu'il reſpecte lui-même, & de déſaprouver tout ce qu'il déſaprouve. En ſuivant cette maxime, un Cenſeur eſt toujours sûr de lui plaire; & le ſuccès des Feuilles ne vient que du plaiſir qu'elles lui procurent. Je conſeillerai donc toujours à un jeune Auteur, qui aura entrepris de ſuivre cette carriere, de ne faire aucune mention des Ecrivains morts, mais de s'attacher uniquement à ceux qui vivent. Rien n'égale la ſatisfaction d'un Lecteur, qui voit dans un Ecrit public, déchirer l'Ouvrage d'un homme qu'il déteſte, ou célébrer le mérite d'un de ſes amis. En général cependant, on fera mieux de ne louer, que le moins qu'il ſera poſſible; car le nombre de ceux qui n'aiment point les gens de Lettres, eſt infiniment plus grand, que le nombre de ceux, qui leur ſont véritablement attachés.

Juſqu'à préſent, Madame, je n'avois point interrompu l'Abbé des Fontaines; & quoique je déſaprouvaſſe fort la plûpart de ſes principes, je n'attaquai néanmoins que ſa derniere diſtinction; ou plutôt, je m'élevai con-

tre la critique elle-même, qui ne conſiſte guére, ſelon lui, qu'à dire du mal des vivans, & à ſe taire ſur le chapitre des morts. C'eſt un principe généralement reçû, lui dis-je, qu'on ne doit attaquer perſonne en aucun cas; pourquoi cette loi univerſelle ne regarderoit-elle pas également les Auteurs? Quoi, parce qu'ils ont plus de lumières, plus de connoiſſances, plus d'érudition, & par conſéquent, parce qu'ils ſont plus eſtimables que les autres hommes, il ſera permis d'en uſer à leur égard avec plus de rigueur. Je veux bien croire, qu'un Cenſeur Littéraire n'a pas pour but, de deshonorer les Ecrivains qu'il attaque; qu'il ne ſe propoſe pas même de leur ôter la gloire d'avoir bien écrit; n'importe; il ſuffit, pour le condamner, que ſa critique produiſe cet effet, quand même ce ſeroit contre ſon intention. Je ſçais que cette licence eſt aujourd'hui ſi commune, qu'il ſemble que la coutume l'ait autoriſée; mais comme on ne preſcrit point contre la juſtice, je crois pouvoir revendiquer ſes droits; & j'oſe avancer, malgré l'abus qu'on fait de ce genre d'écrire, qu'il ne de-

vroit être permis, que contre les Auteurs, dont les Ouvrages licentieux méritent châtiment. Dans ce cas, la critique deviendroit une punition, & non une offenſe ; au lieu que dans tout autre circonſtance, un Cenſeur Littéraire, doit être regardé comme un ennemi public, contre lequel chacun a droit de s'élever.

Je n'ignore pas, que ces Meſſieurs, pour autoriſer la malignité de leurs remarques, ſe ſervent du prétexte ſpécieux, de déſabuſer le Public, qui prend ſouvent le change, ſur les Ouvrages qu'on lui préſente, & qui eſtime des Ecrits, qui, quelquefois n'ont pas le ſens commun. Mais faut-il corriger une erreur par une plus grande ? Et la faute, que fait le Public, en eſtimant de mauvais Livres, eſt-elle à comparer avec celle d'un Critique, qui outrage un Auteur ſans néceſſité ? Si le Livre, que l'on cenſure, eſt mauvais, & connu pour tel, rien n'eſt plus inutile, que d'en faire remarquer les défauts. Si au contraire, il paſſe pour bon, il faut en uſer avec ſon Auteur, comme avec un mal honnête homme, qui a trouvé un tréſor ; on

ſçait qu'il ne le mérite pas ; & cependant on le lui laiſſe : c'eſt une faveur de la Fortune, dont il eſt indigne, & malgré cela, perſonne n'eſt en droit de l'empêcher d'en jouir. D'ailleurs, l'eſtime, que le Public accorde gratuitement à un mauvais Ouvrage, eſt une libéralité toute pure, dont il ne faut pas le mettre dans le cas de ſe repentir. Toute bonne action eſt louable, & la libéraliré n'eſt pas la moindre des vertus.

Je conviendrai avec vous, Monſieur l'Abbé, que le plaiſir malin, que donne une Critique, qui déchire de mauvais Ecrivains, & qui en rabaiſſe d'excellens, eſt un ſel, qui la rend d'un goût exquis, pour les malhonnêtes gens ; mais il ne faut pas croire, que ce ſoit le moyen de ſe faire eſtimer, que de plaire par de pareilles voies. Tout l'avantage en revient au Libraire, qui s'enrichit aux dépens des Auteurs mal traités ; tandis, que le Cenſeur n'en retire qu'une célébrité odieuſe, & l'indignation des gens de bien.

Mais c'en eſt fait de la République Littéraire, reprit l'Abbé des Fontai-

nes, & elle ſera privée de ce qu'elle a de plus piquant, & de plus agréable, ſi on en bannit la critique. Je ne prétens pas, lui dis-je, qu'elle en ſoit exclue entiérement. Il y a tant d'écrits licentieux, contre leſquels elle peut s'exercer, tant d'Ecrivains morts, dont on lui abandonne les Ouvrages, que ſans s'en prendre à des Livres innocens, ſans attaquer les Auteurs qui vivent, elle a de quoi s'occuper ſans relâche, & n'être jamais déſœuvrée. Tant qu'un Auteur eſt envie, il conſerve un droit de propriété ſur ſon Ouvrage, que rien ne peut lui faire perdre. Il ne le donne au Public, qu'à des conditions, que le Public eſt obligé d'accepter, s'il veut le recevoir; & ces conditions ſont, qu'on ne le tournera pas en ridicule. Si donc on entreprend d'en diſpoſer en cette ſorte, contre le gré de l'Auteur, il peut juſtement crier à l'injuſtice. Il n'en eſt pas de même, quand il ne vit plus: la mort lui ôte tous ſes droits; elle diſpenſe de tous les égards de bienſéance, que les hommes ſe doivent mutuellement; & elle laiſſe un cours entiérement libre à la vérité ſur les écrits des morts, quand

il en réſulte quelque utilité pour les vivans.

Remarquez, je vous prie, me dit l'Abbé des Fontaines, qu'en vous expoſant ici mes idées, ſur l'art de faire des Feuilles, mon intention n'eſt pas de vous donner des régles ſévéres ſur les devoirs d'un Critique. Je ne parle, que de ce qui peut rendre ce genre d'Ouvrage agréable, inſtructif, & amuſant. Il n'auroit aſſurément, ni la premiere, ni la derniere de ces trois qualités, ſi on ſe propoſoit de ſuivre vos principes à la rigueur. Pour vous montrer, que je ſçais comme un autre, tout ce qu'on peut dire là deſſus, je vais vous parler ſur un autre ton, c'eſt-à-dire, en Cenſeur moderé, ſage, prudent, équitable; mais non pas en faiſeur de Feuilles.

Et d'abord, la critique eſt un exercice odieux de ſa nature, qui ne mérite aucune indulgence, & qui ne doit point être tolerée, à moins qu'elle ne ſoit inconteſtable; je veux dire, à moins qu'on ne la reſtreigne à ce qui eſt indubitablement répréhenſible. Car s'il eſt permis, je ne dis pas de tourner en ridicule les meilleures cho-

ſes, ce qui ſeroit une injuſtice criante; mais de donner une tournure déſavantageuſe, à ce qui peut être ſuſceptible d'une interprétation favorable, il eſt certain que la critique en deviendra plus piquante, mais que cette licence n'aboutira qu'à renverſer toutes les régles du bon goût.

Il ne ſuffit pas, que ce qu'on reprend dans un Livre, ſoit évidemment mauvais, ni que la critique ſoit juſte dans le fond; il faut encore qu'elle ſoit douce, moderée, indulgente; qu'elle ne ſoit ni outrée, ni exceſſive. Chaque défaut qu'on fait remarquer dans un Ouvrage, cauſe une bleſſure dans le cœur de l'Auteur; en même tems qu'on indique le mal, on doit donc tâcher de le ſoulager, en y apportant quelque adouciſſement; & il y auroit une eſpéce de cruauté d'appéſantir le fer ſur la partie la plus ſenſible; la critique eſt déja aſſez odieuſe par elle-même, quelque adroitement qu'on la prépare, ou qu'on la déguiſe, ſans la rendre encore de plus mauvais goût par les termes dont on l'aſſaiſonne; & de quelque eſprit qu'elle ſoit ſoutenue, elle ne ſçauroit jamais plaire

qu'à des cœurs méchans, quand elle eſt traitée avec trop de rigueur. Mais pour ne pas outrer la critique, ce n'eſt pas à dire, qu'il faille être trop indulgent, ni qu'il ſoit permis d'approuver ce qui eſt inconteſtablement mauvais, ſous prétexte qu'on doit tolérer tout ce qui peut paſſer pour bon. Un Juge équitable ne doit pas ſe contenter d'abſoudre les innocens; il manqueroit à un de ſes premiers devoirs, s'il négligeoit de condamner les coupables. Ce qu'on exige de lui ſeulement, c'eſt qu'il ne les traite pas avec trop de ſévérité; & qu'il adouciſſe par la maniere de les juger, la peine de leur Jugement.

Vous voyez, continua l'Abbé des Fontaines, que je connois comme un autre les devoirs d'un Critique; mais, je le répéte, un homme qui voudroit les pratiquer exactement, trouveroit peu de Lecteurs, même parmi cette eſpéce de Public, qui ſe pique le plus de modération & d'équité. On veut quelque choſe qui plaiſe, qui réveille, qui réjouiſſe; & c'eſt ce qu'on ne trouve pas certainement dans des Extraits, où domine la raiſon, où pré-

ſide la ſageſſe, où régne la juſtice. J'avois banni toutes ces vertus de mes Ouvrages périodiques, & nous nous en trouvions très-bien, moi, mes Lecteurs, & mon Libraire. Les Auteurs ſeuls en murmuroient, & leurs plaintes donnoient encore plus de célébrité à mes Feuilles. Ne croyez pas, que dans ce métier, il faille ſe mettre fort en peine de faire connoître le Livre dont on rend compte; c'étoit là le moindre de mes ſoins; je diſois des choſes plus agréables, que celles, qui étoient renfermées dans l'Ouvrage, & j'obligeois le Public à me ſçavoir gré, de ce que je ne diſois pas, ce que j'aurois dû dire. En ſuivant cette méthode, il n'y avoit point d'écrits, de quelque nature qu'ils fuſſent, dont je ne rendiſſe l'extrait intéreſſant. Avois-je à parler d'un Livre de Médecine? Je m'égayois dans le préambule, ſur les ridicules des gens de la Faculté; je rappellois toutes les ſaillies de Moliere aux dépens de ces Meſſieurs; & mes propos divertiſſans étoient plus capables, que tous les Médecins du monde, de rendre la ſanté aux malades qui me liſoient.

Après cette Préface réjouiſſante, je faiſois mention des Auteurs les plus célébres, qui avoient écrit ſur le même ſujet; je donnois un petit précis de leurs ſentimens les plus ſinguliers, & je n'oubliois pas ſurtout, ceux qui prêtoient le plus à la plaiſanterie. C'eſt alors, que je me livrois à tout mon enjouement; & la matiere croiſſant ſous ma plume, je perdois de vûe le Livre dont je devois rendre compte, & je finiſſois comme j'avois commencé, par quelques traits de plaiſanterie, qui me tenoient lieu d'un bon extrait. Si vous aviez ſur vous quelque Ouvrage nouveau, nous le parcourerions enſemble, & tout en nous promenant; j'en ferois l'analyſe dans le goût dont je vous parle.

J'avois juſtement dans ma poche ce jour là, quelques petites Brochures, que je n'avois pas encore eu le tems de lire. Voici, dis-je, à l'Abbé des Fontaines, de quoi vous exercer; mais au moment que je lui préſentois ces différens Ecrits, je vis dans un Boſquet voiſin deux Ombres, qui ſe tenoient par la main, & témoignoient par leurs regards tendres &

satisfaits, qu'elles étoient charmées l'une & l'autre de se retrouver dans ce séjour. Elles étoient couronnées de fleurs, & paroissoient dans leur premiere jeunesse.

Frappé de cet objet, je déplorois leur sort;
Je blâmois les rigueurs de la parque ennemie,
Qui les avois soumis au tribut de la mort,
Dans les plus beaux jours de leur vie.

Ce spectacle nous attira, & nous fîmes quelques pas de leur côté, pour lier, s'il étoit possible, un entretien avec elles. Mais notre arrivée parut déconcerter leurs plaisirs; & l'air triste, que nous remarquâmes sur leur visage, nous fit connoître, qu'elles souffroient de voir troubler leur solitude. Cependant je ne pus résister à un mouvement de curiosité, qui m'entraînoit vers elles, & à un sentiment de tendresse & d'inclination, qui m'intéressoit dans leurs avantures, dont je brûlois d'apprendre les circonstances.

Je m'approchai d'un air respectueux, & ma compagnie me suivit. Leurs habits paroissoient tout mouillés, & je

fus tenté de croire, qu'elles avoient furtivement paſſé le Styx à la nage, ou que l'impitoyable Caron les avoit précipitées dans ce fleuve. Après quelques complimens de part & d'autres, les deux Ombres s'apprivoiſerent enfin; & l'intérêt vif, que nous ſemblions prendre à leur commune ſatisfaction, les détermina à contenter notre curioſité. L'Amant conſulta les yeux de ſa compagne, & y ayant lû un conſentement tacite, il prit ainſi la parole.

Je m'appelle Lyſandre, & ma compagne Myrtile. L'Angleterre eſt notre patrie; notre naiſſance eſt obſcure; mais ſi la nobleſſe des ſentimens doit illuſtrer les conditions, la nôtre n'a rien à regretter de l'aveugle fortune. Un hameau nous vit naître preſque dans le même tems. L'Amour, le tendre Amour, préſida à notre naiſſance, & ſon flambeau a éclairé notre trépas. Dès que nous fûmes en âge d'être de quelque utilité à nos parens, on nous confia à chacun un troupeau de brebis; nous les conduiſions dans le même pâturage. Dès que le Soleil frappoit les montagnes de ſes premiers

rayons, nous nous rendions dans une prairie charmante, qu'arroſe la Tamiſe; & en chemin faiſant, j'égayois l'aimable Bergere, que vous voyez, par le ſon de ma muſette. Les jeux innocens de l'enfance partageoient nos jours, qui ſembloient couler avec une extrême rapidité; l'Amour ne paroiſſoit être pour rien dans nos plaiſirs; mais nos plaiſirs étoient comme le prélude & l'acheminement à l'Amour. Que l'inſtinct de la Nature eſt puiſſant! J'ignorois encore mon cœur; mais je cédois à ſes mouvemens avec une ſatisfaction délicieuſe, exempte du trouble, qui accompagne les paſſions, dans un âge plus avancé.

Dès que l'aſtre du jour éclairoit l'horiſon,
Les troupeaux bondiſſans ſur le tendre gazon,
Les oiſeaux, qui nichoient ſur la cîme des chênes,
L'onde, qui murmuroit dans le creux d'un Vallon;
L'haleine du Zéphir, le criſtal des Fontaines,
Tout nous parloit d'amour; ſur les monts dans les plaines,

Tout nous en faiſoit la leçon ;
Et tout nous en cachoit les peines.

Je cueillois des bouquets, pour ma Bergere ; elle les recevoit ſans façon ; & ſi, j'oubliois ces petits ſoins, elle paroiſſoit mécontente de ma négligence.

Ces tendres mouvemens, qu'on reſſent dans l'enfance,
Nous annonçoient déja l'Amour & ſa puiſſance.
On ne croit pas encor aimer ;
Et libres du ſoin de charmer,
Nos cœurs ſemblent alors flotter dans l'indolence ;
Mais l'attrait du plaiſir s'y gliſſe ſourdement ;
L'Amour eſt un enfant ; il en a l'apparence ;
Le ton naïf & l'enjouement ;
Il aime à folatrer parmi ceux de ſon âge ;
Et tel paroît encore enfant
Tout occupé du badinage,
Qui ſoupire ſecretement.

Ma tendre Bergere écoutoit mes chanſons avec plaiſir ; & quoique mes

airs fussent foibles & imparfaits, elle m'encourageoit par des éloges. Enfin nos cœurs se développèrent insensiblement; l'âge en démêla les sentimens, & en perfectionna la sympathie; en un mot, le régne de l'Amour arriva, & nous nous apperçûmes que sa victoire étoit complette. Nous nous apperçûmes.... Dieu! que de charmes j'éprouvai, dans cet aveu mutuel, qui nous combla de plaisir, & dont la timidité nous avoit dérobé quelquefois les douceurs. Souffrez, belle Myrtile, que je me rappelle ces momens délicieux, qui font encore mon bonheur dans ce séjour. Ne rougissez point d'un amour vertueux, qui vous met au rang des Héroïnes de tous les âges.

Ma Bergere & moi, nous touchions déja à notre troisiéme lustre.

Déja de la raison nous sentions l'avantage;
Son flambeau commençoit à luire dans nos cœurs;
Du profit de l'Amour, nous en bornions l'usage,
Nous connoissions le prix de ses charmes vainqueurs.

Déja nos yeux parloient ſon plus tendre langage,
J'aimois Myrtile, & Myrtile m'aimoit;
Nous regrettions quelques momens d'abſence:
Par de tendres ſoupirs, notre ardeur s'exprimoit;
Mais notre bouche en gardoit le ſecret,
Et n'oſoit rompre le ſilence.

Mes parens paroiſſoient flattés de mes agrémens naturels; Myrtile louoit ma chevelure blonde, & ſe plaiſoit à arranger les boucles, qui me tomboient ſur les épaules. Ses mains, qui dans ce badinage, s'approchoient de ma bouche, en recevoient des baiſers, dont le haſard ſembloit excuſer les tranſports. Myrtile rougiſſoit; mais ce trouble, où la colere n'avoit aucune part, me paroiſſoit d'un favorable augure.

Cependant ma voix ſe perfectionnoit, à meſure que je ſentois développer en moi les tendres mouvemens, qui m'en dictoient les accords. Mes airs étoient plus doux & plus touchans. J'étois moins négligé dans mes ajuſtemens, & je conſultois ſouvent une

Fontaine voiſine, pour donner des graces à ma chevelure.

Un jour je préſentai à ma Bergere des fleurs nouvellement cueillies, mais dont l'arrangement, plus galant, & mieux concerté, annonçoit déja un deſſein de plaire & de me faire aimer.

Cet émail, dont Zéphir enrichit la Nature,
Avec art aſſemblé, mêlangé de verdure,
Etaloit par mes ſoins les plus vives couleurs,
Et ſembloit être, aux yeux de ma Bergere,
L'interprête fidéle, & l'image ſincere
D'un cœur brûlant des plus tendres ardeurs.

Myrtile s'apperçut de cette nouveauté; & elle en parut flattée. Mais tout à coup elle ſe laiſſa aller à une profonde réverie. Son air triſte & mélancolique me toucha juſqu'au fond du cœur. Elle gardoit le ſilence; ſes yeux, où régnoit la langueur, étoient baiſſés contre terre; & elle les relevoit de tems en tems, pour me regarder d'un air tendre; & un inſtant après je m'apperçus, qu'ils étoient baignés de larmes. Pénetré de la plus vive douleur, je me jettai à ſes pieds; j'em-

braſſai ſes genoux ; & lui prenant les mains, je les arroſai moi-même de mes pleurs. Larmes précieuſes ! qu'heureux ſont les Mortels, à qui le tendre Amour en fait répandre ! Myrtile, chere Myrtile, lui dis-je, ſerois-je aſſez malheureux, pour être coupable à vos yeux ? Le Ciel n'auroit-il juſqu'ici pris ſoin de mon bonheur, que pour me précipiter dans la plus affreuſe diſgrace ? Eſt-il d'autre malheur pour moi, que celui de vous déplaire ? Pourquoi ces pleurs ? Quel eſt mon crime ? Parlez, & je ſuis prêt de l'expier.

Myrtile, ſans me répondre, léve triſtement ſes regards ſur moi, & les détourne en ſoupirant. Vous ne répondez point, cruelle ! Au nom de mon amour... A ce mot, que je prononçois pour la premiere fois, ma Bergere pouſſa un profond ſoupir. Non, Lyſandre, me dit-elle, vous n'êtes point coupable ; mais je ſens que je dois éviter déſormais votre préſence ; elle altére ma tranquillité. Je ne ſçai quel trouble s'empare de mon cœur. Je vous vois avec plaiſir ; mais ce plaiſir n'eſt plus le même que je

goûtois autrefois. Il me ſemble même, que je vous crains, & que je dois vous haïr.

Me haïr, interrompis-je ; ah ! je ne dois point ſurvivre à mon malheur. Eh bien, Myrtile, vous allez être délivrée de l'odieuſe préſence d'un Berger qui vous déplaît. Ces eaux vont enſevelir pour jamais l'objet de votre haine. Je courus en même-tems, pour me précipiter dans la Tamiſe ; mais ma Bergere m'atteignit ſur le bord, & m'ayant tenu quelque-tems embraſſé, elle ſe laiſſa tomber ſur l'herbe : ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage ; une pâleur mortelle effaça les roſes de ſon tein, & elle ne donna plus aucun ſigne de vie.

Telle on voit une fleur, qui brilloit le matin,
Se flétrir tout à coup par la vapeur brulante
D'un vent impétueux qui deſſéche ſon ſein.
Sa fraîcheur diſparoit, ſa tige languiſſante,
Succombe ſous le poids de ſa tête mourante.
En vain Zéphir, d'un ſecours ſuperflus,
Voudroit la ranimer encore :
Son éclat eſt éteint, ſon parfum s'évapore :

Elle ne s'embélira plus
Des regards du Soleil & des pleurs de l'aurore.

Ce ſpectacle plus affreux pour mon cœur, que les horreurs du trépas, auquel je me préparois, rallentit ma fureur. Je ne penſai plus qu'à ſecourir l'infortunée Myrtile ; je déteſtois l'emportement, qui m'avoit fait prendre un ſi funeſte deſſein, & qui coutoit ſi cher à ma tendreſſe. La douleur avoit mis un déſordre affreux dans mon eſprit ; je démandai du ſecours à grands cris, mais inutilement. L'éloignement des autres Bergers fit qu'ils ne pûrent m'entendre ; enfin je puiſai de l'eau de la Tamiſe, & j'en arroſai le viſage de Myrtile. Je reconnus par ſes frémiſſemens, qu'elle reſpiroit encore. Je la prens dans mes bras, & je tâche de rappeller ſon ame fugitive, & de réchauffer ſes membres glacés. Myrtile, m'écriai-je, écoutez la voix de Lyſandre ; il conſent de vivre, il ne veut vivre que pour vous. Ne renoncez pas à la vie, puiſqu'il y rentre, pour vous y rappeller. A ces mots ma Bergere ouvre les yeux, ſes cou-

leurs reparoiſſent, elle reſpire librement, & ſemble conſolée, de ſe voir entre mes bras. Dès qu'elle fut en état de marcher, nous retournâmes dans le lieu où nous nous étions rendus en arrivant dans la prairie. Je ſoutins pendant le chemin ſes pas chancelans. Nous gardions le ſilence; nos regards & nos ſoupirs étoient nos ſeuls expreſſions, & ce langage muet avoit mille charmes pour nous. Elle s'aſſit, & je reſtai de bout quelque tems, comme un coupable, qui s'attend aux plus vifs reproches.

Approchez, me dit-elle, cruel Lyſandre, venez rougir de votre ingratitude. Vous vouliez donc mourir? Et comment, ſi vous m'aimez, pouviez-vous vous y réſoudre? Penſez-vous, que j'euſſe pû vous ſurvivre? A quel déſeſpoir m'avez-vous expoſée? Que vous ai-je donc fait, barbare? A ces mots, ſes larmes & ſes ſanglots recommencerent. Charmante Myrtile, lui dis-je, en eſſuyant les pleurs, qui couloient de ſes beaux yeux, vous me menaciez de votre haine; & que feriez-vous vous-même, ſi je vous tenois un ſemblable langage? Seroit-ce

vous aimer, que de conſentir de vivre, n'étant plus aimé de vous. Cependant je ſuis coupable, je confeſſe mon crime: mais je veux l'expier, en ne vivant plus, que pour vous donner ſans ceſſe des preuves du plus violent amour. Nos cœurs ſe ſont expliqués; ils étoient incapables de feindre; faiſons notre commun bonheur. L'Amour n'eſt à craindre, que pour les ames vicieuſes; mais quand la vertu en guide les mouvemens, il n'y a rien de quoi on puiſſe rougir, ou s'allarmer. Coulons des jours tranquilles dans le ſein de l'innocence; nos conditions ſont égales, comme nos inclinations & nos ſentimens. L'Hymen, j'eſpére, nous unira pour toujours; & je ne vois rien qui puiſſe empêcher nos parens d'y conſentir. Le penchant qui nous a liés dès notre bas âge, nous répond de notre félicité. Je vous donne ma foi dès-à-préſent, donnez-moi la vôtre; & le Ciel prendra ſoin de ratifier les nœuds, que nos cœurs ont déja formés.

Ce diſcours, que Myrtile écoutoit attentivement, remit le calme dans ſes eſprits.

Ainſi, ſur la plaine liquide,
Quand l'orage a ceſſé de ſoulever les flots,
On voit renaître un doux repos,
Qui rend l'eſpoir au Pilote timide.
Phœbus reprend ſes feux, & le Ciel ſon azur;
L'Alcion reparoît; & de leur antre obſcur,
On voit ſortir le vieux Prothée,
Doris, Glaucus & Galathée.
De ſa conque Triton fait retentir les mers;
Et ſur les ondes tempérées
Un troupeau de Dauphins aux écailles dorées
S'élance, & bondit dans les airs.

Myrtile me ſerra la main, en ſigne de conſentement; & nous paſsâmes le reſte du jour dans des proteſtations réciproques d'un amour éternel. Jamais deux Amans ne furent ſi contens l'un de l'autre. Nos troupeaux ſembloient prendre part à notre allégreſſe, & bondiſſoient dans la plaine au ſon de ma muſette, qui n'en rendit jamais de plus agréables.

Quand le Soleil, prêt à ſe coucher dans l'Océan, nous avertit, qu'il étoit tems de nous retirer, nous regretâmes le départ du jour; & mar-

chant lentement vers le Hameau ; nous y arrivâmes plus tard qu'à l'ordinaire. Nous eûmes de la peine à nous ſéparer ; nous revenions ſur nos pas, pour nous dire encore quelque choſe ; & nous répétions ce que nous avions déja dit. Dès ce jour là, nous ne fîmes plus de difficulté de nous entretenir librement de nos amours : le tems couloit pour nous ſi rapidement, que nous ne nous appercevions de ſa durée, que par les vœux que nous faiſions pour notre hymen. Nous gravions ſur l'écorce des Ormeaux nos ſermens, & les expreſſions les plus touchantes de notre tendreſſe.

Ces arbres qui croiſſoient dans un Bois ſolitaire,
Témoins & confidens de nos tendres amours,
En conſervent encor l'aimable caractère,
Puiſſe le tems le reſpecter toujours.

Myrtile ornoit ma houlette de guirlandes, & prenoit un plaiſir extrême à y entrelacer des nœuds, ſymboles charmans de ceux, qui uniſſoient nos cœurs. De mon côté j'avois toujours quelque chanſon nouvelle à lui dé-

biter; elle répétoit avec moi les mêmes airs; & la douceur de sa voix sembloit suspendre les concerts des oiseaux attendris. Nos troupeaux se mêloient; & on auroit dit à les voir, que l'Amour, qui unissoit leurs maîtres, étoit l'instinct, qui les confondoit dans le même lieu. L'Isle, où nous vivions, libre depuis longtems de ces animaux féroces, qui dépeuplent ailleurs les Bergeries, nous laissoit goûter sans distraction & sans inquiétude, la douceur des transports, où nos cœurs se livroient.

Les agneaux sans danger s'écartent dans la plaine,
Et n'y redoutent point la fureur inhumaine
Du loup, l'ennemi des troupeaux.
Et quand la nuit a déployé ses voiles,
Ils paissent en plein air, éloigné des Hameaux,
Sous un beau Ciel semé d'étoiles;
Et le Berger dort en repos.

Cependant nos parens, qui devinoient le motif de nos empressemens, l'un pour l'autre, n'y apportoient aucun obstacle, & songérent même bien-

tôt à couronner nos vœux, par un hymen ſolemnel. Nous avions environ dix-ſept ans. Myrtile charmoit tous les cœurs. La fineſſe de ſa taille, ſes graces, ſa démarche, & la douceur qui accompagnoit ſes traits, les plus beaux du monde, la rendoient peut-être la Beauté la plus accomplie de la Grande-Bretagne. En un mot, elle étoit telle, que vous la voyez, à cette couleur près, qui n'a plus le même incarnat, que l'on n'apporte point dans ces demeures.

Elle avoit entendu quelques propos de ſa mere, qui parloit de ſon établiſſement. Elle me fit part de cette nouvelle avec tranſport; & nous croyions déja toucher au moment de notre bonheur: mais hélas! nous nous flattions d'un vain eſpoir; & nous vîmes bientôt ſuccéder à ces idées flatteuſes, les diſgraces les plus accablantes.

Quand le ſort flatte nos deſirs,
Trop aveugles Mortels, nous vivons ſans alarmes.
Et nous goûtons en paix un calme plein de charmes:
Mais l'aquilon vient après les zéphirs;

Et ſouvent les plus doux plaiſirs
Sont les avant-coureurs des larmes.

Nous nous étions rendus un matin ſous les mêmes Ormeaux, qui nous prêtoient leur ombrage, & qui portoient ſur leur écorce, les confidences de nos amours. Nous entendîmes tout à coup un grand bruit de gens à cheval, & une meute de chiens, qui ſe répandant dans la plaine, mit la confuſion & le déſordre dans nos troupeaux. Myrtile & moi nous accourûmes, & nous nous vîmes bientôt environnés d'une troupe de Chaſſeurs, qui s'étoient arrêtés, pour conſidérer ma Bergere. Le plus qualifié de tous deſcendit de cheval, & l'abordant d'un air bruſque & étourdi, il loua cavaliérement ſes charmes, & voulut lui prendre la main. Myrtile indignée la retira. Ces façons ſimples & groſſiéres, dit le jeune Mylord, ſont piquantes par la nouveauté. On ne voit rien de ſemblable à Londres. Cette petite Vilageoiſe y feroit fortune. Son minois n'eſt pas vilain; & je gage que Mylord *** ne feroit pas fâché d'a-

voir ce nouveau gibier dans ſa voliere. Il alloit continuer ſes propos inſultans, lorſqu'on entendit ſonner le cor à la ſortie du bois voiſin ; & un grand cerf que les chiens relançoient, fit remonter auſſitôt à cheval ce jeune Seigneur, qui aſſura Myrtile en partant, qu'il l'honoreroit dans la ſuite de ſes viſites. Malheureuſement pour nous, il ne tint que trop parole. Il revint quelques jours après avec un bon nombre d'autres Seigneurs, qui furent éblouis des charmes de Myrtile, mais qui bien loin d'imiter leur guide, ne lui adreſſerent que des paroles reſpectueuſes & obligeantes. L'embarras où elle paroiſſoit, donnoit un air plus piquant à ſa beauté, & je ne la trouvai jamais ſi aimable. Je m'apperçûs qu'elle faiſoit de vives impreſſions ſur le cœur des jeunes Anglois. J'en frémiſſois ; & mes allarmes ne furent que trop juſtifiées. Deux jours après, un d'entre eux plus riche & plus aimable que les autres, ſe rendit chez le pere de Myrtile, & lui offrit de partager ſon rang & ſa fortune avec ſa fille. Malgré l'inclination, que cet homme avoit pour moi, il ne pût réſiſter à une ſemblable épreu-

ve ; & il dit au jeune Anglois ; qu'il ne vouloit point contraindre Myrtile ; mais que ſi elle n'avoit point de répugnance à cet engagement ; il l'acceptoit l'honneur qu'il vouloit bien lui faire. L'Anglois ſe retira fort content de ſa viſite ; & dès que Myrtile fut arrivée chez ſon pere, ce bon homme lui parla de la propoſition, qu'on lui avoit faite ; mais il fut bien étonné, quand elle lui déclara qu'un hymen ſi mal aſſorti ne pouvoit que la rendre malheureuſe, & qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que Lyſandre. Comme il l'aimoit tendrement, il ſe contenta de lui repréſenter les avantages d'une alliance ſi glorieuſe, en lui promettant néanmoins, qu'il la laiſſeroit toujours maîtreſſe de ſon choix. Sa mere cependant trouvoit fort étrange, le refus qu'elle faiſoit d'un parti, qui combleroit de biens & d'honneur toute ſa famille ; & pour y diſpoſer ſa fille inſenſiblement, elle réſolut de nous ſéparer ; s'imaginant que m'ayant perdu de vûe ; le Seigneur Anglois me remplaceroit bientôt dans le cœur de Myrtile. Mais la vigilance de cette rigoureuſe mere n'empêcha pas ſa fille de

venir ce jour là même m'annoncer de triſtes nouvelles, & me faire part de ſes allarmes ; & pour me conſoler, elle me dit en me quittant, d'avoir bonne eſpérance ; d'être fidéle à nos amours, & qu'il n'y auroit aucun obſtacle, qu'elle ne ſçût franchir en ma faveur. Je vous laiſſe à penſer dans quel trouble me jetterent de ſi affreuſes extrémités. Je n'avois à eſpérer, pour tout héritage, que quelques troupeaux. Privé de tout appui, & de tous les avantages, qui mettent les hommes en quelque conſidération, je n'avois pour moi que mon amour, & la tendreſſe de Myrtile. Mais je n'oſois me flatter, qu'elle tiendroit bon, contre la ſéduction d'un état riche & brillant. Cette penſée me déſeſpéroit, & je tombai dans une langueur & un accablement, qui me conſumoient. Une fiévre violente s'alluma dans mes veines ; je crus toucher aux portes du trépas, & je l'enviſageai ſans frémir, parce que j'y voyois le terme de mes maux. Myrtile tremblant pour mes jours, ſupplia ma mere de me témoigner de ſa part, que ſa vie dépendoit de la mienne ; que je reprifſe courage,

s'il étoit vrai qu'elle me fut chere ; & qu'elle prenoit le Ciel à témoin, que l'éclat même d'une Couronne ne seroit pas capable de la faire changer.

Ce discours eut son effet ; je repris mes forces, & je me rétablis dans fort peu de tems. L'espoir, que je sentis renaître dans mon cœur, fut un beaume de vie, qui rétablit l'harmonie de mon corps, & me sauva du trépas.

Cependant la beauté de Myrtile faisoit grand bruit dans toute l'Angleterre. On accouroit de Londres, pour voir cette merveille. Bientôt des Comtes, des Barons, & plusieurs Mylords furent sur les rangs. Ces concurrens étalerent à l'envie, dans tout notre Hameau, le luxe de leurs équipages, & n'oublierent rien, pour éblouir les parens de ma Bergere, & pour s'assurer une conquête si précieuse.

Myrtile résistoit toujours, & ne cessoit de m'envoyer des émissaires secrets, pour me rassurer. Ses parens gémissoient de sa résistance, & déploroient l'opiniâtreté, qui lui faisoit mépriser les avantages de la fortune la plus brillante. Ils lui représentoient leur pauvreté, & l'injuste refus, qu'elle

faiſoit de les en tirer. Quelle fille de votre état, lui diſoient-ils, ſeroit aſſez aveugle, pour préférer un ſimple Berger à des hommes du premier rang ?

Myrtile pénétrée juſqu'au cœur de l'injuſtice de ces reproches, & toujours conſtante dans ſon amour, ſe livra au déſeſpoir, & réſolut de ſacrifier ſa vie à ſa tendreſſe. Elle feignit d'entrer enfin dans les vûes de ſes parens, & de conſentir à leur volonté. Puiſqu'il faut, dit-elle, vous obéir, & prendre un époux, ſouffrez au moins que le choix me ſoit libre. Je me déciderai pour celui des prétendans, en qui je remarquerai plus d'amour, & qui m'en donnera des preuves plus ſenſibles. Demain je déclarerai mon choix; j'eſpére que vous voudrez bien m'accorder le délai que je demande, & la liberté de choiſir celui, qui ſçaura déterminer mon cœur.

Ce conſentement cauſa la joye la plus ſenſible à ſon pere & à ſa mere; & les conditions qu'elle avoit propoſées ayant été déclarées à tous les prétendans, ils ſe diſpoſerent pour le lendemain, à mériter le prix, qu'ils

eſpéroient de leur tendreſſe. J'appris moi-même la réſolution de Myrtile, & je ne ſçavois qu'en augurer. Cependant je réſolus de paroître ſur les rangs, & malgré l'avantage de mes Rivaux, je me flattois, que le cœur de Myrtile me diſtingueroit de la foule, & qu'une déclaration ſolemnelle de ſon amour pour moi, les combleroit de confuſion, ou leur inſpireroit une indignation, qui les feroit renoncer à une concurrence, où vraiſemblablement ils croiroient leur gloire compromiſe.

Cependant l'Aurore déploya ſes rayons ſur l'hémiſphere; les Seigneurs Anglois ſongerent de bonne heure à leur parure; ils épuiſérent tous les ſecours de l'art, & étalerent tout ce que l'opulence a de plus éblouiſſant.

Pour moi, je n'avois qu'une ſimple veſte de lin d'une grande blancheur, & ornée ſur les coutures d'un galon de ſoye bleue, préſent que m'avoit fait depuis quelques jours Myrtile, & que je conſervois précieuſement pour les jours de Fêtes. Myrtile parut bientôt ſuivie du cortége le plus pompeux, qui fut jamais; & comme elle avoit

témoigné la veille, qu'elle vouloit ſe promener ſur la Tamiſe, elle monta dans un batteau appartenant à un Seigneur du voiſignage, qui s'étoit prêté volontiers à cette Fête, & avoit voulu être de la partie. Myrtile ne fut jamais ſi belle; elle attiroit tous les regards. Sa parure ſimple & modeſte faiſoit honte à l'éclat du luxe, qui l'environnoit. On croyoit voir naître ſur les flots une ſeconde Venus. Venus elle-même eût été jalouſe de ma Bergere. Je m'étois gliſſé dans la foule, parmi les Domeſtiques des Seigneurs Anglois; on ne me remarqua preſque point; mais je me plaçai de façon, que Myrtile pouvoit m'appercevoir. Elle m'avoit fait dire ſecrétement de la ſuivre dans le Batteau, & je n'avois garde d'y manquer. On étoit déja à hauteur d'une belle maiſon de campagne, où l'on avoit propoſé des rafraîchiſſemens; & l'on étoit prêt d'aborder, lorſque ma Bergere s'avançant ſur la poupe, & regardant fiérement la Compagnie qui s'étoit levée; puiſqu'il faut, dit-elle, choiſir un époux, voyez, qui d'entre vous, eſt le plus digne de l'être. Celui, qui m'aime le

plus, n'a qu'à me ſuivre. Elle prononça ces paroles d'un ton ferme & aſſuré; & jettant en même-tems ſur moi un coup-d'œil plein de tendreſſe, elle s'élança dans la Riviere, & je m'y précipitai après elle, dans le deſſein de la ſauver, ou de mourir avec elle. Le trouble où j'étois, me mit dans l'impuiſſance de la ſecourir; & je ne ſongeai plus à conſerver une vie, qui m'auroit été odieuſe, ſans ma chere Myrtile. C'eſt aujourd'hui même, que cette aventure eſt arrivée; & vraiſemblablement elle fait grand bruit dans tout le pays. C'eſt à vous de juger, ſi je méritois la préférence. Un Mort, qui vient d'arriver d'un Village voiſin, nous a raconté, qu'on avoit retrouvé nos corps une heure après; que les Seigneurs Anglois étoient dans la conſternation, & que nos parens étoient inconſolables. Mais ce ſont ceux de Myrtile, qui ſont les plus à plaindre, parce qu'ils ont à ſe reprocher notre perte. Mes Rivaux nous ont fait donner une ſépulture honorable dans un même tombeau; & l'on nous propoſera dans tous les ſiècles, comme un exemple de conſtance & de fidélité.

Cette hiſtoire nous attendrit. Nous donnâmes à ce couple fidèle, les éloges qu'il méritoit ; & en nous retirant, nous fîmes quelques réflexions ſur leur aventure. L'Abbé des Fontaines la trouvoit bizare ; au moins, diſoit-il, cet exemple eſt fort rare, & ne peut guère ſe trouver, que dans la Grande-Bretagne, où l'on quitte la vie, ſans trop ſçavoir pourquoi. Mais en France, on en connoît mieux le prix ; d'ailleurs, l'Amour y eſt moins emporté, & plus raiſonnable ; & la Seine n'a pas noyé juſqu'ici beaucoup de Myrtiles, ni de Liſandres. On ſçait mieux prendre ſon parti, & le cœur y a des reſſources de conſolation, dont il ſçait faire uſage. Le plus beau Berger du monde ne contrebalanceroit pas un moment le plus fat de nos Marquis, pourvû qu'il fut dans l'opulence ; & c'eſt à ce pays, que doit s'appliquer ſpécialement ce fameux Vers d'Ovide :

Auro conciliatur amor.

Il ſemble, lui dit ma Conductrice, que vous approuviez cette façon d'aimer. On voit bien, que vous n'avez jamais éprouvé de tendres ſentimens,

pour une Maîtreſſe aimable ; vous traiteriez la choſe plus au ſérieux. Pour moi, je ſuis d'avis, que ces Amans ont fort bien fait de ſe noyer ; car après tout, leur amour étoit à un tel dégré, qu'ils euſſent été infiniment malheureux l'un & l'autre, ſi Myrtile eut paſſé dans des mains étrangères. Et qui pouvoit répondre, que celui des Seigneurs Anglois, qui l'auroit épouſée, n'eut pas pris dans peu de tems, autant de dégoût pour elle, qu'il avoit eû d'empreſſement. Quelle ſituation alors, pour cette tendre & généreuſe fille, à qui il auroit pû reprocher dans ſa mauvaiſe humeur, l'obſcurité de ſa naiſſance ? Que ſeroit devenu Liſandre ? L'eſprit toujours occupé de l'idée accablante des plaiſirs, qu'auroit goûté ſon rival entre les bras de ſa Bergere, il eut traîné une vie languiſſante & miſérable, dans les ennuis de la ſolitude. Pour peu qu'on ait de tendreſſe & de ſenſibilité dans le cœur, on devine aiſément combien ſon ſort eut été malheureux. Ainſi je conclus, tout compté, tout rabatu, qu'ils ont pris le parti le plus raiſonnable, pour des Amans fidèles, réduits au déſeſpoir.

Ces réflexions furent ſuivies de quelques autres dans le même goût ; puis tirant de ma poche mes Brochures nouvelles, voici, dis-je à l'Abbé des Fontaines, voici des Ouvrages, dont je vous prie de me dire votre avis. Les deux Amans, que nous venons de quitter, ont interrompu nos entretiens littéraires ; reprenons notre converſation ; vous m'avez promis de m'apprendre comment un faiſeur de Feuilles doit faire l'extrait des Livres dont il entreprend de rendre compte : retirons-nous dans ce boſquet voiſin, nous y ſerons plus tranquilles ; & nous pourrons lire ceux-ci tout à notre aiſe.

Pourquoi donc les lire ? reprit l'Abbé : eſt-il néceſſaire d'avoir lû un Ouvrage pour en parler ? Je vois que vous êtes là-deſſus dans l'erreur, comme tout le monde. Apprenez donc, qu'il ſuffit de ſçavoir le titre d'un Livre, & d'en parcourir la Table, pour en faire l'analyſe. Il m'eſt arrivé même fort ſouvent de parler d'une Piéce de Théâtre, que je n'avois ni lûe ni vû repréſenter. J'en avois bien entendu dire quelque choſe dans les Caffés, ou dans quelques maiſons particuliéres ; & c'étoit ſur les

décisions des autres, que je réglois mon jugement. Ainsi, sans qu'il soit besoin de lire toutes vos Brochures, je vais vous en faire des extraits plus agréables, que ceux de la plûpart des journalistes, que vous voyez s'appesantir sur leur travail, & accabler leur Lecteur sous le poids des citations. Ne pouvant rien dire d'eux-mêmes, ils voudroient rapporter le Livre tout entier; & ils croyent, les bonnes gens, avoir bien analysé un Ouvrage, quand ils ont rempli leur extrait de lettres italiques ou de guillemets. Ce n'est point là ce qu'on attend d'un faiseur de Feuilles; en quatre mots, il doit faire le caractère d'un Livre; & ensuite se jetter dans des digressions sur toutes sortes de matières; soit qu'elles ayent trait au sujet présent, soit qu'elles n'y ayent aucun rapport; n'importe, pourvû qu'elles soient agréables, & qu'elles roulent sur des choses intéressantes. Il faut surtout ne jamais manquer l'occasion de dire un bon mot, toutes les fois qu'elle se présente. On doit peu s'embarrasser, s'il blessera l'amour propre, & la délicatesse de ceux, qui seront l'objet de la plai-

ſanterie ; c'eſt l'agrément du Public ; qu'il faut avoir en vûe principalement ; bien entendu néanmoins, que parmi ceux, ſur leſquels on exercera ſon humeur cauſtique, on aura grand ſoin de ne pas choiſir des gens riches & puiſſans ; les Feuilles à la vérité n'en ſeroient que plus agréables & plus recherchées ; mais on en rechercheroit l'Auteur avec plus de ſoin encore, & je doute, qu'on lui laiſsât long-tems, le libre exercice de ſon emploi. Ne croyez pas cependant, qu'il ne faille tomber que ſur des ames viles, ſur des hommes ignobles, ſans nom & ſans talens. Ce ſeroit le moyen d'avilir à la fois le Cenſeur & ſes écrits. Il y a de grands noms dans la Littérature, & qui ne ſont dans le monde que des hommes d'un rang médiocre. Ils ont aſſez d'éclat, pour attirer tous les regards, mais ils n'ont ni aſſez de naiſſance, ni aſſez d'autorité, pour les faire baiſſer à perſonne. Voilà les objets, ſur leſquels il eſt bon de s'égayer. On eſt ſûr que l'Epigramme ne déplaira pas ; quand on l'employera contre des gens connus ; & des Auteurs de mérite.

En

En parlant de la ſorte, l'Abbé des Fontaines parcouroit aſſez rapidement des yeux les diverſes petites Brochures, que j'avois apportées avec moi. Comment voulez-vous que j'en parle, me dit-il, faut-il en dire du bien ou du mal? Les Auteurs ſont-ils de vos amis? Faut-il les traiter favorablement, ou avec rigueur? Dois-je faire l'extrait de leurs Ouvrages, en beau ou en laid? Vous n'avez qu'à dire, & je vous ſervirai ſelon vos déſirs.

Parlez-en, lui dis-je, comme il convient; avec vérité & avec juſtice. Je ne connois qu'une façon de faire connoître un mauvais Livre; c'eſt d'avouer ingénuement qu'il eſt mauvais; d'en apporter les raiſons, & de fonder ſon jugement ſur ce qu'il préſente de répréhenſible. Si l'Ouvrage eſt bon, c'eſt d'en convenir de même, & d'offrir aux Lecteurs les endroits, qui peuvent en faire ſentir toutes les beautés. Je ne ſçais pas s'il y a d'autres maniéres de rendre compte d'un Ecrit; mais il me ſemble, que celle que je vous propoſe eſt la meilleure.

Vous ignorez donc, reprit l'Abbé, que chaque Ouvrage a deux faces, une

bonne & une mauvaiſe ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a preſque point de Livre, quelque bon qu'on le ſuppoſe, qui ne contienne pluſieurs traits, leſquels préſentés ſous un certain jour, peuvent beaucoup prêter au ridicule. Que d'un autre côté, quelque mauvaiſe que ſoit une production, il eſt difficile qu'elle ne renferme quelque choſe de paſſable ; que fait alors un faiſeur de Feuilles ? Si l'Auteur d'un bon Livre n'eſt pas de ſes amis ; ſi le Cenſeur a quelque intérêt de faire tomber l'Ouvrage, il a grand ſoin de ſupprimer tous les endroits, qui pourroient fournir matière à la louange, pour n'inſiſter que ſur ceux, qui prêtent le plus à la critique. Si au contraire il veut du bien à l'Auteur d'un mauvais Livre, il choiſit le peu de bon qui ſe trouve dans ſon Ouvrage ; il l'embellit encore, & le fait valoir ; il paſſe ſous ſilence, il excuſe, il pallie tout ce qu'il y a de mauvais ; & ſans que le Public s'en apperçoive, ou du moins, ſans qu'il puiſſe y trouver à redire, il fait d'un Ecrit excellent, une production ridicule, & d'une Brochure inſipide, un Ouvrage intéreſſant. Je dis, ſans que le Public

y trouve à redire : car le bien & le mal que l'on dit, eſt toujours juſtifié par les morceaux que l'on cite ; & l'on ne cite que ceux qui peuvent confirmer le jugement que l'on porte. C'eſt là une de ces fineſſes de l'art, qu'il eſt à propos de vous faire connoître, afin que vous n'y ſoyez pas trompé, lorſque vous lirez les Feuilles périodiques de ces Meſſieurs. Vous voyez donc, que j'avois raiſon de vous demander, comment vous vouliez que je parlaſſe des Ecrits que vous me préſentés, & ſous quel aſpect vous ſouhaittez que je les enviſage ?

Enviſagez-les, lui dis-je, ſous le meilleur aſpect ; car, à vous dire vrai, je ne les crois pas bien bons ; & je voudrois que vous m'aidaſſiés à en juger plus favorablement. Mais attendez encore quelques momens à en parler ; je vois venir à nous deux Ombres reſpectables, dont je veux entendre la converſation ; & je vous prierai enſuite de nous donner vos Extraits, à moins que nous ne ſoyons de nouveau interrompus par d'autres Ombres, qui viendront nous raconter leurs aventures.

Apprenez-moi d'abord quelles ſont celles qui s'approchent de nous.

Vous voyez, me dit l'Abbé, Jules-Ceſar & Ciceron. Ces deux hommes n'ont dans la tête, que leur Ville de Rome & leur République, dont l'un a été le ſoutien, & l'autre le deſtructeur. Ecoutez-les; je gage que c'eſt actuellement ce qui fait la matière de leur entretien. En effet, voici ce que Jules-Ceſar diſoit à Ciceron, au moment où nous les abordâmes.

JULES-CESAR.

Que vous ſervit-il, grand défenſeur de la République, de mettre tout en œuvre, pour la conſerver? Vous fûtes la dupe de mon Succeſſeur; & malgré votre zèle pour la liberté, vous n'avez pas terminé vos jours, d'une maniere plus douce que moi. Le Ciel eſt juſte, Ciceron; vous trempâtes ſourdement dans le complot de mes aſſaſſins; mais Antoine a bien ſçû me venger, & vous pérites, comme tous les autres Conjurés.

CICERON.

En défendant la liberté, j'ai fait mon

devoir; & je ne pouvois trop haïr ceux, qui vouloient l'opprimer. Vous fûtes la victime de votre ambition, & moi, celle de mon zèle à m'oppoſer aux ambitieux.

JULES-CESAR.

Ce n'eſt pas préciſément, pour avoir ſoutenu avec tant de chaleur les intérêts de la liberté, que vous fîtes cette fin tragique; mais c'eſt pour avoir déclamé à outrance, contre un ennemi puiſſant, qui avec de grands défauts, n'étoit pas dépourvû d'excellentes qualités. Vos Philippiques ſont belles; mais il valoit mieux ceder au tems, qu'à la démangeaiſon d'étaler votre éloquence, pour ſatisfaire votre haine particuliere, par ces brillantes injures, dont vous faiſiez retentir le Senat. L'exemple de Démoſthène auroit dû vous rendre plus circonſpect.

CICERON.

Quoi, devois-je appréhender la mort, & étouffer par une lâche diſſimulation, les mouvemens que je ſentois à la vûe de tant de crimes triomphans?

JULES-CESAR.

Mais de mon vivant, vous ſçaviez bien diſſimuler ! Par combien d'éloges flatteurs n'avez-vous pas encenſé ma fortune ? Et après ma mort, de quelles invectives n'avez-vous pas flétri ma mémoire ?

CICERON.

J'en conviens ; mais vous étiés tout puiſſant. Il falloit s'accommoder au tems. Antoine, quand je m'éforçois de le rendre odieux, & que je mettois ſes vices dans un ſi grand jour, n'étoit pas ſi à craindre. Et quand je vous élevois ſi fort dans les aſſemblées, c'étoit pour ſauver mes meilleurs amis, que vous vous croyiez en droit de punir. Enfin, c'étoit moins pour vous louer du peu de bien que vous faiſiez, que pour empêcher le mal que vous pouviez faire.

JULES-CESAR.

Vous ne dites pas auſſi, que c'étoit pour conſerver votre crédit, & pour vous maintenir dans l'autorité, dont

vous étiez ſi jaloux. Toujours ſuis-je venu à bout de mes deſſeins malgré Pompée, malgré vous & le Senat. Au lieu que tous les reſſorts de votre politique, toutes vos machines, votre éloquence, votre autorité, n'ont pû ébranler les fondemens, que j'avois jettés du deſpotiſme. Bien plus, malgré votre expérience, votre grand âge, & votre ſageſſe, vous ne pûtes démêler les vûes du jeune Octavius, que vous défendites opiniâtrement contre les défiances du Sénat, comme le ſeul capable de ſoutenir la liberté expirante, & de s'oppoſer aux ennemis de la République. Il vous avoit enchanté, par ſa ſoupleſſe & ſes louanges; il ſçavoit bien votre foible; & le plaiſir d'être flatté, & de vous venger de ſon concurrent, vous aveugla dans les intérêts les plus preſſans de votre patrie, que je ne crains point de dire, que vous ſacrifiâtes à l'amour des louanges, à votre ambition, & à la haine, que vous portiés à Antoine. Quelle énorme bévûe pour un vieillard ſi routiné dans le Gouvernement, & qui avoit autrefois ruiné les deſſeins d'un

ambitieux, qui en vouloit déja à la République.

CICERON.

Ah ! vous conviendrez du moins de mon déſintéreſſement, & de la pureté de mes vûes, dans la fameuſe affaire de Catilina.

JULES-CESAR.

Je ne ſuis pas aſſez injuſte, pour vous refuſer en cela ce qui vous eſt dû. Mais convenez, que ſi c'eſt là le plus glorieux endroit de votre vie ; c'eſt auſſi de quoi vous vous êtes toujours bien prévalu. Jamais foibleſſe n'a égalé la vôtre, à exiger le prix de ce bienfait. Vous appréhendiez bien l'ingratitude ; en toutes les occaſions éclatantes, vous avez bien ſçû relever le mérite de cette action. Si on ne vous louoit avec excès, vous regarderiez les louanges, comme ſuſpectes d'envie ou de malignité. Croyez-moi ; la modeſtie vous auroit fait plus d'honneur, & auroit donné toute autre idée de votre vertu. Mais vous aviez fait pour lors un effort ſur vous-même ; vous

vous étiez ſurpaſſé. On ſçait la foibleſſe & le découragement où vous jetta Clodius, quand il vous fit exiler. Car vous n'avez pas toujours eû tant de cœur; & vous n'osâtes pas profiter de la bonne volonté des jeunes Romains, vos diſciples, qui vous offroient leurs armes & leurs ſervices. La timidité fut toujours votre grand foible. Rappellez-vous encore le diſcours, que vous prononçâtes pour Milon, où la vûe des gens armés, qui vous environnoient, affoiblit tellement votre action, que vous rendîtes inutile la plus belle de vos Piéces.

CICERON.

Encore ne ſeroit-ce qu'un léger défaut, commun preſque à tous les gens de Lettres. Mais qui peut excuſer en vous cet orgueil & cette exceſſive ambition, qui vous fit marcher, enſeignes déployées, contre vos propres citoyens; déchirer les entrailles de votre patrie, pour vous rendre maître de l'Empire, & mettre aux fers un peuple libre par excellence? Quelle barbare manie, après avoir flétri votre jeuneſſe de cri-

mes infâmes, d'abolir les loix les plus ſacrées de la République ; & de vouloir opiniâtrément maîtriſer les plus grands & les plus vertueux hommes du monde, qui étoient plus dignes de commander que vous ! Quelle vanité, d'affecter ſourdement le Sceptre & le Diadême ; & quelle hypocriſie, de ſe faire un mérite auprès du peuple, du refus forcé de ces titres ! Allez, Ceſar, quoiqu'on diſe de votre courage, & de vos victoires, les plus ſenſés ſçauront toujours bien apprécier vos vertus, & à tenir la balance juſte, vous ne ſerez toujours qu'un uſurpateur & un Tyran.

JULES-CESAR.

Et qui peut aſſurer, qu'avec votre prétendu déſintéreſſement, & votre zèle pour la liberté, vous n'euſſiez pas vous-même tenté la fortune, ſi vous en euſſiez eû les moyens & le courage ? Encore un coup, vous aimiez à gouverner, mais vous étiez foible & timide, & ne pouvant briller par les armes, vous prîtes pour vous faire un nom, des moyens moins dangereux & plus aiſés.

CICERON.

Quoique vous puiſſiez dire, j'ai toujours montré, que je craignois peu la mort; & la fermeté avec laquelle je l'ai ſubie, réfute aſſez vos injuſtes reproches.

JULES-CESAR.

Mais vous la fuyiez cette mort; combien de détours ne fites-vous pas, pour eſquiver le coup, qui vous menaçoit, & mettre en défaut les émiſſaires d'Antoine? Quand vous vîtes, que vous ne pouviez plus échapper, vous fites bonne contenance, & vous couvrîtes vos regrets d'une généroſité apparente, qui vous fit honneur. Pour moi, je terminai mes jours auſſi glorieuſement, que j'avois vêcu. Ni les ſonges de ma femme, ni la frayeur des augures, ni des avis ſecrets ne purent m'empêcher d'aller au Senat, vous le ſçavez. Cependant je conviens, que vous aviez du mérite, & de grands talens pour les affaires; de l'éloquence, de la bonne foi, & une forte paſſion pour la gloire. Mais toutes les vertus humaines ont leur mauvais côté.

Je vous paſſe moi-même condamnation ſur bien des articles. J'ai abuſé de mon courage & de ma puiſſance ; mais Rome ne pouvoit plus ſe paſſer d'un Maître. Vivons de bonne intelligence, maintenant que nous n'avons plus d'intérêt à démêler. Allons trouver Pompée, Brutus & Antoine. Ne parlons plus de nos querelles, & dédommageons-nous ici dans une paix profonde, des paſſions tumultueuſes, dont nous fûmes le jouet ſur la terre.

Je vous avouerai, Madame, que, malgré l'envie, que javois témoignée d'entendre converſer enſemble ces deux Ombres célébres, leur entretien, auquel je ne prenois pas grand intérêt, commençoit à m'ennuyer, & que je fus charmé, d'en voir arriver la fin. Je prends peu de part, dis-je à l'Abbé des Fontaines, aux affaires de Rome. J'en prends davantage aux Brochures, que je vous préſente ; & en voici une d'abord, dont je vous prie de me faire l'extrait en beau. L'Auteur eſt donc de vos amis, répliqua l'Abbé ? Non, répondis-je ; je n'ai pas l'honneur de le connoître. C'eſt donc un homme puiſſant, reprit-il ? Vous me faites là, lui

dis-je, des queſtions qui m'embaraſſent. J'aurai tout auſſitôt fait de vous le nommer. C'eſt M. Duclos, de l'Académie Françoiſe, l'Auteur des Confeſſions du Comte de ***. d'Acajou, de l'Hiſtoire de Louis XI. & des *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiècle.* L'Ouvrage doit être excellent, dit l'Abbé des Fontaines; car un homme de ce mérite ne peut rien faire de mauvais, ni même de médiocre. Le titre d'abord m'en paroît intéreſſant. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des mœurs du dix-huitième ſiècle.* Voici donc de quelle maniere j'aurois fait l'extrait de ce Livre, ſi j'avois eû à l'annoncer dans mes Feuilles. Mon Préambule, ou mon Exorde, car remarquez, que l'extrait d'un Livre doit être un véritable diſcours ſur le Livre même dont on parle, & qu'il lui faut toujours un Exorde. Le mien, dans cette occaſion, auroit roulé ſur le mérite de l'Auteur, & en peu de mots, j'aurois fait le caractère des Ouvrages différens, qu'il a donnés au Public. De là je me ſerois jetté ſur les mœurs du ſiècle précédent, dont j'aurois fait la comparaiſon avec celui-ci; j'aurois parlé enſuite du fond du Roman.

Vous auriez pû auſſi, lui dis-je, apprendre à vos Lecteurs, que ce Livre, avec celui des *Conſidérations ſur les mœurs*, qui avoit paru quelques mois auparavant, devoient ne faire qu'un ſeul & même Ouvrage dans leur origine. Mais des amis de l'Auteur lui ont conſeillé de le partager en deux; que l'un formeroit un recueil de penſées détachées ſur divers ſujets; & que de l'autre on feroit un Roman agréable & inſtructif. M Duclos a ſuivi ce conſeil; il a tiré de ſon Roman, les penſées, les réflexions, les maximes, les caractères & les peintures de mœurs, qui s'y trouvoient répandues de côtés & d'autres; il a réuni tout cela ſous différens titres, & il en a fait un Livre, dans le goût de celui de Labruyere, auquel il a donné le titre de *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiècle.*

Mais, reprit l'Abbé des Fontaines, qui parcouroit des yeux les deux parties du Roman; il ne me paroît pas, que l'Auteur ait ſi fort dégarni ſon Ouvrage de penſées & de ſentences; à toutes les pages où je jette la vûe, j'en trouve encore un aſſez bon nombre. Ecoutez-moi, je vais ouvrir le Livre

au hazard, & vous verrez, ſi tous les endroits, ſur leſquels je tomberai, ne préſentent pas quelques maximes. L'Abbé lût en effet, & voici les penſées différentes que le hazard lui offrit.

» L'innocence a des ſcrupules ; les » premieres fautes donnent des re» mords ; les dernieres les font per» dre, & l'on ne ſçauroit trop tôt s'ef» frayer.

» L'empire, que le reſpect d'un A» mant délicat donne à une femme ver» tueuſe ; va juſqu'à lui ſoumettre les » tranſports de l'amour.

» Il faut qu'il y ait long-tems, qu'on » ait abandonné la vertu, avant que de » parler la langue du vice.

« Les autres paſſions vivent de leur » propre ſubſtance ; l'Amour a beſoin » d'un peu de contradiction, qui lui aſ» ſocie l'amour-propre, pour le ſoutenir.

» On devroit dire aux Amans, qui » ſe déclarent publiquement, faites » proviſion de vertus, pour remplacer » l'amour.

» Aimer, c'eſt de l'amitié ; dé» ſirer la jouiſſance d'un objet, c'eſt » de l'amour. Déſirer cet objet exclu» ſivement à toute autre, c'eſt paſſion.

» Le premier ſentiment eſt toujours un
» bien ; le ſecond n'eſt qu'un appétit
» du plaiſir ; & le troiſiéme étant le
» plus vif, augmente le plaiſir & pré-
» pare les peines.

» Jouiſſons toujours d'un bien, com-
» me s'il ne devoit jamais finir ; & ſça-
» chons le perdre, comme n'y ayant au-
» cun droit.

» Quand la tête des femmes ſe prend ;
» elles font toutes les avances, comme
» ſi ce n'étoit rien. La fantaiſie eſt-elle
» paſſée ? elles s'en défendent, comme
» ſi c'étoit quelque choſe.

» Un homme à la mode conſerve ſa
» célébrité, & confirme quelquefois ſes
» droits dans un âge, où il devroit les
» perdre. Après avoir ceſſé de plaire, il
» eſt encore long tems capable de ſé-
» duire. Il ſemble au contraire que la
» célébrité d'une femme double ſon
» âge. On s'ennuye de certaines beau-
» tés, moins parce qu'il y a long-tems
» qu'on en parle, que parce qu'on en
» a beaucoup parlé ? Il y en a parmi
» celles-là, qui s'attireroient une atten-
» tion marquée, ſi elles ne faiſoient
» que de paroître, ſans être plus jeu-
» nes, qu'elles ne le ſont. Le Public
» traite aſſez les femmes comme les

» ſpectacles, qui ſont courus ou déſer-
» tés.

» Si nous ne jugions qu'après nous-
» mêmes, nous nous rendrions une juſ-
» tice aſſez exacte ; & nous nous eſti-
» mons plus par l'opinion d'autrui, que
» par notre propre ſentiment.

» Les Amans n'ont pas toujours
» quelque choſe à ſe dire, mais ils
» ont toujours à ſe parler.

» On nous vante la vertu, & on
» nous la préſente ſous un aſpect rebu-
» tant ; on veut nous dégouter des plai-
» ſirs, & c'eſt l'unique deſir que la Na-
» ture inſpire.

Je n'ai encore parcouru que la premiere partie de ce Roman, continua l'Abbé des Fontaines, & vous voyez qu'à chaque ouverture du Livre la narration eſt interrompue par quelques ingénieuſes réflexions. Ce n'eſt pas, que je les déſaprouve ; on pardonne certainement à un Ecrivain, d'interrompre ſon Lecteur d'une maniere auſſi agréable. Les faits les mieux racontés ne feroient pas autant de plaiſir, que cette multitude de penſées ſententieuſes, dont l'ame ſe nourrit, pour ainſi dire, & que l'eſprit ſavoure avec une eſpèce de délectation.

Pour faire un extrait avantageux d'un Livre comme celui-ci, il faut commencer par diſtinguer la partie philoſophique de celle du Roman, & donner le précis de ce qu'il y a dans l'une & dans l'autre de plus neuf & de plus intéreſſant. Je vois d'abord, que le Héros de ces avantures ſe nomme .... mais non, je me trompe, il ne ſe nomme pas ; c'eſt lui-même, qui nous fait l'hiſtoire de ſa vie ; & j'ai beau feuilleter cet Ouvrage, je ne trouve nulle part comment il s'appelle. Cela va m'embarraſſer ; car comment éviter la confuſion qu'apporte naturellement avec lui, un homme que l'on ne nomme pas. Mais je ſçaurai bien me tirer de ce mauvais pas, & de ma pleine autorité, je vais le baptiſer le Marquis de ***. Or ce Marquis étoit un homme de condition, riche, jeune & beau, & qui avoit par conſéquent toutes les diſpoſitions à devenir un fat. Il le fut d'abord, & comme l'amour eſt la premiere occupation de la jeuneſſe, c'eſt en amour auſſi, qu'il en donna les premieres preuves. Il fut homme à bonnes fortunes ; jugez quel verni cela devoit ajoûter à ſes talens naturels ; mais

prenons-le dans le tems, où il n'étoit pas encore gâté par le mauvais exemple, c'eſt-à-dire, dans cet état de timidité, où ſont ordinairement les jeunes gens, lorſqu'ils commencent à entrer dans le monde.

Vous voyez, Madame, que l'Abbé des Fontaines ne liſoit pas de ſuite le Livre qu'il avoit à la main; il alloit du milieu à la fin, & de la fin au commencement. C'eſt ainſi que nous liſons, nous autres gens d'eſprit, me dit-il; & dans trois tours de main, nous ſçavons tout ce qu'un Livre renferme. Nous en devinons les trois quarts; un mot nous fait entendre toute une page, & quatre pages, tout le Livre. Revenons au Marquis. Sa premiere Inclination fut la Comteſſe de Canaples. Il ne m'eſt pas difficile de vous faire connoître cette femme, car je tiens juſtement lendroit où M. Duclois fait ſon caractère. » Belle & » bien faite, elle avoit l'eſprit ſage, & » le cœur tendre. Mais ſon caractère » ſérieux, juſqu'à la mélancolie, & un » maintien froid & réſervé la faiſoient » paſſer pour inſenſible. Peu répandue, » elle ne vivoit guère que dans ſon

» domeſtique, avec un mari d'un âge » aſſez avancé, qui remplaçoit les » agrémens qu'il n'avoit plus, par » mille attentions pour elle, & pour » qui elle avoit de l'amitié & du reſ- » pect. » Le Comte de Canaples, ce mari reſpectable, étoit le parent du pere de notre Marquis; le jeune homme lui avoit été recommandé, & la Comteſſe eut pour lui d'abord toute l'amitié, qu'on a pour un parent aimable, & enſuite un attachement plus tendre, que la parenté ne l'exige; mais elle étoit ſage & vertueuſe, & le Marquis de ***. fut obligé d'aller joindre ſon Régiment, ſans rien obtenir de ſa parente.

Il arriva dans le lieu de ſa Garniſon, le cœur plein d'amour, & pénétré de douleur; c'eſt qu'il n'avoit pas encore pris le ton & les airs de ſon état; il apprit à aimer en Officier; & à ſon retour de l'Armée, il pouvoit donner aux autres des leçons, de ce qu'il avoit ignoré en y arrivant. Ajoutez à cela une fatuité ſans exemple, qu'il avoit priſe, je ne ſçai où, & qui pouvoit faire dire de lui, comme du Marquis de Lorgnac dans *la Comteſſe d'orgueil*:

mai son ne fut *fat*, ſi métodiquement.
Comme il eſt de naiſſance, & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait, qu'on ait encore vû naître;
Et dans cette folie, il eſt perſuadé,
Qu'on meurt d'amour pour lui, dès qu'on l'a regardé.
Auſſi fait-il le beau, le plaiſant, l'agréable;
Vain, s'il en fut jamais, &c.

Vous m'entendez citer des Vers, continua l'Abbé; & c'eſt ce que doit faire ſouvent un faiſeur de Feuilles, pour ſe donner l'air d'un homme, qui ſçait tous nos Poëtes par cœur. Il n'eſt pas néceſſaire de les avoir lûs beaucoup, pour les citer à propos. Rien n'eſt plus aiſé, que de faire naître l'occaſion d'en rapporter quelques tirades. De quelque nature que ſoit l'Ouvrage dont on rend compte, il n'y a point de beau morceau de Poëſie, qui ne puiſſe y être amené tout naturellement. Je vais vous en donner une preuve, ſans ſortir de mon ſujet. Je tiens en main le Livre de M. Duclos, & j'y lis la penſée ſuivante: » Un Amant plaît aux » femmes, ſans autre raiſon, que de

» s'être préſenté le premier, & il eſt » bientôt quitté pour un ſecond, qui » n'a d'autre mérite, que d'être venu » le dernier. » Cette eſpéce de Satyre contre les femmes, ne vous rappelle-t'elle pas le caractère d'une inconſtante, que j'ai lû autrefois dans *Mélite*, Piéce de Corneille. Prenez cette Comédie, parcourez-la, vous y trouverez les Vers ſuivans.

Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée ;
Et rend à plaindre ceux, qui, flattant ſes beautés,
Ont aſſez de malheur, pour en être écoutés.
Damon lui plût jadis, Ariſtandre & Géronte,
Eraſte après deux ans n'y voit pas mieux ſon compte ;
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours ;
Philandre eſt aujourd'hui l'objet de ſes amours ;
Et peut-être déja, tant elle aime le change,
Quelqu'autre nouveauté le ſupplante & nous venge.

On n'eſt pas faché de lire de tems en tems dans les Feuilles, quelques beaux endroits de nos meilleurs Poë-

tes, ſurtout s'ils ſont cités à propos, & qu'ils paroiſſent venir comme d'eux-mêmes, ſans être trop recherchés. Je conſeillerois donc à ceux qui ſe deſtinent à ce genre d'écrire, de ſe faire une eſpéce de catalogue alphabétique de tous les ſujets de galanterie, de morale ou autres, qui ont été traités en Vers; afin, qu'à l'occaſion de ce qui ſe préſente à eux, dans l'Ouvrage dont ils parlent, ils ayent ſur le champ une petite Piéce de Poëſie à préſenter à leurs Lecteurs. Ceux-ci en admireront l'heureuſe application, & la mémoire prodicieuſe de l'Auteur, dont ils ne connoîtront pas l'artifice; puiſque ſans ſçavoir par cœur un ſeul Vers, on ſera en état, par le moyen de ce catalogue, de faire les citations les plus heureuſes. C'eſt avec un ſecours à peu près ſemblable, que je me donnois un air d'érudition, qui ne me coûtoit rien à acquérir. J'avois chez moi un certain gros, *in-folio* appellé *Polyanthea*. Ce Livre eſt une ſorte de Dictionnaire Latin, où l'on trouve la définition de chaque mot qui y eſt renfermé; les Vers des anciens Poëtes qui y ont rapport, les penſées, les maximes, & les

traits hiſtoriques tirés des Auteurs ſacrés & prophanes, qui ont parlé de la choſe, que ce mot repréſente. Quand, par exemple, j'avois à rendre compte d'un Ouvrage, qui traitoit des femmes, je cherchois l'article *mulier*; & là je voyois tout ce que l'Ecriture, les Peres, les Philoſophes, les Poëtes & les Hiſtoriens, ont dit de bien & de mal ſur les perſonnes du ſexe. Je choiſiſſois le trait qui avoit le plus de rapport avec les endroits que je rapportois; & je confirmois, ou je combattois le ſentiment de l'Auteur, par l'autorité de S. Baſile, d'Epictete, de Juvenal, de Juſtin, & des Ecrivains les plus célébres de l'Antiquité. Auſſi mes Feuilles paſſoient-elles pour être très-ſçavantes; & cette ſcience, comme vous voyez, je l'acquérois à très-peu de frais. Au reſte, n'allez pas redire tout ce que je vous raconte de mes petites ruſes; premierement vous diminueriés l'eſtime, qu'on vouloit bien faire de moi, & de ma prétendue érudition. En ſecond lieu, vous pourriez nuire beaucoup à ceux qui ſon engagés dans la même carrière, & qui probablement ont recours au même artifice.

fiée. Laiſſez-les jouir de la réputation de Sçavants ; je conviens qu'ils ne la méritent pas ; mais dans le fond elle ne fait tort à perſonne. D'ailleurs, qu'importe que ce ſoit dans leur tête, ou dans un Livre qu'ils prennent les différens traits qu'ils citent dans leurs Ouvrages, pourvû que ces traits ſoient bien placés, & qu'ils donnent du prix à la Feuille. Mais tout ceci m'a fait perdre la ſuite de mon extrait : où en étois-je, lorſque j'ai entamé cette matiere. Avois-je déja ramené mon Marquis de l'Armée ?

Oui, lui dis-je, & il en étoit revenu avec toutes les façons d'un petit Maître. Que fit-il, quand il fut de retour à Paris ? De quelle maniere ſe comporta-t'il avec Madame de Canaples ſa parente, avec laquelle il avoit toujours été ſi reſpectueux avant ſon départ ?

Attendez, répondit l'Abbé, je vais vous le dire laiſſez-moi chercher l'endroit où je l'ai quitté. Le voici juſtement. Le Marquis ſe préſenta chez la Comteſſe avec un air plus dégagé ; mais ſoit qu'elle prit avec lui un maintien impoſant, ſoit qu'il ne pût perdre

l'habitude de la reſpecter, il ne put chercher à ſortir du reſpect, ſans ſe trouver dans une contrainte, qui produiſoit le même effet.

Il y en a qui penſent, que le reſpect envers une femme avec laquelle on peut être familier, ſans ſortir des bornes de la bienſéance, eſt la preuve la plus convainquante d'un grand amour. Il paroît que c'eſt là le ſentiment de M. Duclos, qui rend ſon Marquis toujours plus amoureux de Madame de Canaples, & toujours plus reſpectueux en ſa préſence. Pour moi, je croirois avec Thomas Corneille,

Que le reſpect n'eſt point un tyran ſi ſévère:
Ou, ſi on en reçoit quelque ordre de ſe taire,
On l'obſerve d'un air ſi chagrin, ſi contraint,
Qu'en montrant ce qu'on ſouffre, on fait voir ce qu'on craint.
La raiſon par l'Amour eſt bientôt affoiblie;
Auprès de ce qu'on aime, on s'égare, on s'oublie;
Au défaut de la bouche, une tendre langueur,
Fait lire dans les yeux le déſordre du cœur;
Et l'on ne peut penſer, quand un beau feu l'anime,

Qu'un soupir indiscret passe pour un grand crime.

Le Marquis, qui vouloit être petit Maître à toute force, & qui n'osoit le paroître avec Madame de Canaples, prit le parti de l'aimer respectueusement, & d'aller faire le fat avec d'autres femmes. En voici quelques-unes de celles, qui lui passerent par les mains successivement.

La premiere fut la Marquise de Retel. Sa figure étoit piquante, & l'on ne pouvoit guère avoir plus d'esprit & moins de mœurs; plus de mépris pour les bienséances, quoiqu'elle ne manquat pas d'ailleurs de probité. Personne n'a jamais eu dans le vice autant de candeur, qu'elle en avoit.

Sa seconde fut Madame de Climal. Elle étoit extrêmement sensible, fort portée à l'amour, mais très-jalouse de sa réputation; & elle ne se rendit qu'à l'estime que notre Marquis eût l'art de lui inspirer.

La troisiéme fut Madame de Saintfal. C'étoit une de ces femmes distinguées entre celles que l'on connoît sous le nom d'intriguantes.

La quatrième fut Madame de Saintré ; mais il fallut avoir plus de ménagement avec celle-ci qu'avec les autres ; car elle étoit aſſez modeſte, ou aſſez fiere, pour ne vouloir pas que ſon nom ſervit à orner une liſte. Madame de Saintré étoit une jeune veuve, qui par ſon rang, ſa fortune & ſon goût, raſſembloit chez elle l'élite de la meilleure compagnie.

La cinquiéme fut la Comteſſe de Vergi ; elle étoit alors l'objet de l'attention, par la figure & les graces, & par les avantages de la naiſſance & du rang. Elle étoit du petit nombre de celles qu'on cite, lorſque, pour prouver qu'une promenade a été belle, un ſpectacle orné, & une fête brillante, on ajoute, Madame une telle y étoit.

La ſixiéme fut Madame de Remicourt ; une figure piquante, le caractere impétueux, le cœur droit, l'eſprit vif, & l'imagination bouillante, telle étoit cette femme.

Ce ſont les caractères différens de toutes ces Maîtreſſes, les converſations que le Marquis de *** eut avec elles, leurs brouilleries, leurs racommodemens, leurs ruptures, & les ré-

flexions particuliéres que tout cela occaſionne, qui ſont la matiere de la plus grande partie de ce Roman. L'Auteur finit par ramener ſon Marquis chez Madame de Canaples, dont il lui fait épouſer la parente, appellée Mlle de Foix.

Ce n'eſt point ici un Roman d'action & d'avanture; tout ſe paſſe preſque en réflexions & en propos. Les Acteurs penſent plus qu'ils n'agiſſent, ou plutôt, on ne les fait agir, que pour avoir occaſion de rapporter toutes les belles choſes qu'ils ont dites, & qu'ils ont penſées. J'en ai deja cité quelques unes; en voici d'autres, par leſquelles je finirai mon extrait.

» On n'eſt pas jaloux à la Cour comme à la Ville; la jalouſie n'eſt plus » qu'un ridicule Bourgeois; & l'on » trouve des Bourgeois aſſez raiſonnables, aſſez polices, ou aſſez ſats, pour » n'être pas jaloux.

» Il eſt contre l'honneur de chercher » à plaire à une femme eſtimable, dont » on n'eſt pas violemment epris. Il y » en a telle, qui réſiſteroit à ſon penchant, qui même triompheroit d'une » paſſion, ſi on ne l'avoit pas miſe en

La quatrième fut Madame de Saintré ; mais il fallut avoir plus de ménagement avec celle-ci qu'avec les autres ; car elle étoit assez modeste, ou assez fière, pour ne vouloir pas que son nom servit à orner une liste. Madame de Saintré étoit une jeune veuve, qui par son rang, sa fortune & son goût, rassembloit chez elle l'élite de la meilleure compagnie.

La cinquième fut la Comtesse de Vergi ; elle étoit alors l'objet de l'attention, par la figure & les graces, & par les avantages de la naissance & du rang. Elle étoit du petit nombre de celles qu'on cite, lorsque, pour prouver qu'une promenade a été belle, un spectacle orné, & une fête brillante, on ajoute, Madame une telle y étoit.

La sixième fut Madame de Remicourt ; une figure piquante, le caractere impétueux, le cœur droit, l'esprit vif, & l'imagination bouillante, telle étoit cette femme.

Ce sont les caractères différens de toutes ces Maîtresses, les conversations que le Marquis de *** eut avec elles, leurs brouilleries, leurs racommodemens, leurs ruptures, & les ré-

flexions particuliéres que tout cela occaſionne, qui ſont la matiere de la plus grande partie de ce Roman. L'Auteur finit par ramener ſon Marquis chez Madame de Canaples, dont il lui fait épouſer la parente, appellée Mlle de Foix.

Ce n'eſt point ici un Roman d'action & d'avanture; tout ſe paſſe preſque en réflexions & en propos. Les Acteurs penſent plus qu'ils n'agiſſent, ou plutôt, on ne les fait agir, que pour avoir occaſion de rapporter toutes les belles choſes qu'ils ont dites, & qu'ils ont penſées. J'en ai déja cité quelques unes; en voici d'autres, par leſquelles je finirai mon extrait.

» On n'eſt pas jaloux à la Cour comme à la Ville; la jalouſie n'eſt plus » qu'un ridicule Bourgeois; & l'on » trouve des Bourgeois aſſez raiſonnables, aſſez polices, ou aſſez ſots, pour » n'être pas jaloux.

» Il eſt contre l'honneur de chercher » à plaire à une femme eſtimable, dont » on n'eſt pas violemment epris. Il y » en a telle, qui réſiſteroit à ſon penchant, qui même triompheroit d'une » paſſion, ſi on ne l'avoit pas miſe en

» droit de ſe flatter d'en inſpirer une
» pareille ; & il y a des femmes per-
» dues, qui n'auroient jamais eu qu'une
» paſſion, ſi elles l'euſſent reſſentie
» pour un honnête homme.

» Une foibleſſe d'éclat, pour une
» Bourgeoiſe, & une lâcheté pour un
» Militaire, ſont de ces choſes dont
» on ne ſe relève point ; au lieu que la
» galanterie n'eſt ſouvent dans un rang
» plus élevé, que le préſage de la dévo-
» tion, & de la conſidération qui la
» ſuit.

» Un ſimple particulier eſt-il trahi
» par ſa femme ? Le voilà deshonoré,
» c'eſt-à-dire ridicule ; car en France,
» c'eſt preſque la même choſe. Pour-
» quoi ? C'eſt que s'étant marié à ſon
» goût, il eſt au moins taxé d'avoir fait
» un mauvais choix. Il n'en eſt pas de
» même des gens d'une certaine fa-
» çon, dont les mariages ſont des eſ-
» péces de traités faits ſur les conve-
» nances de la naiſſance & de la for-
» tune. Voilà pourquoi on ne connoît
» point parmi les Grands cette qualifi-
» cation burleſque, qu'on donne dans
» la Bourgeoiſie à un mari trompé par
» ſa femme.

Je ne rapporterai rien de plus de ce Livre; car vous diriez que je le copie, plutôt que je n'en fais l'extrait. C'eſt encore là une choſe, à laquelle un faiſeur de Feuilles doit bien prendre garde, de ne pas charger trop ſes analyſes de citations, de peur qu'on ne diſe, qu'il n'y met rien du ſien, & qu'il ne rempliſſe ſa Feuille qu'avec les richeſſes d'autrui. J'avoue que cinq ou ſix pages de guillemets ſont une grande avance, & qu'ils épargnent pour le moins une journée de travail. Il y a des jours où un Auteur périodique eſt bien aiſe de ſe réjouir avec ſes amis; il faut pourtant que le Journal paroiſſe au tems marqué; que fait-il donc, pour ſatisfaire également à ſes engagemens envers le Public & à ſes plaiſirs? Il tranſcrit au plus vîte une longue tirade de l'Ouvrage dont il rend compte; cela bouche un trou, & cette petite manœuvre répétée trois ou quatre fois dans chaque cahier de ſes Feuilles, lui laiſſe tous les mois ſept ou huit jours de bons pour ſe divertir.

Vous m'aviez promis, dis-je alors à l'Abbé des Fontaines, que vous m'apprendriez l'art de bien faire les Feuil-

les. Mais ce que vous venez de dire ici apprend ſeulement comment on les fait mal. Et qu'eſt-il néceſſaire, qu'un Ecrivain périodique ſe divertiſſe ? Il doit ſe contenter de divertir les autres. Sçachez, reprit-il, qu'il ne faut pas qu'un homme de Lettres vive comme un eſclave, & qu'il vaut mieux qu'il ſe négl ge de tems en tems, que de faire toujours bien aux dépens de ſa liberté, de ſes amuſemens & de ſes plaiſirs. On ſeroit bien à plaindre, ſi pour inſtruire & récréer le Public, on ſe réduiſoit dans une eſpéce de captivité. Un travail continuel n'eſt que pour les forçats ; & dans la République des Lettres, il ne doit point y avoir de galères. Il doit donc être permis de ſe relâcher de tems en tems, non pas pour l'avantage & la perfection de la Feuille, mais pour l'agrément & la ſatisfaction de celui qui la fait. Mais nous allons encore être interrompus, & je ne pourrai pas de ſitôt faire l'examen des autres Brochures, que vous avez apportés avec vous ; je vois venir à nous des Ombres de diſtinction, avec leſquelles j'imagine que vous ſerez bien aiſe de vous entretenir.

C'eſt Henri VIII. Roi d'Angleterre, & le fameux Marc-Antoine. Ils ne ſont jamais enſemble, ſans parler de leurs anciennes amours. Ecoutons-les, lui dis-je, les converſations qui roulent ſur cette matière, ſont ordinairement intéreſſantes. Je m'approchai donc, pour les mieux entendre, & quand je fus auprès d'elles, Antoine diſoit à Henri: non, je ne me conſolerai jamais, d'avoir perdu l'Empire Romain pour une ingrate.

HENRI.

Et moi, devois-je ruiner la Religion de mon pays pour une infidéle? Je fus comme vous le jouet d'une folle paſſion. Je ſacrifiai tout à mon penchant. Jamais Prince ne marqua tant de foibleſſe; mais j'en ſuis aſſez puni, par la honte & les remords qui me déchirent. Je vous cherchois, pour trouver quelque conſolation dans votre entretien. C'eſt une eſpéce de ſoulagement pour des malheureux, dont l'infortune a quelque rapport. J'étois Roi des Iſles Britanniques, qui faiſoient autrefois partie de votre Empire; mon pays profeſſoit la ſaine & véritable Religion;

je ruinai ſes maximes, après les avoir hautement protégées ; je répudiai la Reine, ma légitime épouſe, ſur un léger prétexte ; je perſécutai cruellement mes plus ſages & mes plus zélés Sujets ; & tout cela, pour une femme ?

ANTOINE.

C'étoit donc une femme d'un grand mérite, & d'une beauté parfaite ?

HENRI.

Rien moins que cela. Son viſage n'avoit rien de bien ſéduiſant ; elle avoit même des défauts monſtrueux, ſix doigts à une main, & je ne ſçais quelle tumeur à la gorge, qu'elle cachoit ſoigneuſement avec un voile, qui ſembloit ne faire qu'une partie de ſa parure. Sa naiſſance étoit médiocre ; & il courroit des bruits ſur ſa conduite, qui auroient dû m'ouvrir les yeux, ſi mon aveuglement n'eut été ſans remède. Elle avoit été Maîtreſſe d'un Roi de France ; & quand je l'eus épouſée, elle employa les moyens les plus odieux, pour me donner un Succeſſeur, craignant que je ne vinſſe à

la répudier, si je n'en avois que des filles. Il est vrai, qu'elle m'enchanta par sa résistance; & que n'en ayant pû rien obtenir avant de l'épouser, je crus que ce que l'on publioit d'elle, n'étoit que calomnie. Mais enfin je fus détrompé, & j'eus la triste satisfaction de me venger, en la faisant mourir sur un échaffaut. Mes autres mariages furent tous malheureux. Dès ce tems là, mon Royaume affranchi du frein de la Religion, est tombé dans mille désordres. Elisabeth ma fille, qui régna après moi, fit trancher la tête à la Reine d'Ecosse sa cousine, par la plus barbare politique. Un scélérat hypocrite, fourbe, heureux & hardi, fit condamner à la même peine, par un monstrueux Arrêt du Parlement Charles I, mon légitime Successeur; le peuple est toujours prêt à remuer, la division régne dans les différens ordres de l'Etat; la Religion n'y est plus qu'un phantôme à plusieurs têtes; voyez, si vous avez autant à vous plaindre de Cléopâtre, que moi d'Anne de Boulen.

ANTOINE.

A proprement parler, ce n'eſt pas à ces femmes, que nous devons imputer nos malheurs, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Ces femmes faiſoient leur rôle. Elles ſont depuis long-tems en poſſeſſion d'employer leurs charmes, pour ſéduire les hommes. Anne de Boulen étoit maîtreſſe de ſes faveurs, comme toutes les autres. Si elle vous les refuſa conſtamment, c'eſt qu'elle aſpiroit au Trône. Après tout, nous aurions dû nous défier de leurs attraits, & tenir bon contre leurs artifices. Notre foibleſſe n'eſt pas excuſable. Vous aimiez une femme dont la conduite vous étoit extrêmement ſuſpecte; & vous couronnâtes ſa réſiſtance, vertu de quelques mois, ou plutôt, phantôme de vertu, dont elle ſe dédommageoit peut-être entre les bras de quelque autre.

HENRI.

Vous devinez juſte: car un de mes Officiers voulut me tirer d'erreur, &

me dit, qu'il me rendroit, ſi je voulois y conſentir, témoin des faveurs qu'il en recevoit. Mais je le chaſſai de ma préſence, comme un impoſteur.

ANTOINE.

Les Princes ne veulent pas qu'on les contrarie dans leurs paſſions. C'eſt ſouvent un crime de vouloir leur être utile. Cependant, c'étoit un coup à vous guérir.

HENRI.

J'en doute fort. Les femmes ont bien des reſſources. Quelques larmes, quelques ſoupirs vous ont bientôt désarmé. Les excuſes les plus frivoles empruntent une force invincible, des beaux yeux qui vous captivent.

ANTOINE.

Il n'eſt que trop vrai; & j'en ſuis moi-même un grand exemple. Je me croyois adoré de Cléopâtre; cependant un certain Dellius, homme d'eſprit, partagea avec moi ſes faveurs, & fut même le plus aimé. Je fus trompé par la femme du monde, qui auroit moins

dû le faire ; pour qui, comme vous ſçavez, j'avois répudié une épouſe d'un mérite infini, & dont j'étois tendrement aimé ; pour qui je m'étois brouillé avec ma patrie ; & à qui enfin, je ſacrifiai l'empire du monde. Cette infidelité auroit dû rallentir ma paſſion ; je l'aimai néanmoins comme auparavant ; une belle femme n'a jamais tort. Elle régna toujours depuis ſur mon cœur, avec autant d'empire que jamais. A vous dire vrai, Cléopâtre étoit parfaitement belle ; elle enchantoit, elle poſſedoit l'art ſuprême de réveiller une paſſion aſſoupie. Elle faiſoit valoir tous ſes avantages, & ne laiſſoit aucun de ſes charmes inutiles. Cependant Octavia ne lui cédoit guére en beauté. Sa vertu, ſa tendreſſe conſtante & déſintéreſſée, m'offroient des plaiſirs purs & ſans allarmes, ſi j'euſſe été capable d'en connoître le prix ; j'étois preſque sûr de l'Empire Romain, ſi Cléopâtre ne m'eut tenu enchaîné. Vous ſçavez ſans doute la fameuſe Bataille, qui décida la querelle entre moi & mon Rival. J'avois toutes les forces de l'Orient, & plus de valeur qu'Octavius. Le ſignal eſt donné, le combat com-

mence ; mes Soldats ſe battent courageuſement ; mais tout à coup, Cléopâtre qui m'accompagnoit, pour mon malheur, prend la fuite avec ſes Galères ; & moi, Dieux ! quel affreux ſouvenir, j'abandonne mes Soldats & la Victoire, pour ſuivre cette Reine, qui me trahiſſoit. Depuis ce tems là, je traînai dans l'Egypte les reſtes d'une vie languiſſante & deshonorée ; & je ne goûtois plus, dans les bras de Cléopâtre, que des plaiſirs pleins d'amertume. Enfin, ſur le bruit qu'elle avoit fait répandre de ſa mort, je me perçai le cœur de mon épée, & je deſcendis dans ces lieux, plein de honte & de déſeſpoir.

HENRI.

Octavius vous vengea ; il mépriſa les charmes de Cléopâtre, & l'auroit fait ſervir à ſon triomphe, ſi elle ne l'eut prévenu, par une mort volontaire.

ANTOINE.

Foible conſolation, pour de ſi grands malheurs. Non, je ne me pardonnerai jamais les fautes que j'ai faites,

le discours tombe sur ce qui les concerne, commencent tout d'un coup une histoire, qui souvent est fort mal amenée. En voici une de ce genre là.

Je m'appelle Philinte, nous dit cette Ombre. Je suis de la Basse-Normandie. Ne vous étonnez pas de voir une Ombre Normande dans les Champs Elisées. Ces demeures sont faites pour tout ce qu'il y a d'hommes justes & raisonnables sur toute la terre, & la Normandie, malgré le préjugé, en fournit tout autant, qu'un autre pays du monde. J'étois encore fort jeune, continua-t'il, lorsque ma mere mourut; & mon pere, qui la suivit de fort près, me laissa pour tout héritage, un fort petit bien de campagne, mais de l'éducation suffisamment, pour un enfant de mon état. Je fus remis sous la tutelle de mon oncle, qui étoit un assez honnête Bénéficier, & qui faisoit un fort bon usage, selon la coutume, des revenus de l'Eglise.

C'étoit un réjoui, qui passoit bien son tems,
Des mets exquis & succulens,
Entretenoient sa corpulence:
Il n'y plaignoit pas la dépense.

Sa croupe rebondie, & ſon triple menton,
De ſon vaſte abdomen le pompeux étalage,
Prouvoient qu'il n'étoit pas toujours en Oraiſon ;
Et que maints rouges bords de ce ſaint perſonnage
Arroſoient ſouvent l'éſophage.
Il croyoit qu'ici-bas, les Elûs du Seigneur
Sont diſpenſés de l'abſtinence ;
Et que l'auſtère pénitence
Ne regarde que le pécheur.

Il ne m'apprit point de Latin ; le peu que j'en avois acquis ſurpaſſoit de beaucoup, tout ce qu'il en pouvoit ſçavoir lui-même. Mais il ne tint pas à lui, qu'il ne me rendit un fort bon compagnon de table. Toutes ſes proviſions de cave n'étoient pas de cette triſte liqueur, que l'on tient de Pomone, & qui ne conſolera jamais les habitans du pays, de celle que Bacchus leur refuſe. Il avoit de fort bonnes futailles en vin récl, & il y employoit le meilleur de ſes revenus. Le cidre étoit pour ſa Gouvernante, qui cependant partageoit ſa tendreſſe entre l'une & l'autre liqueur, & donnoit aſſez

souvent au vin la préférence, du moins le soupçonnoit-on à l'étiquette empourprée de sa face, & à l'exhalaison odorante, qui partoit quelquefois avec bruit du fond de sa poitrine.

On voyoit sur sa trogne éclater cent rubis ;
Bouche large & béante, & lippes, Dieu sçait comme ;
Nez épaté, sourcils roux, cheveux gris ;
Oeil oblique & cavé, qui distilloit la gomme ;
Menton pointu, de longs poils hérissés ;
Trois dents, ou plutôt trois défenses,
Le front parsemé d'éminences ;
Le dos en voute relaussé,
Et la mine amphibologique,
Qui faisoit qu'on n'osoit malgré son vêtement,
Sur son sexe douteux porter un jugement.
Bref, elle étoit, en tout point, canonique.
Le vis-à-vis & le pendant
De notre bon Ecclésiastique.

Mon oncle, qui, comme tous ses Confreres, avoit des égards aveugles pour cette Intendante générale de son temporel, n'y prenoit pas garde, ou feignoit de ne pas s'en appercevoir.

Pour moi, je n'avois garde d'y trouver à redire ; je ſçavois combien il m'étoit important, de ménager ſes bonnes graces ; car la faveur de mon oncle dépendoit de la ſienne. Elle étoit ſon conſeil, ſon juge & ſon oracle. Je m'attachai donc à elle, & je lui fis ma cour avec tout le ſoin poſſible, pour me bien mettre dans ſon eſprit. J'y réuſſis. La vie que je menois chez mon oncle étoit aſſez douce. Il me regardoit, diſoit-il, comme l'appui de ſa vieilleſſe ; & ſans conſulter mon goût, il me deſtinoit à l'état Eccléſiaſtique, & vouloit un jour me faire nommer à ſon Bénéfice, ſuivant en cela la maxime du ſiecle, qui eſt d'une grande reſſource pour les familles ;

Et qui fait, que l'on ſe décharge
Pour un objet chéri, d'un objet onéreux :
Qu'on rend un enfant malheureux,
Pour mettre un autre plus au large.

La Gouvernante cependant me payoit avec uſure de mes attentions pour elle, & elle pouſſoit ſi loin les ſiennes, que ſi j'euſſe eû un peu d'expérience, j'en aurois aiſement deviné

le motif. Mais je ne m'en doutois pas ; & je regardois ſes amitiés, comme un effet de ſa complaiſance pour mon oncle, & de ſa pitié pour un orphelin. Elle avoit environ cinquante ans ; toute femme de cet âge ne me paroiſſoit point ſuſpecte, & je croyois qu'elle ne pouvoit exiger des hommes, tout au plus que du reſpect. Je me trompois cependant, & je fus bientôt tiré de mon erreur. Roupille, c'etoit le nom de la Gouvernante, vint un matin dans ma chambre, comme je dormois encore, mon oncle étoit à l'Office, & elle ſaiſit le moment, pour me faire une ouverture de cœur, à laquelle je ne m'étois du tout point attendu. Le bruit qu'elle fit en ouvrant la porte, me réveilla. Dès que j'eus ouvert les yeux, je fus bien ſurpris de voir cette femme aſſiſe à côté de mon lit. J'ai tort, me dit-elle, d'interrompre ainſi votre ſommeil ; une viſite ſi matinale, ne peut être que facheuſe. Mais il eſt certaines choſes que l'on peut excuſer, & je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre juſqu'à préſent de manque d'attention de ma part. Je ſerois, lui répondis-je, le

plus ingrat des hommes, ſi je n'en avois toute la reconnoiſſance poſſible; & mon reſpect pour vous va juſqu'à un point... Laiſſez là le reſpect, interrompit-elle; agiſſons entre nous ſans façon. Ce n'eſt pas du reſpect, que je veux de vous; de la cordialité, mon ami, c'eſt tout ce que j'en attens. Vous ne doutez point que je ne vous aime; mes façons ont dû vous en convaincre, ajouta-t'elle; & me décochant un regard étincellant, que je pris pour une bluette bachique; ah! j'en ſuis convaincu, repartis-je; & je remercie la Providence, de m'avoir fait retrouver en vous une ſeconde mere, une mere tendre & bienfaiſante. Encore un coup, me dit-elle, vous m'offenſez avec des termes ſi reſpectueux. Je veux que vous me regardiez comme une amie, comme une confidente; & il n'y a pas une ſi grande diſproportion entre nos âges, pour que vous me refuſiez ces titres. Mais là, dites-moi, avez-vous une vocation bien décidée, pour l'état Eccléſiaſtique? Ne vous ſentez-vous pas dans le cœur quelques diſpoſitions contraires? Vos yeux me trompent bien, ou vous

avez du penchant à la tendreſſe : en tout cas, il n'y a pas grand dommage, vous êtes aſſez fait pour plaire, & je n'en vois guére qui me paroiſſent plus dignes que vous, d'être bien auprès des femmes.

Quoique je me ſentiſſe déja de l'inclination, pour une fort aimable Demoiſelle du voiſinage, je ne crus pas devoir faire confidence à Mad. Roupille, de mes feux naiſſans. Je m'appercevois déja, à la vivacité de ſon diſcours, qu'elle auroit voulu ſe faire une application à elle-même, des diſpoſitions qu'elle me ſouhaitoit à la tendreſſe. Je diſſimulai, & lui dis en riant, que je ne connoiſſois point l'Amour, que je ne me ſentois point de répugnance pour l'état Eccléſiaſtique ; mais que je ne répondois point de mon cœur pour l'avenir. Je n'en voudrois pas répondre non plus, dit-elle ; mais, en tout cas, défiez-vous de la coquetterie des femmes. Celles qui ſont trop jeunes, ſont ordinairement volages, infideles, capricieuſes. Ce ſeroit un grand malheur pour vous, ſi vous donniés les prémices de votre cœur à quelques-unes de ces ébaudrilées,

lées, qui n'aiment qu'elles-mêmes. Tenez, je vous connois, vous êtes ſimple & ſans art; il vous faudroit une femme raiſonnable; une femme... Là... de ces femmes prudentes, qui ſans être bien jeunes, ſont encore fraîches & ragoutantes; qui ont encore les graces de la jeuneſſe, ſans en avoir l'étourderie. Par exemple, ajoûta-t'elle, en me prenant la main, ſi une femme, telle que moi, vous jugeoit digne de ſon eſtime, qu'en penſeriez-vous? Vous ne dites mot, petit fripon, c'eſt pourtant ce qu'il vous faudroit. Je gage, que vous n'auriez pas ſujet de vous repentir d'un choix ſi raiſonnable. Si j'aimois, je ſens que j'aimerois de la meilleure foi du monde, & que je n'aurois pas la cruauté de...

La voix de mon Oncle, qui ſe fit entendre à la porte, mit fin à ſon diſcours, & à l'embarras où je me trouvois. Elle ſortit, en mettant dans ſes regards les plus vives expreſſions de ce qu'elle ſentoit dans ſon cœur; & dès que je me vis ſeul, je fis toutes les réflexions, que vous pouvez vous imaginer, ſur l'extravagance de cette Amante

ſurannée. Cependant je compris, que je devois diſſimuler, parce qu'il n'y avoit rien, que la vengeance ne ſuggérât à une vieille débauchée, qui ſe croyoit l'objet des mépris d'un homme, à qui elle n'a pas eu honte de déclarer ſa paſſion. Je jouai aſſez bien mon rôle pendant quelque-tems; je la laiſſois eſpérer, & je nourriſſois, malgré moi, le ridicule amour, que j'avois allumé dans ſon ſein. Mais elle ſe laſſa d'être la dupe de mon artifice, lorſqu'elle trouva ſur ma table une Lettre de Mélite; c'eſt le nom de l'aimable fille que j'aimois. Quoique cette Lettre ne fût pas conçûe dans des termes à faire deviner à Roupille, juſqu'où alloit ma paſſion pour cette charmante voiſine, elle en eut néanmoins un déplaiſir extrême; mais comme le Billet étoit ſans ſignature, il ne me fut pas difficile de la dépayſer. Je mis cette Lettre, dont les termes étoient vagues, ſur le compte d'un de mes amis, que je ſuppoſois être en liaiſon avec une Bourgeoiſe du Lieu; & je dis à Roupille, qu'il avoit laiſſé, ſans y penſer, cet écrit ſur ma table. Je prévins cet ami, pour éluder les recher-

chez ; & pour dérober à mon oncle la connoissance d'une passion, que je ne croyois pas qu'il dût approuver. Roupille se calma ; mais son amour pour moi croissoit tous les jours de plus en plus ; & du train qu'il alloit, je me trouvois fort embarrassé, sur le parti que j'avois à prendre. Mon cœur étoit tout occupé de Mélite ; mais il n'étoit pas besoin qu'il le fût, pour détester Roupille. Cette femme m'agaçoit sans cesse, & je ne sçavois plus à quoi me résoudre.

Je pestois en secret ; & quoi qu'elle pût faire,
Sa flamme ne trouvoit que glace dans mon cœur.
Plus elle tâchoit de me plaire,
(Plus elle m'inspiroit d'horreur.)

Enfin elle entra un matin fort brusquement dans ma chambre. L'Amour, ou plutôt la débauche étinceloit dans ses yeux ; elle me fit cent reproches sur ma dureté & mon ingratitude ; son cœur gros de soupirs, exhala sa passion par des sanglots redoublés & indécens, qui la rendoient un monstre à mes

yeux. Puis passant tout-à-coup des reproches aux emportemens les plus vifs, elle s'approcha de mon lit... Souffrez, Messieurs, que je tire le rideau sur une scéne, qui vous offenseroit peut-être autant, qu'elle me paroît dégoûtante à moi-même. Figurez-vous Alecton acharnée sur une ame criminelle, le regard en feu, la bouche écumante, la gorge noire & pendante comme deux vieilles outres vuidées. Quels yeux, quel aspect! J'en frémis d'horreur encore. Je me débarrassai, comme je pûs, de ces carresses infernales, & je me sauvai tout en chemise dans le grenier. Roupille, la rage dans le cœur, descend dans son office; & mon oncle étant arrivé un moment après, elle lui dit, qu'il nourrissoit un monstre dans sa maison; que je lui avois voulu faire violence; & que s'il ne me chassoit pas sur le champ, elle l'alloit quitter pour jamais.

Quoique la figure de cette mégére fut plus que suffisante, pour me justifier dans l'esprit de mon oncle, ses larmes, ses sanglots, & l'ascendant qu'elle s'étoit acquis sur lui, parurent des preuves sans réplique. Il jugea que j'étois

coupable ; il ne voulut point m'entendre, & me congédia, en me disant d'un air indigné, qu'il me défendoit de rentrer jamais dans la maison. Je me retirai, le cœur pénétré de tristesse. Tout autre que moi auroit eû la malice de soupçonner un peu de jalousie dans un procédé si cruel de sa part ; mais il ne pouvoit entrer dans mon esprit, que l'affreuse Roupille eût pû se faire aimer de personne ; & je plaignois l'aveuglement de mon oncle, qui punissoit ainsi mon prétendu crime, sur la déposition d'une femme, qui étoit la seule coupable.

Pressé d'une douleur extrême,
Je me rappellois en moi-même
Le destin d'Hypolite & de Bellerophon,
Qui furent, malgré leur sagesse,
Immolés à la trahison
De deux Roupilles de la Grèce.

J'allai trouver l'ami, à qui j'avois découvert les sentimens de mon cœur pour la belle Mélite. Le récit de ce qui venoit de m'arriver le surprit beaucoup ; mais il me consola, par les offres qu'il me fit d'un logement dans

la maiſon de ſon pere, & que j'acceptai volontiers, parce qu'étant dans le deſſein de me retirer dans ma petite métairie, j'étois charmé d'avoir cette retraite à la Ville, où je me propoſois de venir ſouvent, pour voir Mélite. Cette aimable fille me conſoloit des rigueurs injuſtes de mon oncle. Elle avoit diſſimulé long-tems; mais j'étois enfin parvenu à lui arracher le ſecret de ſon cœur, qui ſe prêtoit volontiers aux tendres ſentimens qu'elle m'avoit inſpirés.

Le mien ne flotoit plus dans cette incertitude,
Qui fait le tourment de l'Amour,
J'étois déja dans l'habitude
De goûter les douceurs du plus tendre retour.

Nous ſongions ſérieuſement à nous unir; mais il y avoit bien des difficultés à ſurmonter. Elle étoit fille unique d'une vieille veuve nommée Luzine, dont tout le bien conſiſtoit en une aſſez belle maiſon, en bijoux, & en argent comptant, que ſon mari défunt avoit amaſſé dans le Com-

merce. Ce bien faiſoit une dotte aſſez conſidérable, pour une fille de l'état de Mélite ; & c'étoit tout ce que je pouvois raiſonnablement eſpérer de plus avantageux. Mais cette mere cruelle, qui n'aimoit que ſon tréſor, ne vouloit point entendre parler de marier ſa fille, parce qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à ſe défaire de ſon argent, qu'elle idolatroit. Son avarice étoit extrême ; elle ne prenoit de nourriture, qu'autant qu'il lui en falloit, pour l'empêcher de mourir. C'étoit un jeûne continuel dans ſa maiſon. Depuis la mort de ſon époux elle avoit renvoyé ſa ſervante, & congédié un vieux chat, comme bouches inutiles. Elle ſe laiſſoit périr de faim, craignant de périr de misère. Elle reſtoit fort tard dans les Egliſes, ſous prétexte de dévotion, pour y dérober avec une éponge l'huile qui brûloit devant les Autels, & dont elle ſe ſervoit pour s'éclairer, & pour aſſaiſonner les maigres repas, qu'elle partageoit en grondant avec Mélite. Elle s'enfermoit la nuit avec de gros verroux, & veilloit ſans ceſſe, dans la crainte où elle étoit, qu'on ne lui enlevât ſon argent. Vous penſez bien,

que Mélite ſoupiroit après ſa délivrance ; & que regardant notre mariage, comme le terme des maux, qu'elle ſouffroit avec cette cruelle mere, elle ne ſouhaitoit rien tant, que d'en voir la célébration. Mais à la propoſition qu'elle lui en fit faire, cette malheureuſe femme ſe mit dans une colère affreuſe ; elle traita ſa fille d'ingrate, de dénaturée, qui ne ſouhaittoit que ſa mort, qui vouloit la ruiner, & la ſacrifier à ſa paſſion pour moi.

Mélite, toute en pleurs, m'annonça ces triſtes nouvelles. Je lui dis tout ce que l'Amour pouvoit me ſuggérer, pour ſa conſolation ; mais j'en avois infiniment plus beſoin moi-même. Nous réſolumes enſemble de prendre patience, avec une proteſtation mutuelle d'une fidélité inviolable. Elle ſe retira cependant chez une de ſes tantes, qui n'avoit aucune des mauvaiſes qualités de ſa ſœur, & qui prenant pitié de cette fille infortunée, lui ſervit de mere, juſqu'au moment qui nous unit. Cette femme ne déſaprouvoit point le goût, que nous avions l'un pour l'autre ; & comme je jouiſſois de la réputation d'un jeune homme rangé

& vertueux, elle me recevoit volontiers chez elle. Tout s'y passoit sous ses yeux, & avec une décence, qui nous sauvoit des traits de la censure. Nos jours couloient assez paisiblement; si ce n'est, que l'impatience de nous voir unis, en altéroit quelquefois la tranquillité.

Je continuois donc mes visites, & je ne retournois jamais qu'à regret à la campagne, qui me paroissoit un séjour fort triste, parce que je n'y voyois point ma chere Mélite. Un jour, que je revenois à la Ville, je rencontrai à l'entrée des Fauxbourgs, le fidéle ami qui étoit dans notre confidence, & qui me venoit à la rencontre. Vous êtes trahi, me dit-il, j'ai vû entre les mains d'un rival, que vous ne soupçonniez pas, le portrait de Mélite, & des Lettres fort passionnées, écrites de sa main. Ne vous trompez-vous point; cher ami, lui dis-je? Non; interrompit-il, avec vivacité; j'ai reconnu son caractére, & je suis certain de son infidélité.

Imaginez-vous, quel fut alors mon désespoir! Quelle accablante nouvelle, pour un cœur tel que le mien! Un-

bliez l'ingrate, ajoûta-t'il ; elle n'eſt pas digne de votre courroux. Mon pere m'a aſſuré, qu'il ſongeroit à vous procurer un parti beaucoup plus convenable. Ah ! m'écriai-je, cette trahiſon me coutera la vie. Les larmes commencerent alors à couler abondamment de mes yeux ; je n'avois preſque pas la force de me ſoutenir, & je n'arrivai qu'avec peine dans la maiſon de ce tendre ami. Je paſſai la nuit à gémir ſur la rigueur de mon ſort, qui m'avoit fait perdre l'amitié de mon oncle, & le cœur d'une fille, ſur lequel je fondois tout le repos de mes jours.

J'avois pris d'abord la réſolution de voir Mélite, pour lui reprocher ſa lâcheté & ſon ingratitude ; mais je ſuivis les conſeils de mon ami, qui me fit voir dans cette démarche, une foibleſſe indigne de moi, & qui ne ſerviroit qu'à décorer le triomphe de mon rival. Je pris donc, malgré moi, le parti de retourner à la campagne, ſans voir mon infidéle. Je lui renvoyai toutes ſes Lettres, ſans lui expliquer ce qui m'engageoit à rompre avec elle ; mais je brulois ſecretement d'en venir

à une explication. Je condamnois le zèle de mon ami ; j'aurois voulu, qu'il m'eut laiſſé dans mon erreur. Je me reprochois quelquefois, d'avoir crû ſi promptement un fait douteux, dont je devois m'éclaircir. Hélas, diſois-je en moi-même, que je ſerois injuſte, s'il s'étoit trompé ! Ainſi mon cœur prenoit en ſecret la défenſe de Mélite, contre les ſoupçons de mon eſprit. Mais je retombois tout-à-coup dans une profonde rêverie, où l'imagination me peignoit avec les couleurs les plus noires, la perfidie dont je la croyois coupable.

Alors tout occupé de haine & de vengeance,
D'indignation, de mépris,
Je déteſtois l'Amour, dont l'aveugle puiſſance
De la vertu méconnoiſſoit le prix,
Se jouoit de nos vœux, & de notre eſpérance ;
Et n'accordoit ſouvent ſa volage aſſiſtance
Qu'aux plus indignes favoris.

Je paſſai quelques jours dans ces alternatives ; mais enfin, las de ſouffrir

dans un état d'incertitude, qui m'étoit inſupportable, je réſolus de voir Mélite pour la derniere fois. Je partis un ſoir par un tems fort chaud; je marchois à pieds, une épée ſous mon bras, & j'étois ſi troublé, que je ne m'étois point mis en peine de l'orage, qui s'avançoit du côté où je dirigeois ma route. A une demi lieue de la Ville, le Ciel me parut tout en feu; le tonnerre grondoit, & il ſe mit à pleuvoir ſi abondamment, qu'il me fallut ſonger à trouver une retraite. Je me rendis dans un vieux Moulin abandonné, qui n'étoit pas fort éloigné de moi; & là, accablé de triſteſſe & de fatigues, je m'endormis, quoique je n'y fuſſe pas fort à mon aiſe.

C'étoit le tems, que tout dort ſur la terre,
Homme, poiſſon, ſerpent, oiſeau tigre, panthere,
Excepté les Amans, les voleurs, les hyboux,
Les avares & les jaloux.

Trois ou quatre heures après, je vis entrer trois jeunes hommes, qui jetterent ſur le pavé un ſac plein d'argent.

Ils battirent auſſitôt le fuſil ; & ayant allumé une petite lanterne ſourde, ils ſe mirent à vuider ce ſac, & à compter un nombre prodigieux de piéces d'or & de pierreries, dont ils vouloient faire le partage. Je reconnus ces malheureux pour être de la Ville ; c'étoient des fils de riches Marchands, des garnemens décriés pour leur libertinage.

Un trio d'infâmes brigands,
Et de vrai gibier de galere,
Qui méritoient d'effrayer les paſſans
Au ſommet d'un patibulaire.

Un d'entre eux étoit cet Amant de Mélite, dont mon ami m'avoit parlé, comme d'un rival qu'elle me préféroit. Je frémis à cette vûe ; mais je reſtai toujours dans la même ſituation ; & gardant un profond ſilence, je réſolus d'attendre le dénouement de cette avanture. Je voyois, à travers une fente, tous leurs mouvemens, & je ne perdois pas un mot de leurs diſcours. Un d'eux marquoit les ſommes ſur une tablette ; & quand tout l'argent fut compté, ils tirerent d'une carnaciere un jambon, une bouteille & du

pain, & ſe mirent à déjeûner de fort bon appétit. Ils paroiſſoient fort contens de leur expédition, & fondoient ſur leur capture, les projets les plus agréables. Quel ſera, diſoient-ils, l'étonnement de Luzine, quand elle verra ſes coffres vuides ? Elle ne croyoit pas avoir travaillé ſi long-tems pour nous. L'abominable vieille va ſe noyer de déſeſpoir. Que je me fais un plaiſir, dit celui que je croyois mon rival, de voir la conſternation de Mélite ! Qu'elle va bien rabattre de ſa fierté & de ſon inſolence ! Ne ſuis-je pas bien vengé, mes amis ! Les Lettres, que j'ai ſuppoſé qu'elle m'écrivoit, le portrait, que j'ai fait peindre, ont mis au déſeſpoir Philaminte ; mais je ne ſuis point content, que je n'aye coupé la gorge à cet odieux rival ; & demain, ſans plus tarder, quand il ſera nuit, il faut que nous allions l'aſſiéger dans ſa chaumière.

Ces dernières paroles m'échauffèrent à un tel point, que ſans ſonger, que j'étois ſeul contre trois, je réſolus de me venger. Attendez, ſcélerats, m'écriai-je, d'une voix forte & menaçante, & comme je fis un mouvement,

pour ſortir de mon réduit l'épée nue à la main, la charpente, qui étoit toute délabrée, fondit tout à coup ſous moi, avec un fracas épouventable ; & les voleurs effrayés prirent auſſitôt la fuite, en laiſſant, comme on dit, armes & bagages. Je reſtai quelques momens étourdi de ma chûte ; mais j'en fus quitte, pour une contuſion à la cuiſſe, qui ne m'empêcha pas de me relever auſſitôt, & de me ſaiſir de deux piſtolets, qu'avoient laiſſé les voleurs. C'étoit une reſſource pour moi, au cas qu'ils revinſſent ſur leurs pas. J'étois charmé de voir Mélite juſtifiée, par la bouche même de mon ennemi. Je ramaſſai une tablette, des gands, deux gobelets de chaſſe, les bijoux & le tréſor de Luzine ; & ayant tout mis dans la carnacière, je ſortis chargé de ce butin, tenant à la main les piſtolets, qui étoient en fort bon état, en me recommandant au Ciel, protecteur de l'innocence & de la vertu. Les armes que je portois me raſſuroient contre l'audace des voleurs, qui auroient pû m'attaquer, pour recouvrer la proie que je leur enlevois.

Le jour commençoit à luire ; & ma

bonne fortune me fit trouver à quelques pas du Moulin, une troupe de Villageois, qui me prirent pour un Chasseur. J'arrivai avec eux de fort bonne heure à la Ville, & je fus droit au logis de Luzine. Cette femme avoit passé la nuit chez un parent de feu son mari, qui étoit dangereusement malade. Elle espéroit d'avoir part à sa défroque. C'étoit là le motif des soins charitables qu'elle prenoit de lui ; car elle ne quittoit jamais sa maison, qu'avec des vûes intéressées. Elle venoit de rentrer chez elle ; & ayant trouvé ses portes ouvertes, ses coffres forcés, & son trésor enlevé, elle ne songeoit plus qu'à finir sa malheureuse vie, par une mort infâme. J'arrivai fort à propos, comme elle passoit à son cou un nœud courant, qui devoit la guérir pour toujours de sa passion, pour les richesses. Mon arrivée déconcerta son lugubre appareil. Arrêtez, m'écriai-je, quelle fureur vous transporte ? Malheureuse Luzine ; vivez, vous avez retrouvé votre trésor. Elle resta quelque-tems immobile, & comme honteuse du funeste dessein, dans lequel je venois de la surprendre : puis jettant

les yeux ſur ſon or, que j'étalai auſſitôt devant elle, elle reprit courage ; mais pour la mettre au fait d'un évenement ſi extraordinaire, & diſſiper les ſoupçons injuſtes, qu'elle pouvoit former contre moi, je lui fis un récit laconique de mon aventure ; & pour lui donner des preuves plus ſenſibles de ce que je lui diſois, je pris de l'encre & du papier, & j'écrivis trois Lettres aux parens des voleurs, en les priant de ſe rendre dans la maiſon de Luzine, pour une affaire, qui interreſſoit leur honneur & leur fortune. Je deſcendis, pour trouver un porteur, à qui je donnai mes Lettres ; & nous vîmes bientôt arriver les peres & meres de ces ſcélérats. Je leur montrai la carnaſſière, les taſſes & la tablette, que j'avois emportés du Moulin ; je leur racontai enſuite, par quelle aventure je m'en étois rendu maître. Mon diſcours fut un coup de foudre, pour les pauvres gens, qui implorerent tous enſemble ma pitié, & ſupplierent Luzine de ne point divulguer un ſecret, qui les perdroit pour toujours. Ils ſçavoient en quelle mauvaiſe réputation étoient leurs enfans ; on les avoit déja

ſoupçonnés de quelque brigandage ; & c'en étoit fait d'eux, ſi cette derniere aventure fût venue à la connoiſſance des Magiſtrats. Nous les raſſurâmes, en leur promettant un ſecret inviolable ; & nous apprîmes quelque tems après, qu'ils avoient envoyé dans les Iſles ces malheureux, qui n'auroient pû échapper plus longtems aux recherches de la Juſtice.

Dès qu'ils ſe furent retirés, Luzine ſe jetta à mon cou, & m'arroſant de ſes larmes ; je veux, dit-elle, réparer mon injuſtice. Vous êtes mon fils, & le ſoutien de ma vieilleſſe ; je ſens dans mon cœur un changement, dont je ne me croiois pas capable. Je renonce, & j'en bénis le Ciel, qui m'en donne la force, à l'indigne paſſion, qui m'a tyranniſé juſqu'ici ; allez, mon fils, allez chercher promptement ma fille, je veux vous voir unir, & paſſer le reſte de mes jours avec vous Je ne me fis pas preſſer davantage ; je courrus chez Mélite. Dès que Luzine l'apperçût, venez, lui dit-elle, ma chere fille, venez retrouver dans mon cœur, les ſentimens d'une tendre mere. Voilà l'époux, que le Ciel vous deſtinoit ;

je loue votre choix ; lui seul est digne de vous ; je vous abandonne tout ce que je possède.

Ce discours combla de joye l'aimable Mélite ; on ne songea plus qu'à l'appareil de nos nôces ; & je retournai promptement à la campagne pour mettre ordre à mes affaires. J'y trouvai un exprès, que mon oncle m'envoyoit, avec une Lettre pleine d'excuses, & de témoignages de la plus tendre affection. Roupille venoit de mourir. Pressée des remords de sa conscience, avant d'expirer, elle m'avoit pleinement justifié des calomnies atroces, qui avoient été le sujet de ma disgrace. Mon oncle, à mon retour, me constitua son héritier, par un Testament en bonne forme. J'épousai Mélite ; & ce fut lui, qui bénit notre mariage. J'ai vécu quelques années avec cette aimable épouse dans une union parfaite. Luzine, guérie pour toujours de son avarice, ne songeoit plus qu'à réparer les erreurs de sa vie, par des actions charitables, & par mille témoignages de tendresse, qu'elle partageoit entre sa fille & moi. Mais les décrets irrévocables du destin, m'ont fait descendre

depuis deux ans dans cette demeure.

Ici l'Abbé des Fontaines ſe mit à bailler ; nous baillâmes tous, & l'Ombre s'en alla. Je fus fâché, que nous n'euſſions pas baillé plutôt ; elle nous auroit peut-être fait grace d'une partie de ſon hiſtoire, & notre tems eût été mieux employé : car durant ſon récit, je vis paſſer pluſieurs Ombres de conſéquence, qui, peut-être nous auroient entretenus de choſes plus intéreſſantes. Jugez-en, Madame, par la converſation de Cervantes & de Plaute, que nous trouvâmes au bout d'une avenue ; voici ce que j'en ai retenu.

PLAUTE.

Sans mentir, Seigneur Miguel, je troquerois volontiers toutes mes Piéces, contre votre Dom Quichotte, ce phantôme ingénieux, enfant de votre eſprit ; ce mêlange agréable de bon ſens & d'extravagance ; il faut être bien ſage, pour inventer de ſemblables folies. Quelle fécondité dans cet Ouvrage ! Que les caractères en ſont bien ſoutenus ! Que la ſatyre en eſt fine & délicate ! Vous êtes le Prince

des Romanciers. Après avoir enrichi le Public d'une si belle production, vous ne deviez assurément pas mourir dans la misère.

CERVANTES.

Et vous-même, vous fûtes bien obligé de vous louer à un Boulanger, pour tourner une meule. Qui ne s'en étonnera pas?

PLAUTE.

Il est vrai; j'éprouvai l'injustice de mon siècle, comme vous éprouvâtes celle du vôtre. Mais j'ai supporté patiemment mes maux. La pauvreté ne m'a rien ôté de mon enjouement. Qui sçait vivre de peu, est assez riche; & j'aimai mieux m'occuper à ce travail pénible, dont le produit me suffisoit, que d'aller me rendre l'esclave de quelque riche fat, dont il m'auroit fallu acheter les bonnes graces, par des froids & pénibles panégyriques. Je ne pouvois admirer des sottises, ni apothéoser les crimes. J'étois né trop sincère; & c'est payer bien cher les faveurs des Grands, que de leur vendre

ſa plume & ſon honneur. Car je ne trouve rien de plus bas, que de combler de louanges, des ſujets dignes de mépris, & d'ériger en vertus des vices faſtueux. D'ailleurs, les gens de bien ſont rares; & ils n'ont pas tous du goût pour les Lettres; & c'eſt donner une pauvre idée de ſon mérite, que d'aller s'offrir ſoi-même: on doit venir au devant.

CERVANTES.

Les beaux eſprits ſont preſque tous frappés à ce même coin. Nés fiers & dédaigneux, leur ame altière & ſublime ne peut ſe réſoudre à ramper, ni à ſacrifier à la fortune. Pleins des grands ſentimens, qu'ils ont puiſés dans le commerce des Auteurs, & qu'ils ſe ſont rendu propres, à force de les admirer, ils ſont ennemis de toute baſſeſſe; ils penſent qu'ils ſont faits pour être recherchés, que les autres hommes doivent un tribut à leur mérite; & quelques modeſtes qu'ils paroiſſent dans leurs écrits, ce n'eſt qu'hipocriſie. Ils ſeroient bien fâchés d'être duppes de leur modération, & que le Public ne leur fît pas plus de juſtice, qu'ils

paroiſſent s'en faire eux-mêmes. Je ne ſçais ſi c'eſt là une fierté bien ou mal entendue. Ceux qui ſont dans ces idées, ſouffrent cependant. On les admire, & on les laiſſe, à moins que le zèle affectueux de quelque Mécène ne vienne à leur rencontre. Ajoûtez à cela, que le goût fin des Gens de Lettres, qui ſaiſit d'abord les ridicules & les travers, n'eſt guère propre à les diſſimuler; & vous ſçavez, que la flatterie méne droit à la faveur, pendant que la ſincérité, ou la critique, vous en ferment les avenues pour toujours.

PLAUTE.

Ce n'eſt pas là un ſi grand mal. Le plaiſir delicat d'être lû & admiré, de ſoulager l'ennui de tant de Gens de Lettres, & d'être l'entretien de l'équitable Poſtérité, qui vous venge en quelque ſorte de l'injuſtice de vos Contemporains, par les ſentimens d'indignation, qu'elle prend au récit de vos infortunes, doit nous conſoler de la dureté de notre ſiècle. Après tout, la patience, ou ſi vous voulez le courage, qui eſt la vrai ſageſſe, diminue beaucoup de vos peines, & donne un

nouvel éclat à votre gloire. On eſt frappé, & vivement touché, de voir qu'un eſprit, loin d'être abbatu & offuſqué par la misère, ait brillé de mille graces dans le ſein de la pauvreté même, & porté ſa réſignation juſqu'à l'enjouement. C'eſt par là, qu'éclate la véritable grandeur d'ame; & l'on eſtimera toujours plus la ſage pauvreté de Cervantes, que le faſte ridicule, & la ſotte opulence du Duc de Lerme, l'original de votre Heros. Ainſi il eſt, en quelque façon, plus avantageux, d'avoir ſouffert de la fortune, que d'en avoir reçû des faveurs.

CERVANTES.

Oüi; mais que nous ſervent ces jugemens de la Poſtérité, quand nous ne ſommes plus? Nous n'en avons pas moins ſouffert réellement; & je frémis encore, quand je penſe à l'état pitoyable où je fus réduit dans la maladie, qui me fit venir dans ce ſéjour; juſques là même, que quelques ſcélérats de Médecins, voulurent faire ſur ma perſonne, l'eſſai d'un remède dangereux; ce qu'ils propoſérent dans une Langue, qu'ils penſoient que je n'entendois

n'entendois pas. *Faciamus experimentum in anima vili.*

PLAUTE.

Qu'importe en quelle situation que l'on meure ? Le trépas n'eſt pas plus doux, ni plus glorieux dans un lit de brocard, au milieu d'une troupe brillante, qui eſt affligée, ou fait ſemblant de l'être, que dans le réduit d'un Hôpital, au milieu des pauvres infirmes, que la maladie y raſſemble. Au contraire, un ſage, mourant dans la pauvreté, me paroît un ſacrifice agréable, à celui qui diſtribue dans le monde les biens & les maux, ſelon les régles de ſon impénétrable Providence. Il met en quelque ſorte ſa Juſtice dans l'obligation de lui prodiguer des biens réels, & infiniment plus eſtimables que ceux, dont il n'a jamais connu les fauſſes douceurs. Ses vertus font un pompeux cortége, qui le ſuit au tombeau, & ſa mémoire ne périt jamais. Ne juſtifions-nous pas ſuffiſamment tous les deux, la conduite de cette Providence, par la place que nous occupons dans ces lieux, où les plaiſirs les plus purs & les plus vifs ſe

préſentent en foule à notre eſprit, & nous rendent infiniment plus heureux, que nous n'avons jamais été miſérables.

On ſe perſuade communément dans ce monde-ci, Madame, que lorſque notre ame eſt dégagée des liens du corps, elle exerce ſes fonctions avec plus de facilité, & qu'elle opére avec plus de perfection; c'eſt-à-dire, qu'un homme d'eſprit en a infiniment davantage, lorſque ſon ame n'eſt plus embarraſſée dans ſes organes; & qu'un ſot, en ceſſant d'avoir un corps, commence à devenir un grand eſprit. J'étois moi-même dans cette perſuaſion, tout comme les autres, avant d'aller en l'autre monde; & par le plaiſir que m'avoient procuré les Ouvrages de certains Auteurs, je m'étois figuré, que j'en trouverois mille fois plus encore, à les entendre après leur mort. Je n'ai pas été longtems dans cette erreur. La plupart des converſations que je vous ai rapportées ſont une preuve, que le corps ne gâte rien à l'ame; car une ſeule page des écrits de Plaute & de Cervantes vaut infiniment mieux, que tout l'entretien dont

je viens de vous faire le récit. Aussi ne témoignai-je pas beaucoup d'empressement à les retenir avec nous ; j'en montrai davantage à écouter l'Abbé des Fontaines, qui avoit toujours mes Brochures, & qui malgré la ferme résolution où il étoit de n'en dire que du bien, ne pût résister à la force de la vérité, & en dit tout le mal, que vous allez voir. Il en tenoit une intitulée, *les Ridicules du Siècle*, par M. Chevrier ; il l'avoit parcourue durant la conversation des deux Ombres que nous venions de quitter, & voici ce qu'il me dit, lorsque nous fûmes seuls.

On peut dire en général de cet Ouvrage, que c'est une assez mauvaise compilation de différens portraits ramassés çà & là dans les Romans, & qui pour la plûpart, représentent les vices grossiers du siècle, beaucoup plus que ses ridicules. Après ce jugement général, l'Abbé des Fontaines entra dans le détail, & jettant un coup d'œil sur chaque chapitre en particulier, dans le premier, continua-t'il, l'Auteur de ce petit Livre parle de la Cour, & il fait un parallèle de celle

de Charles IX, avec celle de Louis XV. Il ne veut pas remonter aux Croisades, & la raison qu'il en apporte est admirable : » Ce seroit, dit-il, s'as-» sujettir à de tristes idées, en se rap-» pellant un événement, qui fit tou-» jours la ruine de l'Etat, & souvent » le scandale de la Religion. » Mais le Régne de Charles IX, en lui rappellant l'odieuse journée de la Saint Barthelemy, n'a-t'il pas dû en même tems lui rappeller un événement, qui a affoibli l'Etat, & qui a toujours deshonoré la Religion.

En opposant les Courtisans de la Cour de Charles, avec ceux de la Cour de Louis, l'Auteur donne tout l'avantage aux premiers. Selon lui, c'étoient des hommes solides & sensés ; vrais dans leurs amours, sincéres dans leurs amitiés, adorateurs & appuis de leurs Maîtresses, protecteurs ardens & empressés de leurs amis. Au contraire, la Cour de Louis XV. est remplie d'hommes légers & frivoles ; aussi faux en amour, que fourbes & trompeurs en amitié ; tyrans indiscrets des femmes, qu'ils ont subjuguées ; oppresseurs artificieux & dissimulés de

ceux mêmes qu'ils embraſſent & qu'ils careſſent.

En ſuppoſant que ces portraits ſont faits d'après nature, ce qui eſt fort incertain, car l'Auteur ne doit pas en être cru ſur ſa parole; mais enfin, en admettant ſon ſentiment comme une choſe auſſi inconteſtable, qu'elle me paroît douteuſe; ſont-ce là ſeulement des ridicules? Ne doit-on pas au contraire regarder les défauts qu'il reprend, comme des vices les plus odieux? Mais c'eſt là le défaut qui régne par tout dans cet Ouvrage, ainſi ne nous y arrêtons pas davantage; je répéterois toujours la même choſe.

On traite dans le ſecond chapitre de la bonne compagnie; & après deux portraits aſſez communs, l'un d'une femme vertueuſe, l'autre d'une petite Maîtreſſe, on finit par comparer la bonne compagnie à la pierre philoſophale, dont on parle tous les jours, qu'on cherche avec ſoin, & qu'on ne trouve nulle part. Mais ſi l'Auteur trouve la bonne compagnie ſi rare, c'eſt apparemment parce qu'il n'a jamais fréquenté les lieux où elle ſe trouve. Eſt-ce donc au Siècle ou à la

Nation, n'eſt-ce pas bien plutôt à lui qu'il doit s'en prendre ?

Le troiſiéme chapitre peint les femmes du grand monde avec des couleurs, qui ſurement n'attireront pas à l'Auteur les remerciemens d'un ſexe, qu'il dit être reſpectable juſques dans ſes défauts. Selon lui, la femme du grand monde d'aujourd'hui eſt un biſare aſſemblage de ridicules outrés, & de vices honteux. Voilà ce que M. Chevrier trouve de fort reſpectable.

Le tableau qui repréſente dans les Chapitres IV & V, les Petits Maîtres & les beaux eſprits, eſt un de ces morceaux retournez déja mille fois, & à préſent uſés.

Dans le VIe Chapitre, l'Auteur ſe déchaîne contre l'Opéra & les brillantes Nymphes, qui en ſont l'ornement ; il n'épargne perſonne, & ſa bile ſe répand à grands flots ſur le Poëte, ſur le Muſicien, ſur les Acteurs, & ſurtout, ſur les Actrices ; il déchire impitoyablement ces aimables filles du Théâtre lyrique, & il repréſente leur galante République, comme une école de corruption, où l'on profeſſe le vice, & où l'on affiche l'indécence : le

reſſentiment auroit-il lancé des traits ſi forts & ſi déplacés ; & l'Auteur, du nombre de ces malheureux, *dont les Ombres plaintives déclament contre les ſuites funeſtes du plaiſir*, ſe vangeroit-il ſur tout le corps, du triſte préſent d'une particuliere?

Le Chapitre VII. commence par une curieuſe & ſçavante découverte ſur l'origine & l'établiſſement des Caffés en France ; paroiſſent enſuite ſur la Scene différens perſonnages ridicules, dont la plupart ſont très-étrangers au ſujet. Enfin l'Auteur conclut par cet apohtegme injurieux, à ce qu'il appelle *l'azile de la fainéantiſe : l'honnête homme ne doit y jetter qu'un coup-d'œil, y ſéjourner, c'eſt riſquer juſqu'à ſes mœurs.* Je ne fréquentois pas beaucoup les Caffés, dit ici l'Abbé des Fontaines, non pas que je les regardaſſe comme dangereux pour les mœurs, mais comme un ſéjour ennuyeux, où le plus ſot eſt toujours celui qui s'amuſe davantage.

Le VIIIe. Chapitre traite des promenades. Après avoir aſſigné aux Ecrivains, aux Gens d'affaire, aux filles à louer, aux Demoiſelles entretenues,

leurs differentes allées dans le Jardin du Palais Royal, M. Chevrier raconte l'hiſtoire d'une jeune fille ſéduite à Metz, & abandonnée à Paris de ſon Amant; on y découvre du vicieux, mais on n'y voit point du ridicule, ſi ce n'eſt peut-être l'hiſtoire même ſi déplacée.

Le Chapitre IX, qui roule ſur le jeu, peut & doit à juſte titre être appellé un Chapitre ſçavant, dans lequel l'Auteur, comme il le dit lui-même, affiche un eſprit érudit. En effet, les dez en uſage chez les Hébreux; Joſué qui s'en ſert après la priſe de Jérico pour punir l'indiſcipline de quelques-uns de ſes Soldats; l'immortel Homère qui dit, qu'on jouoit aux dez juſques dans le Temple de Minerve; Palamede, qui pour déſennuyer les Officiers & les Soldats, que la longueur du Siège de Troyes fatiguoit, inventa en homme ſage & ingénieux les échecs; les Jeux Olympiques, qui ſuccédérent aux échecs, & qu'Hercule inſtitua en l'honneur de Jupiter Olympien; une partie des Jeux inventés par les Grecs paſſés chez les Romains; le prévoyant Lycurgue,

qui a oublié d'interdire à Lacédémone les jeux de hazard, parce qu'on n'y jouoit point; Solon, l'Oracle d'Athènes, & Numa Pompilius, le Légiſlateur de Rome, qui ſe ſont rendus coupables du même oubli par la même raiſon; Curius, cet Amant de la Courtiſanne Fulvie, qui des bras de ſa Maîtreſſe voloit au jeu, & qui fut privé des dignités, qu'il auroit pû prétendre, non point parce qu'il étoit débauché, mais parce qu'il étoit joueur; cette Fulvie, qui découvrit à Caton la conſpiration de Catilina; enfin le prudent Préteur Romain, qui par de ſages loix défendit les jeux de haſard; tout cela forme une érudition recherchée, vaſte, & ſurtout bien placée: on regrette cependant, que parmi tant de belles choſes, & de ſi curieuſes découvertes, l'Auteur n'ait point parlé du noble jeu de l'Oye, renouvellé des Grecs, & qu'il n'ait point déployé ſa ſcience ſur ce joli jeu, où l'eſprit ſe déploye.

Le Chapitre X, ſur les Gens de Robe; & le Chapitre XI, ſur les Financiers, ſont traités d'une manière ſingulière. La Robe, ſelon l'Auteur, a bien de petits ridicules; mais il la ref-

pecte trop pour ne pas ſacrifier ſon amour propre à la décence, en ſupprimant les détails importans, & les analyſes réfléchies, qu'il avoit faites des travers généraux des Robins. Les Financiers, autrefois ridicules, ſont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Etat, & par conſéquent les plus aimables; l'Auteur en fait un éloge complet, & il commence par déclarer, que ce n'eſt pas un tribut ſervile, qu'il va rendre à la moderne Finance: mais ne pourroit-on pas appliquer ici cet adage latin: *Excuſatio non petita accuſatio eſt*? Et n'eſt-il pas étonnant, qu'un homme, qui a ſi peu ménagé la Cour, traite ſi doucement la Robe & la Finance?

Le XII. & dernier Chapitre ſur les Comédiens François eſt plutôt un éloge de leur état & de leurs talens, qu'un tableau de leurs ridicules; l'Auteur y loue beaucoup plus qu'il n'y critique, & il ſe contente de décharger ſa mauvaiſe humeur ſur les Comédiens de Province, apparemment pour ſe venger du mauvais ſuccès d'une Comédie, qu'il a fait repréſenter il y a quelques années à Nancy; car un Poëte attri-

bue toujours plus volontiers la chûte de ſa Piéce aux Acteurs, qu'à lui-même.

Quoique le ſtyle de l'Ouvrage ſoit en général aſſez bon, on y trouve cependant quelques phraſes louches, & d'autres empoulées, d'où il faut conclure, que l'Auteur, contre ce qu'il dit à la fin de ſon Avertiſſement, auroit pû douter avec raiſon, & ſans ſottiſe, du ſuccès de ſon Livre.

En vérité, dis-je à l'Abbé des Fontaines, il faut convenir que vous l'avez bien maltraité, dans le compte que vous venez de nous en rendre. Eſt-il poſſible, que vous ne trouviez rien à louer dans cette Brochure? Jugez-en par vous-même, me dit-il; liſez-la avec attention, & vous me direz ſi... Ah! je m'en donnerai bien de garde, repris-je en l'interrompant; ſur le rapport que vous m'en avez fait, je ne prendrai pas la peine de chercher un peu d'or dans un tas de pouſſiére, incertain encore, ſi je pourrois en trouver. J'aime bien mieux m'en rapporter à votre jugement. ce n'eſt certainement pas la partialité qui vous le dicte; car bien des gens, qui m'en

avoient parlé sans prévention, m'en avoient dit à peu près la même chose. On y trouve une infinité de lieux communs, rendus d'une maniere encore plus commune. Rien de neuf, rien de saillant, pas une pensée, qu'on ne se rappelle d'avoir lûe par tout, & enfin, je crois que c'est l'avoir beaucoup honoré, que de s'être donné la peine de l'examiner avec autant d'attention. Voici des Ombres dont la conversation pourra nous dédommager de cette perte de tems, ou continuer à nous ennuyer par des propos, qui ne seront pas plus amusans peut-être, que la petite Brochure de M. Chevrier.

Ces deux Ombres, Madame, qui s'approchoient de nous, étoient Mécène & Jules-César. Jules venoit de quitter Ciceron, avec qui vous avez vû, qu'il avoit conversé assez longtems; & rencontrant Mécène, il lui dit: Est-il bien vrai ce qu'on dit de vous, que vous aimiez tant la vie, que vous eussiez volontiers souffert toutes les misères & les infortunes qui affligent les hommes en détail, à condition de rester dans le monde? Pour un

Romain : voilà des ſentimens bien étranges !

MECENE.

C'étoit pourtant là ma façon de penſer ; car en un mot, vivre eſt un bien, & la répugnance avec laquelle tous les hommes quittent la vie le prouve ſuffiſamment. Le pauvre la regrette comme le riche, l'homme infirme, comme le ſain & le robuſte, l'infortuné comme le plus heureux : il n'eſt guére d'hommes comme vous, qui la mépriſent.

JULES.

Mais comment peut-on regretter une vie ſi pleine de trouble & d'amertume, que quantité d'accidens menacent, que mille genres de maladies vous diſputent, qu'il ſemble que le Ciel ne vous laiſſe qu'à regret, qui eſt agitée de mille paſſions, de mille inquiétudes, où les hommes ſont à l'égard les uns des autres, comme des bêtes féroces, toujours prêts à s'entredévorer, où l'on ne trouve aucun

véritable ami, où régne le parjure, l'envie, & la perfidie ?

MECENE.

Un peu de philosophie peut la rendre supportable, & même pleine d'agrémens.

JULES.

J'entens, une philosophie douce, & & voluptueuse, une délicieuse nonchalance, les plaisirs de la table, la Musique, des Vers galans, une troupe d'aimables fainéans enjoués & spirituels ; en un mot, des Horaces, des Tibules, & des Ovides.

MECENE.

Et n'est-ce pas là la plus saine philosophie ? Ne doit-on pas jouir de la vie, & si elle est si courte, n'en devons-nous pas faire un bon usage ? Falloit-il m'affliger sans cesse par une morale chagrine & rebutante, qui nous rend odieux à vous-mêmes, & nous fait fuir des autres ? Ou bien devois-je m'aller tourmenter par de

grands & vaſtes projets, diſputer à Agrippa le commandement des Armées, & la gloire des combats, & me faire par mon ambition, un peuple d'ennemis & de rivaux ? Non, ſans doute. Mais je me faiſois des amis de tous ceux qui m'approchoient ; je protégeois les Gens de Lettres, qui font régner dans les Etats la politeſſe & le bon goût, & aſſurent l'immortalité aux grands hommes. Je répandois partout mes bienfaits, j'étois le diſpenſateur de ceux du Prince, j'animois ſes vertus, & réprimois ſes vices. En un mot, j'ai ſervi ma patrie auſſi eſſentiellement qu'un autre, quoiqu'avec moins d'éclat, & votre Succeſſeur vous dira combien je lui fus utile.

JULES.

Oui, vous empêchâtes Octavius de ſe défaire du pouvoir abſolu, & de rétablir l'ancienne liberté.

MECENE.

Ce n'eſt pas par là, que je prétens l'avoir bien ſervie. Et croyez-vous qu'il eût véritablement envie de rétablir la

République ? Quand on a une fois goûté du ſouverain pouvoir, il eſt bien difficile d'y renoncer ; vous le ſçavez mieux que moi, puiſque vous ne craignîtes point d'être en butte aux reſſentimens de vos Citoyens, pour vous aſſurer l'Empire ; & que vous en préférâtes la poſſeſſion aux douceurs d'une vie libre & tranquille.

JULES.

Que m'importoit après tout, le reſſentiment de quelques mutins ; j'étois parvenu au plus haut point de gloire où puiſſe aſpirer un mortel ; & il me ſemble, qu'un ſi grand bien ne peut être acheté trop cher, aux dépens même de ſa propre ſécurité.

MECENE.

Oui, mais cette gloire remplit-elle tous les vuides de votre cœur ? Maître du monde, étiez-vous pleinement ſatisfait ? Non, ſans doute ; la vie même alors vous paroiſſoit à charge, & vous diſiez ſouvent, que vous aviez aſſez vêcu. N'eſt-ce pas là être bien près du déſeſpoir ? Ah ! ſi vous euſſiez voulu

vivre à ma maniere, vous n'euſſiez pas ſongé ſi-tôt à quitter le monde, & n'euſſiez pas couru vous faire aſſaſſiner de gayeté de cœur dans le Sénat. Croyez-moi, la vie n'eſt odieuſe que pour ceux qui l'employent mal, & qui ne pratiquent pas les devoirs de la juſtice & de la ſociété.

JULES.

Mais encore ne doit-on pas y être ſi fort attaché, qu'on la veuille prolonger bien au de-là de ſon terme, & qu'on ne craigne pas même d'être infirme & impotent, pourvû qu'on la conſerve. La fiévre, qu'on dit que vous reſſentiez chaque jour, devoit bien rabattre du bonheur que vous trouviez à vivre; & je ne puis croire pour votre honneur, que vous ſoyez l'Auteur de ces Vers:

Grands Dieux! je ne crains point les maux les plus affreux;
Vos fléaux les plus douloureux,
La pauvreté, la maladie,
N'ont rien pour moi de rigoureux;
Je puis braver leur fureur ennemie.

Rendez-moi tout podagre, impotent, cataleux :

J'y souscris ; mais du moins, conservez-moi la vie.

Si vous avez eu ces sentimens, vous ne deviez pas les exprimer ; ils ne sont pas seulement indignes d'un Romain, mais d'un homme ordinaire ; & ils ont fait rougir ici les Décius, les Curius, les Catons ; & tous ces grands hommes, qui feront éternellement l'admiration de l'Univers.

Comme nous n'avions fait que prêter l'oreille à cet entretien, sans nous mêler de la conversation, nous n'en attendîmes point la fin, & nous continuâmes la nôtre sur des matières de Littérature. Dites-moi des nouvelles des trois Spectacles de Paris, me dit l'Abbé des Fontaines, car j'ai toujours beaucoup aimé le Théatre, & je m'intéresse surtout à celui de la Comédie Françoise, où j'avois mes entrées *gratis*, jusqu'au moment où M. de Voltaire me les fit ôter, pour se venger de quelques unes de mes critiques.

Malgré les obligations que les Comédiens François avoient à ce Prince

de nos Poëtes, on a été, lui dis-je, fort étonné, qu'ils ayent eû pour lui en cette occaſion, autant de déférence. Ils ne devoient point entrer dans vos querelles particuliéres, & moins encore être les inſtrumens de la vengeance de l'Auteur de la Tragédie de *Mahomet*, dont on vous accuſoit d'avoir fait interrompre la ſuite des Repréſentations. Au reſte, M. de Voltaire n'eſt pas le ſeul, qui ait eſſayé de faire interdire l'entrée gratuite des Spectacles aux Faiſeurs de critiques. On aſſure qu'un certain Auteur Dramatique n'a rien épargné, pour engager les Comédiens à exercer la même vengeance ſur le Deſtructeur d'*Ariſtoménе*; mais il n'a pas trouvé les eſprits auſſi favorablement diſpoſés en ſa faveur, qu'il l'avoit eſpéré. On n'a eû aucun égard à ſon injuſte requête, & l'on a conſervé à l'Ariſtarque tous ſes priviléges, même celui de cenſurer librement les mauvaiſes Piéces. C'eſt de toutes ſes fonctions celle qui l'occupera davantage; car vous ne ſçauriez croire, dans quelle diſette affreuſe eſt tombée depuis quelques années la Scène Françoiſe. Nous n'avons plus

perſonne, qui en ſoutienne l'ancienne ſplendeur. MM. Deſtouches, de la Chauſſée, Piron, Saint-Foix, Boiſſi, Marivaux pour le comique, MM. Crébillon & de Voltaire pour le tragique, ſont, comme l'on dit, les derniers des Romains. Tous ceux qui ont voulu entrer dans la même carrière après eux, n'ont ſervi qu'à nous convaincre de plus en plus, que de longtems nous ne nous relèverons de notre chûte.

Mais, reprit l'Abbé des Fontaines, il me ſemble que ſur les dernières années de ma vie, nous avions de jeunes gens, qui pouvoient fonder pour l'avenir de plus flatteuſes eſpérances. M. Greſſet, par exemple, n'eſt-il pas en état de ſoutenir la gloire du Théâtre François? C'eſt un homme d'eſprit, qui fait bien des Vers; il a fait, m'a-t'on dit, une Comédie excellente, intitulée le *Méchant*. Cette Piéce ſe joue ſouvent, & toujours avec ſuccès.

Il eſt vrai, répondis-je, que ſur cette Comédie, on avoit jugé que M. Greſſet alloit bientôt réparer nos pertes; mais depuis quatre ou cinq ans, qu'on l'a jouée pour la premiere fois,

Je ne ſçache pas que l'Auteur ait rien donné au Public, que quelques nouvelles éditions de ſes Œuvres. Or vous m'avouerez, que ce n'eſt pas là de quoi nous faire eſpérer de grandes richeſſes pour notre Théâtre. La Tragédie d'Edouart, & la petite Piéce de Sidney ſont bien écrites; mais de quelle reſſource cela peut-il être pour la Scène Françoiſe? Jugez-en vous-même, vous qui les avez lûes, & qui en avez parlé autrefois dans vos Feuilles. Le Public a confirmé votre jugement, & ſi la Comédie du *Méchant* n'étoit venue au ſecours de M. Greſſet, ſa gloire ne ſe fut étendue que depuis Vert-vert juſqu'à la Chartreuſe.

Cette Comédie du Méchant, dont on m'a tant parlé, eſt donc bien excellente, me demanda l'Abbé des Fontaines; dites-moi, je vous prie, en quoi conſiſte ſon mérite?

Elle eſt, lui dis-je, très-bien écrite & très-bien verſifiée; on y trouve quelques portraits du monde des mieux frappés, & des plus ingénieux; l'Auteur d'un pareil Ouvrage paſſera par tout & en tout tems pour un homme d'eſprit; mais on ne dira jamais, que

c'eſt un homme de génie dans le genre Dramatique. Il n'y a ni invention, ni traits vraiment comiques dans cette Piéce ; ce ſont des choſes communes, mais très-bien dites ; & comme nous donnons aujourd'hui plus que jamais dans les choſes frivoles, nous préférons un Vers bien fait à la meilleure Scène de Moliere. Croiriez-vous que toutes les fois, que l'on joue les Femmes ſçavantes, l'Avare, ou le Tartuffe, on ne voit preſque perſonne au Spectacle ; tout y abonde au contraire, lorſqu'on y donne le *Méchant*, ou quelques Piéces dans le goût moderne. Vous direz peut-être, que tout le monde ſçait par cœur les Comédies de Moliere, & que, quoique l'on connoiſſe, & que l'on ſente la ſupériorité qu'elles ont ſur toutes celles des Auteurs qui ſont venus après lui, on aime cependant mieux aſſiſter à la Repréſentation de celles que l'on connoît moins. Mais c'eſt juſtement ce qui n'eſt pas ; les Partiſans de l'ancien Théâtre, ceux qui en ont fait une étude plus refléchie, & qui le connoiſſent mieux, ſont auſſi les plus empreſſés à ſe trouver à la Comédie, lorſqu'ils ſçavent

qu'on y jouera quelques-unes des anciennes Piéces. Les nouvelles ne sont connues & recherchées, que par ceux qui n'ont pas assez lû les autres, pour en sentir toutes les beautés, par les amateurs des nouveautés, par ceux enfin, qui ne se nourrissent que des écrits de ce siècle, parce que c'est les seuls qu'ils connoissent.

Revenons à nos Auteurs comiques. Après M. Gresset, mais dans un rang fort inférieur, nous avons eû M. de Moissi, qui depuis trois ans, nous a donné trois Comédies, *le Provincial à Paris*, *les Fausses Inconstances*, & *le Valet Maître*; on n'a rien trouvé dans ces trois Piéces, qui puisse faire croire que l'Auteur se fasse jamais un grand nom dans la carriere Dramatique. M. Bret vient après M. de Moissi; à en juger par le succès de sa derniere Comédie, intitulée la *double Extravagance*, il n'y a pas autant d'intervale entre lui & l'Auteur du *Provincial à Paris*, qu'entre ce dernier & M. Gresset; mais il ne paroît pas que ni les uns ni les autres puissent se flatter, d'arriver jamais à l'immortalité, en suivant la route du Théâtre; ils pourront bien

de tems en tems faire quelques Comédies qui auront du ſuccès ; mais aucun d'eux n'a ce génie comique & créateur, ſans lequel on reſte toujours infiniment au-deſſous de la perfection.

Je ne vous parlerai pas de quantité d'autres jeunes Auteurs, dont les noms peuvent vous être connus, mais dont les Ouvrages n'ont pas fait aſſez de bruit, pour que la renommée en ait paſſé juſques dans ce ſéjour. Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'*Impertinent* de M. Deſmahis, qui n'eſt autre choſe qu'un Recueil rimé & dialogué de tout ce que Labruyere, la Rochefoucault, M. Crébillon fils, & l'Auteur d'Angola ont dit de plus fort contre les femmes. Vous n'avez pas entendu parler des *Effets du Caractère*, où M. le Marquis du R... a fait voir, qu'avec de très-beaux Vers, on pouvoit faire une très-mauvaiſe Piéce. Vous n'avez pas entendu parler du *Muet par amour*, dont on n'entendit pas même parler à Paris le lendemain qu'il fût joué. Vous n'avez pas entendu parler de la *Métempſicoſe*, où l'Auteur peint avec des couleurs

couleurs dures, les défauts d'un certain monde bourgeois, qu'il n'a vû qu'avec les yeux de la misantropie. Voilà les Comédies nouvelles qu'on nous a données depuis environ un an ou deux sur le Théâtre de la Comédie Françoise. Car je ne parle pas de *Cénie*, Piéce en cinq actes de Madame de Grafigny. Le succès prodigieux qu'elle a eu dans vingt-cinq Representations, vous a sans doute appris, qu'il ne faut pas la confondre avec toutes celles dont je viens de vous parler. Aussi faut-il mettre une très-grande différence entre son illustre Auteur, & tous ceux qui viennent de vous être nommés. J'en excepte cependant M. Gresset, & je conviens que *Cénie*, quoique dans un genre différent, n'est point supérieure à la Comédie du *Méchant*, & que le Poëme de *Vert-vert* ne suppose pas moins de mérite, que les *Lettres d'une Péruvienne*.

Permettez-moi de vous interrompre un instant, me dit l'Abbé des Fontaines, pour vous demander quelles sont les Femmes Auteurs, dont le nom a aujourd'hui quelque espéce de célébrité dans Paris ? Quand vous au-

BIBLIOTHEQUE OXFORD

rez ſatisfait à cette queſtion, vous reprendrez la ſuite de vos Remarques ſur les Spectacles.

La premiere, répondis-je, & celle qui, avec raiſon, doit être miſe au-deſſus de toutes les autres, c'eſt Madame de Grafigny. Tout le monde lui accorde cette prééminence ſur les beaux eſprits de ſon ſexe. M. Roy eſt le ſeul qui la lui diſpute en faveur de Madame Curé, dont il s'eſt déclaré l'admirateur dans une Lettre, ainſi que l'ennemi de l'Auteur de *Cénie*, dans une certaine Epigramme.

Après Madame de Grafigny, vient tout naturellement Mlle de Luſſan, qui a fait les Anecdotes de Philippe Auguſte, & celles de François I. Ces Ouvrages lui ont mérité une penſion de la Cour, & lui ont acquis la gloire de balancer la réputation de Madame de Gomès.

Je ne vous parlerai pas de cette illuſtre Auteur des *Journées amuſantes*; vous connoiſſez tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, elle n'a rien donné de nouveau, depuis que vous êtes dans ce ſéjour; elle jouit à S. Germain en Laye d'une honorable tranquillité, en attendant le moment de venir joindre

dans ce lieu de repos, les Villedieu, & les Lafayette.

Je ne ſçais trop, laquelle des deux je dois placer immédiatement après Mlle de Luſſan, ou Madame Puiſieulx, ou Madame du Boccage. La premiere, dans deux Volumes de *Caractères*, nous a peint les hommes tels qu'ils n'ont jamais été, & qu'ils ne ſeront jamais. La ſeconde a fait une Tragédie & un Poëme Epique. Mais malgré la ſupériorité de ces deux genres d'Ouvrage ſur de ſimples penſées détachées, je doute s'il y a moins de mérite d'avoir fait *les Caractères*, que *le Paradis terreſtre* & *les Amazones.*

Mlle de Fauk, autrefois Religieuſe, aujourd'hui bel eſprit, a fait un Roman, qui a pour titre, *le Triomphe de l'amitié.* Cet Ouvrage eſt bien écrit, mais il eſt ſurchargé d'incidens, qui ſont tout-à-fait dépourvûs de vraiſemblance. Je placerai cette Demoiſelle entre Mlle de S. Phalier & Madame Fagnan. L'une a fait deux Romans & des Vers; l'autre un Conte intitulé *Kanor.* Les Vers de Mlle de S. Phalier roulent preſque tous ſur des ſujets peu intéreſſans. On y loue des

Meſſieurs, des Dames ou des Demoiſelles de ***, auſquels les Lecteurs ne prennent point d'intérêt. C'eſt le grand défaut de ces Poëſies. *Le Portefeuille rendu*, & les *Caprices du ſort*, ſont les deux Romans de Mlle de S. Phalier; je ne dis rien d'une Comédie qu'elle m'a lûe, & qui n'a point encore été jouée. Elle m'a fait plaiſir à la lecture, je crois qu'elle en fera encore plus à la Repréſentation; mais comme je n'aime à parler qu'après le Public, je ne hazarderai point ici mon jugement; je ne veux être que l'écho des gens de goût; & tout ce que je vous ai dit des différens Auteurs, dont j'ai fait mention juſqu'à préſent, n'eſt qu'une répétition de tout ce que j'ai entendu vingt fois, ou dans les Caffés ou dans des Maiſons particuliéres, mais toujours par des hommes éclairés & impartiaux.

Le Roman de *Kanor* eſt une féerie, qui reſſemble aux Ouvrages de cette eſpéce; on y trouve du ſtyle, quelques vérités dans les réflexions, peu d'utilité dans la morale, point de jugement, ni de ſens commun.

Meſdemoiſelles de Boiſmortier &

de Lubert, ont cru qu'elles pouvoient être auſſi, comme bien d'autres, femmes, Auteurs & beaux eſprits. En conſéquence, on a vû ſortir de leurs plumes les *Mémoires de la Comteſſe de Mariemberg*, & les *hauts Faits de Pardaillan*. C'en eſt aſſez pour acquérir la qualité de Femmes Auteurs; mais cela ſuffit-il, pour avoir celle de bel eſprit?

Une autre Femme, qui a fait elle ſeule plus de Vers, que toutes les autres enſemble n'ont compoſé de lignes de Proſe, c'eſt Madame *Bourette*, plus connue ſous le nom de Madame *Curé*. Les liens d'un nouveau mariage n'ont point arrêté le cours de ſes productions journaliéres; les Vers & la Limonade coulent toujours chez elle avec une égale abondance; & tous les matins on voit ſortir de ſon comptoir autant d'Epitres en rimes, que de Taſſes de caffé. Sa verſification eſt négligée & peu exacte, parce qu'elle n'a jamais appris cet Art par principes; mais chaque petite Piéce eſt toujours terminée par une penſée ingénieuſe: ce qui eſt extrêmement rare aujourd'hui, où l'on ne rime plus guére que

des mots. Bien des gens, qui ne jugent des Ouvrages de Poëſie, que par une certaine élégance, ſeront étonnés qu'on place ainſi Madame Curé au rang des Femmes illuſtres de notre ſiècle; mais quiconque ne fera attention qu'aux penſées, la mettra infiniment au-deſſus de celles de nos Dames Auteurs, qui ont paſſé pour faire le mieux des Vers. Si notre ingénieuſe Limonadiere ſçavoit revêtir ſes penſées des graces d'un ſtyle plus correct & plus élégant, ſi elle mettoit dans ſes Vers un peu plus d'exactitude, & qu'elle employât une façon d'écrire moins proſaïque; en un mot, ſi elle verſifioit comme on lui a vû faire de la Proſe, les Poëſies fugitives de Madame Bourette formeroient un Recueil plus agréable, que celui de Madame de la Suze; & la veuve de M. Curé ſeroit regardée avec raiſon, comme le plus bel eſprit féminin de notre tems.

En parlant des Femmes Auteurs, je ne dois pas oublier Madame Denis, niéce de M. de Voltaire. Si les deux Comédies qu'elle a faites n'ont pas encore été données au Public, elles

n'en ſont pas moins dignes des honneurs de la Repréſention & de l'impreſſion. Des amis particuliers, à qui l'Auteur en a fait la lecture, conviennent tous, qu'il y a dans ces Piéces beaucoup d'eſprit, de fort beaux Vers, & une grande connoiſſance du monde.

Voilà tout ce que je connois à Paris de Femmes qui écrivent. Je pourrois en nommer davantage, qui tiennent bureau de bel eſprit. Celles-ci s'eſtiment beaucoup plus, que celles qui font des Livres; parce que c'eſt à leur tribunal que ſe jugent toutes les nouvelles Brochures; & que leurs déciſions, aſſaiſonnées des mets délicieux, dont leur table eſt ſervie, ſont reçûes avec une eſpéce de vénération de leurs admirateurs paraſites.

Cette digreſſion ſur nos Femmes Auteurs, ne m'a pas fait perdre de vûe, le reſte de nos Ecrivains Dramatiques. Vous avez vû le peu de fond qu'il y a à faire ſur les talens de ceux, qui ont embraſſé le genre comique. La gloire de Thalie dépérit entre leurs mains; ſes lauriers ſe flétriſſent, & ſi une génération nouvelle ne vient bientôt remplacer celle qui s'eſt élevée dans

ces derniers tems, notre Théâtre retombera dans cette ancienne obſcurité, où il étoit enſeveli il y a près d'un ſiècle.

La Tragédie n'eſt pas aujourd'hui à un plus haut point de gloire que la Scène comique. Les jeunes Eléves de Melpomène ſont ſourds à ſes doctes inſtructions, & prennent tout de travers la ſageſſe de ſes préceptes. Chacun d'eux ſe fait des régles à ſa guiſe; & ces régles ſont autant de mauvaiſes raiſons, qu'ils apportent dans leurs Préfaces, pour tâcher de juſtifier les fautes groſſiéres, dont fourmillent leurs Tragédies. Les plus ſages ſont ceux, qui contens d'avoir fait une mauvaiſe Piéce, cherchent plutôt à la faire oublier du Public qu'elle a ennuyé, qu'à en excuſer les défauts. J'ai toujours eſtimé M. Saurin, qui après la chûte de ſa Tragédie d'*Aménophis*, a eu aſſez de force d'eſprit, pour réſiſter à la tentation de la faire imprimer. Sa Piéce n'en ſeroit pas devenue meilleure ſous la preſſe, & l'Auteur n'auroit fait que perpétuer ſa diſgrace, en érigeant un monument éternel de ſon manque de talent pour un

genre d'Ouvrage, pour lequel il n'étoit pas fait. Avec un peu plus de maturité dans l'esprit, MM. Palisseaux & Portelance auroient suivi l'exemple de M. Saurin, en condamnant *Zarès* & *Antipater* à l'obscurité, dès que ces deux Auteurs se furent apperçûs, que ces deux Piéces ne pouvoient soutenir avec honneur, les rayons du grand jour. M. Mauger a été plus sage; il a retiré son *Cosroës* du Théâtre après la premiere Représentation, & dans le même esprit il se gardera bien, sans doute, de le faire imprimer. On ne sçauroit se tenir caché avec trop de soin, quand on ne peut se faire voir avec quelque avantage.

M. Marmontel, par qui je devois commencer, a toujours été en empirant; & toutes les Piéces qu'il nous a données après *Denis le Tyran*, ont détruit les espérances favorables, que nous avions d'abord conçues de son mérite. *Cléopatre* & les *Héraclides* sont ses deux dernières Tragédies. Cléopatre a été imprimée; les Héraclides ne tarderont pas à l'être. On s'attend bien à trouver à la tête de cette piéce une Préface dans le goût de celles, qui

précédent toutes ſes autres Tragédies.

Vous croyez peut-être, que c'eſt pour acquérir de la gloire, que M. Marmontel s'eſt engagé dans la carrière théâtrale; ſi vous le penſez, vous êtes dans l'erreur. Ce n'eſt pas non plus par intérêt; le métier d'Auteur Dramatique, tout lucratif qu'il eſt, lorſqu'on le fait avec ſuccès, n'a d'attraits pour l'Auteur de Cléopatre, qu'autant qu'il lui procure la facilité d'être utile à l'humanité, & de rendre ſes ſemblables meilleurs & plus heureux. Qui croiroit qu'un tel Poëte pût ſe mettre dans l'eſprit, qu'il eſt fait pour le bonheur de l'humanité? C'eſt là néanmoins ce que M. Marmontel dit expreſſément dans ſa Préface de Cléopatre. On imagine entendre un Légiſlateur, un Miniſtre d'un grand Empire, ou un Roi tout occupé du bonheur de ſes Peuples, & non un jeune Auteur qui fait une mauvaiſe Tragédie. Celle des *Héraclides* ne vaut pas mieux que celle de *Cléopatre*. Il faudra une bonne Préface, pour excuſer toutes les fautes qui s'y trouvent. Mais je crains bien que la Préface elle-même ne ſoit auſſi méchante que la Piéce. Il eſt difficile

de faire quelque chose de bon, quand on défend une mauvaise cause. Il a paru sur cette dernière production de M. Marmontel deux petites Lettres fort ingénieuses, intitulées *Lettres de M. Racine fils, à M. M***, & Réponse de M. M*** à M. Racine fils.* On y badine le plus joliment du monde l'Auteur des Héraclides, dont la Tragédie n'est qu'une imitation fort imparfaite de l'Iphigénie de Racine. Le Parallèle de ces deux Ouvrages en donne l'idée la plus juste. Vous connoissez Iphigénie; tous les personnages de cette Pièce vous sont présens à l'esprit; il est donc inutile d'en faire ici le caractère; mais peut-être ne serez-vous pas fâché de voir comment M. Marmontel a peint les mêmes Acteurs dans les mêmes circonstances. Au lieu d'une *Clitemnestre* tendre, allarmée, mais ferme sur l'intérêt de sa fille, & qui ne dit précisément que ce qui doit être dit, l'Auteur des Héraclides a fait une *Déjanire* bavarde, criailleuse impitoyable, assemblage singulier de bassesse & d'impertinence, qui employe, pour sauver sa fille, précisément ce qui devroit accélérer sa

ſerte. L'*Agamemnon* de M. Racine eſt encore plus mal imité par le *Démophoon* de M. Marmontel. C'eſt un homme d'une bonté, d'une complaiſance, d'une perplexité, d'une indéciſion, qui tiennent de l'imbécilité. Le bon homme ſe ſent de la caducité de ſon âge. Le *Stenelus* des Héraclides eſt fait pour doubler l'Achile d'Iphigénie. Il eſt timide, indécis, brave, quand il ne voit perſonne; voulant toujours le combat, & n'y allant point, parlant en amour le langage de Caſſandre, & agiſſant avec ſa Maîtreſſe, comme un Ecolier qui entame ſa premiere affaire avec une griſette. Celle qui remplace Iphigénie, eſt une certaine Olympie, fille du grand monde, qui a reçû une éducation mâle, qui parle plus haut que ſa mere, qui lui coupe la parole hardiment; qui dit à ſon Amant qu'elle l'aime, qui traite Démophoon en vrai benait; qui en diſant toujours qu'elle va à la mort, y va le plus tard qu'elle peut, & qui même n'y va point du tout. Voilà à peu près comment dans les Lettres dont je parle, on faiſoit le caractère des principaux perſonnages de la der-

niere Tragédie de M. Marmontel ; & j'avoue que l'Auteur de ce badinage a rendu au naturel les défauts les plus remarquables des Héraclides. Il ne s'eſt pas beaucoup étendu ſur la dureté & l'obſcurité même des Vers de M. Marmontel ; il l'invite ſeulement à la fin, d'avoir pour Racine le même zèle que pour Quinault, dont on dit que le jeune Auteur va retoucher les Opéra, & les mettre tous dans le goût de celui d'*Acante & Céphiſe*.

Ce Poëte fait donc auſſi des Operz, reprit l'Abbé des Fontaines ? Oui, vraiement il en fait, lui dis-je, & de très beaux, car c'eſt M. Rameau qui les met en muſique. Nous n'en avons encore qu'un & demi de ſa façon ; l'acte de *la Guirlande*, & le Poëme Tragi-comique d'*Acante & Céphiſe*. Sur ces deux Ouvrages, les Connoiſſeurs ont jugé à la vérité ; qu'avec beaucoup d'eſprit, M. Marmontel n'auroit jamais le talent du genre lyrique ; qu'il pouvoit abandonner une carrière, pour laquelle il ne ſembloit point avoir les diſpoſitions requiſes ; qu'il feroit beaucoup mieux de s'en tenir aux Tragédies de ſimple déclamation ; que ſa Poëme

n'étoit ni aſſez douce, ni aſſez tendre, ni aſſez coulante, pour être miſe en muſique, & qu'enfin, ſes deux Opéra n'avoient ſervi qu'à faire paroître encore davantage le génie prodigieux de M. Rameau, qui peut bien, a-t'on dit, mettre en muſique la Gazette de Hollande, puiſqu'il a ſçû mettre de ſi beaux airs ſur les paroles de notre Poëte.

De mon tems, me dit l'Abbé des Fontaines, vous aviez un jeune Auteur, qui paroiſſoit devoir ſe diſtinguer dans un genre, où j'avoue qu'il eſt très-difficile de réuſſir. C'eſt M. de Cahuſac, qui dans ſon premier Opéra des *Fêtes de Polymnie*, dont j'ai rendu compte autrefois dans mes Feuilles, faiſoit voir déja beaucoup de talent, pour l'eſpéce de Poëſie, pour laquelle vous dites que M. Marmontel en a ſi peu. J'ai appris dans ce pays-ci depuis ma mort, qu'il avoit eſſuyé bien des contradictions, & il n'y a guére d'Auteurs, ſur le compte deſquels on m'ait parlé ſi différemment. Vous m'obligeriez de me dire avec ſincérité, ce que vous penſez de ſon mérite.

Perſonne en France, lui répondis-je,

n'entend auſſi-bien que lui, toute la théorie du Théâtre lyrique. Il a répandu dans un grand Ouvrage moderne (qui fait honneur à notre ſiécle, & dont vous entendrez parler un jour) pluſieurs articles fort conſidérables ſur cette matiere. Ce que j'en ai vû, m'a paru bien au-deſſus de tout ce que j'avois lû auparavant ſur le même ſujet, & ſuppoſe les recherches les plus pénibles, les réflexions les plus profondes, & l'étude la plus appliquée.

Quant à la pratique de l'art, ſur lequel M. de Cahuſac s'eſt longtems exercé, on peut dire, que c'eſt le ſeul Poëte, qui depuis dix ans, l'a toujours fait avec avantage. Il n'a point éprouvé de chûte, & il a eu les plus grands ſuccès. Son Ballet *des Fêtes de l'Hymen* eſt d'un bout à l'autre un Ouvrage excellent; il s'eſt ouvert des routes nouvelles, ſes Opera ne reſſemblent aux Opera déja faits, que par le ſtyle, qui eſt vraiment lyrique; le plan, la marche, la coupe ſont à lui ſeul. L'art de lier les divertiſſemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, ſembloit lui être réſervé, & il a rappellé ſur le

Théâtre lyrique la grande machine, ſi négligée depuis Quinault, & ſi néceſſaire à ce Théâtre, ſi on en croit l'expérience & Labruyere. Nul de nos jeunes Auteurs ne peut lui être comparé, & nos Anciens ſont hors de combat depuis longtems. M. Roi a voulu donner, dans différentes occaſions, des ſignes de vie, que le Public a pris pour des ſignes de mort.

Sur ce que j'ai dit, qu'aucun de nos jeunes Poetes ne pouvoit entrer en comparaiſon avec M. de Cahuſac dans le genre lyrique, n'allez pas vous imaginer, que nous en ayons un grand nombre. La Ville immenſe de Paris n'en compte que fort peu. Le genre eſt preſqu'inconnu, les récompenſes ſont médiocres, & les lauriers ſont difficiles à cueillir. Auſſi ne ſe préſente-t'il guére d'athlétes ſur la réne, & ceux qui s'y ſont offerts, manquent pour la plûpart de force. M. de la Bruere eſt demeuré tel qu'il vous avoit paru. Son *Dardanus* a été d'abord repréſenté ſans ſuccès, on l'a corrigé & repris enſuite; mais la conſtitution trop foible du Poëme en a entraîné la chûte, malgré les beautés ſinguliéres de la mu-

ſique. On a encore de cet Auteur un *Linus*, qui groſſit le porte-feuille de M. Rameau, & qu'on ne ſe preſſe plus de nous donner depuis qu'on en a fait une répétition ſolemnelle. Je vous ai déja dit des nouvelles de M. Marmontel; & M. Laugeon, que vous ne connoiſſez pas, me ſera, je crois, fort obligé, de ce que j'ai pour lui la conſidération de ne vous pas parler de ſon *Daphnis & Cloé*, qu'on vient de reprendre, & où il n'eſt venu perſonne. Son petit Acte *d'Eglé* a été plus heureux; c'eſt une Paſtorale, qu'un jeune Muſicien a ſçu rendre fort agréable, & dans laquelle le Poëte lui a fourni de jolis morceaux de chant. Sans un mauvais épiſode, cet Acte auroit même quelque mérite, mais la fortune l'a gâté; je me tais ſur les autres Auteurs de ce Théâtre.

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Vous penſez, peut être, que la ſupériorité très-réelle qu'a M. de C. ſur tous ſes Contemporains, lui ait attiré les éloges qu'il mérite. Détrompez-vous. Rien n'eſt plus injuſte qu'un certain Public à l'égard de ce Poëte. Il y a à Paris de petites ſociétés d'eſprit,

où l'on ſe feroit lapider, ſi on oſoit en dire du bien. J'en ai vû d'autres, dans leſquelles il n'étoit pas ſeulement permis de prononcer ſon nom.

Concevez-vous comment on a pû s'y prévenir ſi aveuglément contre l'Auteur de *Zénéide*, de *Grigri*, des *Fêtes de l'Hymen*, &c. Ouvrages charmans dans leur eſpéce, & ſi charmans, qu'on ne croit pas pouvoir marquer plus d'acharnement contre leur Auteur, qu'en lui diſputant la gloire de les avoir faits.

Eh! d'où venez-vous donc, me dit alors l'Abbé; tout ce que vous me contez là eſt dans l'ordre ordinaire. Cette derniere reſſource de la malignité dont vous me parlez a beau être uſée, elle prend & prendra toujours auprès des ſots. M. de Cahuſac vaut mieux que ſes Rivaux: croyez-vous qu'ils le ſouffrent avec patience? Que leurs partiſans, les femmes qui les prônent, les bureaux d'eſprit qu'ils fréquentent, demeurent ſpectateurs tranquiles de ſes ſuccès? Allez, le déchaînement dans ces circonſtances ſuppoſe toujours une ſupériorité qui bleſſe; le mépris ſe tait froidement,

mais l'envie éclate toujours avec autant de fureur, que d'imprudence.

Dans le premier Opera de cet Auteur, j'apperçus en effet un ton original & hardi, des marches nouvelles, une coupe ſinguliére, qui me firent augurer dès-lors, ce que vous avez vû arriver depuis. Un Libelle ſanglant, que je réfutai, fut le prix des premiers travaux de cet Auteur. Il ſoutint la bouraſque en homme, qui ſentoit qu'il étoit aſſez bon pour être perſécuté, & je prévis dès ce moment, qu'on ne lui pardonnerois ni ſon talent, ni ſa Philoſophie.

Vous voyez, continua-t'il, en s'interrompant, cette Ombre paiſible; elle eſt couronnée de lauriers, de jaſmins, de roſes, & de myrthes: ſa phiſionomie noble & ouverte annonce la douceur de ſon caractère, & ſes yeux preſque humides peignent la tendreſſe de ſon cœur. C'eſt le ſublime, l'unique, le délicieux Quinault. Il a créé en France ce genre, qui depuis quatre-vingt ans, fait le plaiſir le plus vif de la Nation. Lully, qui ſans le ſecours de ce beau génie, n'auroit été peut-être qu'un Muſicien ordinaire,

recueillit ſeul la gloire & les fruits d'un travail, qu'il n'avoit tout au plus que partagé. Le Muſicien fut comblé de biens & d'honneurs. Le Poëte en butte à une cabale redoutable, vêcut raillé, mocqué, déchiré, perſécuté. Tous les beaux eſprits, les gens du bel air, les femmes à la mode ſe déchaînerent contre ce Poëte aimable. Les ſuccès de ſes Opera ne furent attribués qu'au Muſicien, qui n'y avoit que la moindre part. Lully lui-même, qui lui devoit tout, eut la foibleſſe de l'abandonner, au moment, peut-être, qu'un dernier effort l'alloit faire triompher de la prévention du mauvais goût & de la cabale. Lully fut puni, à la vérité; ſa *Pſyché* fut ſifflée; mais malgré cette épreuve, les reſſources de la cabale prévalurent. Quinault, tant célébré de nos jours, mourut à la peine, & il n'eut pour lui de ſon vivant, que Boyer & Perrault, dont les noms jettoient encore une eſpéce de ridicule ſur le foible parti qui le ſoutenoit.

Mais à propos de cet Anecdote littéraire, eſt-il vrai, je vous prie, me dit encore l'Abbé des Fontaines, qu'un de vos Faiſeurs de Feuilles périodiques, ayant

fait un grand éloge de l'Opéra de *Zoroaſtre*, M. de Cahuſac lui dit, en l'embraſſant : *Ah ! que je vous ai d'obligation. Vous êtes le ſeul homme en France, qui ait eû le courage, de dire publiquement du bien de moi.*

Le fait eſt comme on vous l'a raconté, répondis-je, & les Repréſentations de cet Opera, le chef-d'œuvre des Modernes, ont produit peut-être les événemens les plus bizarres du Théâtre François. On y courroit en foule, tout étoit plein dès trois heures ; mais on écoutoit en ſilence. Si le plaiſir, ou la ſurpriſe arrachoient quelquefois malgré ſoi des éloges ou des applaudiſſemens, une troupe de frondeurs élevoit la voix, & forçoit l'homme de bonne foi à ſe taire. On ne pouvoit pas fermer les portes du Spectacle, mais on ſe hâtoit de fermer la bouche des Spectateurs. Les Ouvrages mauvais ou médiocres, laiſſoient bientôt déſertes nos ſalles de Spectacle ; celle de l'Opera a toujours été remplie pendant qu'on a donné cet Ouvrage ſingulier ; mais à chaque Repréſentation on annonçoit, qu'il n'y auroit plus perſonne à celle qui ſuivroit

celle où l'on s'étouffoit. C'eſt ainſi, que pendant plus de deux mois, on a vû à Paris cet Opera toujours ſuivi & toujours déchiré. On a ſçu très-poſitivement, qu'il a rapporté en vingt-cinq Repréſentations, plus de ſoixante mille livres, & il m'a été ſoutenu, peut-être par cent perſonnes différentes, qu'il étoit tombé dès la premiere Repréſentation. Mais quittons le Théâtre de l'Opéra, auſſi-bien n'y trouverions-nous plus perſonne, dont les Ouvrages puiſſent nous fournir la matiere d'un plus long entretien. Paſſons un moment à la Comédie Italienne, de-là nous irons à l'Opéra Comique.

C'eſt moins le travail de nos Auteurs, que la compoſition des Ballets, le goût des Décorations, & ſur-tout, le rétabliſſement des Parodies, qui donne aujourd'hui de la vogue au premier de ces deux Spectacles. M. Favart, qui paroît s'être livré à ce genre d'écrire, a trouvé le moyen de rendre, depuis deux ans, le Théâtre Italien le plus fréquenté de Paris. Il a parodié Thetis & Pélée, les Indes Galantes, l'Acte des Sauvages, Omphale, Daphnis & Cloé, ſous le nom des

Amans inquiets, des *Indes Danſantes*, des *Amours Champêtres*, de *Fanfale*, & des *Bergers de qualité*. On déſireroit que la plupart de ces Parodies ne fuſſent pas auſſi ſérieuſes que les Piéces parodiées. On y trouve de l'eſprit, du naturel, de l'agrément, & de la fineſſe. M. Favart eſt celui de nos Auteurs, qui ſemble avoir un goût plus décidé pour les Ouvrages de ce genre. Il eſt connu par pluſieurs Opéra Comiques, qui ne le cédent pas à ceux de M. le Sage & Dorneval. Mais on croit qu'il s'en tiendra déſormais aux Parodies; c'eſt une des conditions, à ce que l'on dit, que les Italiens ont mis à la reception de ſon épouſe dans leur Troupe. Voilà donc l'Opéra Comique privé des ſecours d'un homme, qui a fait autrefois le plus d'honneur à ce Spectacle. Mais qu'importe pour le public, que les jolies Piéces de M. Favart ſoient jouées ſur un Théâtre, plutôt que ſur un autre? Le plaiſir que nous procureront ſes Parodies, nous dédommagera des autres Ouvrages, que nous devions en attendre.

Au reſte, tout le monde ne penſe

pas auſſi avantageuſement de ces petites Piéces miſes en Vaudevilles. Les Auteurs Dramatiques, qui s'apperçoivent avec peine, que tout Paris abandonne un Spectacle plus noble, pour ſuivre, avec une eſpéce de fureur, ce qu'ils appellent des *miſeres rimées*, ne ceſſent de ſe récrier contre le mauvais goût du ſiécle, & font retomber ſur les Auteurs de ces petits Ouvrages, ce qui n'eſt, tout au plus, que le défaut du genre.

Quoique les Parodies de M. Favart ayent preſque toujours occupé la Troupe Italienne, depuis qu'on en a permis l'uſage, ils n'ont pas laiſſé de donner de tems en temps quelques autres Piéces plus régulières en Italien & en François. M. de la Morliere, l'Auteur d'Angola, & de pluſieurs autres Romans, s'eſt eſſayé dans le genre Théatral par une Piéce en trois Actes, intulée *le Gouverneur*. Cette Comédie paroît avoir été faite pour les Comédiens François, plutôt que pour les Italiens; & j'ignore pourquoi ces derniers ont eu la préférence. Quoiqu'il en ſoit, *le Gouverneur*, après un certain nombre

nombre de représentations, fut retiré par l'Auteur, qui le fit imprimer peu de tems après.

En parlant de quelques Ecrivains de ce tems, qui ont travaillé pour la Comédie Italienne, je ne dois pas oublier M. Rousseau, dit *le petit Rousseau*, pour le distinguer du grand Poëte de ce nom, & d'un autre Rousseau de Géneve, qui, par un discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, a excité une dispute Litteraire, à laquelle toute la France a paru prendre quelque part. Or le petit Rousseau a composé plusieurs petites Piéces pour les Italiens; mais le peu de succès de sa derniere, dont la représentation ne fut point achevée, lui fit abandonner la carrière dramatique. Il fut employé dans les petites Affiches, dont il eut la direction, conjointement avec le petit M. Favart; il quitta cette petite commission, après un an d'exercice, pour se livrer à des occupations plus solides dans la Province.

L'Opéra Comique avoit été le premier Théâtre de la gloire du petit Rousseau; c'est par là qu'il a debuté dans la Litterature. Ce Spectacle est une

eſpèce d'école, où les petits Auteurs viennent faire leur apprentiſſage. Après les premiers ſuccès, ils prennent des Lettres de Maîtriſe, & ſe mettent au rang des Poëtes Dramatiques. Ils ne ſont pas plutôt admis dans ce Corps diſtingué, qu'ils prennent l'eſprit du plus grand nombre de ceux qui le compoſent, & joignant beaucoup de ſuffiſance avec peu de capacité, ils deviennent tout à la fois Citoyens inutiles & mauvais Poëtes. Je voudrois que chacun étudiât le genre pour lequel il eſt le plus propre, & qu'il ſçût s'y fixer. L'exemple de M. Favart devroit apprendre à ceux qui commencent, qu'on peut ſe faire un nom, même dans le genre le plus médiocre; & l'éclat qu'il a donné au plus diſtingué des Spectacles de la Foire, lui procurera une eſpéce d'immortalité, à laquelle il convient de ſe borner, quand on n'eſt pas fait pour aſpirer à plus de gloire. Il ſemble cependant que l'on ſe faſſe une honte, de travailler pour un Spectacle, pour lequel l'Auteur de Turcaret, de Gil Blas, & du Diable boiteux, n'a pas dédaigné d'employer le quart de ſa vie.

Si l'exemple de M. le Sage ne ſuffit pas, pour enhardir nos beaux eſprits à faire des Opéra Comiques, je leur propoſerai celui de M. Fuzelier & de M. Piron; il n'y a point de deshonneur à ſuivre les traces de ces grands hommes.

Mais il me ſemble, dit l'Abbé des Fontaines, que dans les dernieres années de ma vie, on avoit aboli ce Spectacle; l'a-t'on rétabli depuis que je ſuis dans ce ſéjour?

Oui ſans doute, lui dis-je; & il eſt aujourd'hui plus brillant qu'il n'a jamais été. M. Monet en eſt le Directeur général, & lui a donné une forme plus éclatante qu'il n'avoit auparavant. Il a fait conſtruire un Salle d'un goût plus exquis, que toutes celles des autres Spectacles de Paris; & ce qu'il y a de plus admirable, & ce qui prouve en même-tems l'intelligence & les reſſources du Directeur, c'eſt qu'on a vû ce Bâtiment ſuperbe, commencé, élevé & fini dans un lieu, où quarante jours auparavant on cueillôit encore de l'oſeille & des épinars. Je ne ſçais ſi les Auteurs ſeconderont les bonnes

intentions de M. Monet. Juſqu'à préſent on n'a guère donné que des Piéces anciennes. On n'a eu pour toute nouveauté, qu'une Parodie, un Opéra Comique & deux Prologues. La Parodie, intitulée *la Fileuſe*, eſt de M. *Vadé*. Ce petit badinage fut joué à la Foire Saint Germain, tandis qu'on repréſentoit à la Comédie Italienne la Parodie de *Fanfale*, qui roule ſur le même ſujet. L'Opéra Comique eſt le conte du *Poirier* mis en action. M. Vadé y fait voir un talent particulier pour ce genre de Spectacle. Les deux Prologues ſont de M. Fl..,. Quelques-uns diſent qu'il a fait le ſecond en ſociété. Quoiqu'il en ſoit, les couplets en ſont délicats, naturels & ingénieux. On nous promet, que de la même ſource, nous allons voir ſortir bien-tôt une petite Piéce, qui a pour titre *le Roſſignol*. Le nom des Auteurs nous annonce d'avance le ſuccès de cet Ouvrage, & ce Spectacle deviendra de jour en jour plus parfait & plus ſuivi, ſi le travail de nos Poëtes, les talens des Acteurs, les graces des Actrices, & la bonté de l'Orcheſtre, répondent aux ſoins & à l'habileté du Directeur.

Pour peu qu'on ait connoiſſance des hommes de l'antiquité, on n'eſt pas long-tems dans les Champs Eliſées, ſans rencontrer quelque Ombre, dont on ait entendu parler. J'étois étonné que nous euſſions cauſé ſi long-tems, ſans être interrompus par des gens de connoiſſance; dans l'eſpace d'une heure, on retrouve ſouvent la même perſonne; vous ſçavez, Madame, que j'avois déja vû Virgile dans le Boſquet dont je vous ai parlé plus haut; il ſe préſenta à nous une ſeconde fois, accompagné du Héros de ſon Eneide, avec lequel il avoit un entretien, que je fus bien aiſe d'entendre, & voici ce que lui diſoit Enée, lorſque je me fus approché d'eux pour les écouter.

ENE'E.

Il faut que vous conveniez, vous autres gens de Lettres, que vous nous avez bien des obligations. Sans les Héros, que ſeriez-vous dans le monde? Que deviendroient votre Apollon & vos Muſes? C'eſt de nous véritablement, que vous tenez l'immortalité.

VIRGILE.

Mais s'il n'y avoit pas de Héros, il y auroit toujours des Ombrages frais; des Campagnes délicieuſes; des Prairies émaillées des plus belles fleurs; des Fontaines dont les eaux vont ſerpentant, avec un doux murmure, à travers le gazon; des Bergers & des Bergeres; des Troupeaux, qui bondiſſent dans une Plaine; des Laboureurs, qui tracent des ſillons dans les champs, ou qui recueillent les dons de Cerés; des Faunes, des Nimphes & des Satyres; Venus & le Dieu couronné de pampres; ces globes de feu qui éclairent l'Univers; la vaſte étendue des Mers, ſoit qu'elles ſoulevent leurs flots irrités, ſoit que dans le calme elles préſentent leur ſurface comme un grand miroir, qui réfléchit le Soleil, ou les Aſtres de la nuit; penſez-vous que ces Images ne ſoient pas ſuffiſantes, pour occuper notre Muſe, & pour nous procurer l'immortalité, ſi nous avons de l'art & du génie?

ENE'E.

Oui, mais qu'eſt-ce que tout cela,

en comparaiſon d'un Héros, qui ſoumet tout à ſes armes, & force les Nations les plus belliqueuſes, de rechercher ſon alliance, ou de ſe ſoumettre à ſon joug. N'eſt-ce pas là un beau champ pour la Poëſie ? Vous étiez déja connu par vos Bergeries & vos Géorgiques ; mais ſans l'Enéide vous ne ſeriez pas le Prince des Poëtes Latins, & le modèle de tous ceux, qui ont travaillé, ou qui travailleront après vous dans le même genre.

VIRGILE.

Et moi je ſuis plus content d'avoir décrit les plaiſirs innocens des Bergers, & l'induſtrie des Laboureurs, que d'avoir compoſé le Poëme, dont vous faites le ſujet. Car outre la gloire, qui me revient des Géorgiques, où j'ai ſçû jetter mille agrémens dans une matiere, qui n'en paroiſſoit pas ſuſceptible, en traitant les amours des Bergers, j'ai fait une peinture de l'âge d'or ; j'ai repréſenté ſur une Scène riante, les doux amuſemens, qui partagent le loiſir de ces hommes heureux. Ce ſont là de vrais Héros, & ceux qui font le plus d'honneur à

l'humanité. Sans ambition ils n'aiment que leurs Bergeres & leurs troupeaux. Ils ſe contentent des largeſſes de la ſimple nature, & ne vont pas déſoler une métairie, ou en égorger les poſſeſſeurs, pour jouir de ſes dépouilles. Voilà les hommes qu'on doit le plus louer, & qui font la plus grande gloire de ceux qui les chantent.

ENEE.

Ce que vous dites là eſt abſurde. Auriez-vous perdu le jugement depuis que vous êtes parmi nous? Quoi, votre plus bel Ouvrage, un Poëme digne des éloges de tous les ſiécles, & qu'Homère même voudroit avoir fait, ne vaut pas une peinture frivole de bergerie & de labourage? Coridon, Tyrcis, ou Amarillis l'emportent ſur Niſus, Euriale, Turnus & Lavinie? Les chalumeaux champêtres, les Taureaux, les moiſſons, les Laboureurs ſeront des images plus nobles, que les trompettes guerrières, les chevaux animés au combat, les armes, les chariots, & les boucliers étincelans? Et il ſera plus beau de voir Silène yvre

dans un antre, ou une Bergere effrontée, qui jette des pommes à un Berger pour l'agacer, que de voir un Héros, qui entreprend des choſes au-deſſus des forces humaines; qui, invincible au milieu des ruines de ſa patrie, en ſort comme en triomphe, portant ſon pere ſur ſes épaules, & va fonder le plus fameux des Empires dans un pays étranger, malgré les vents & les écueils, les perſécutions opiniâtres d'une Déeſſe ennemie, & les forces réunies d'un peuple belliqueux? Croyez-moi, vos lauriers ſeroient bien minces, ſi je n'euſſe exiſté.

VIRGILE.

Mais ſi je n'euſſe exiſté moi-même, que ſeriez-vous? Faiſons une juſte compenſation, & voyons qui des deux en devra le plus à l'autre. Vous m'avez fourni, il eſt vrai, le plan de mon Poëme. Mais ſi je n'avois ſçû déguiſer la vérité, & l'embellir des ornemens de la fable, que ſeroit le Fondateur des Romains? Car nous n'ignorons pas, quoique vous en puiſſiez dire, la vérité des faits. Nous ſçavons

le Traité ſecret que vous fites Antenor & vous avec les Grecs ; vous leur vendîtes la patrie ; & vous eûtes la cruauté même de leur ſacrifier votre propre femme, pour qu'il ne reſtât plus rien de la race de Priam. N'étoit-ce pas là une belle matiere à traiter ? Qu'en aurois-je pû faire, ſans le ſecours de mon imagination ? Sentez-vous à préſent, ce que vous me devez ? L'hiſtoire vous repréſente comme un perfide ; & moi, je vous ai peint comme un Héros, qui après avoir défendu vigoureuſement ſa patrie, céde avec ſageſſe à l'ordre des deſtins. La tradition fait de vous un impie, qui violoit ſans remords les droits les plus ſacrés de la Religion & de la Nature ; & moi je vous ai ennobli des caractères de la ſageſſe & de la piété.

ENÉE.

J'aurois voulu auſſi que vous m'euſſiez fait un peu moins dévot, pour me faire un peu plus vaillant. Mais qui vous a dit que je fus un citoyen perfide, & un époux cruel ? Vous en croyez légérement quelques vieilles

chroniques, qui n'ont pas plus de fondement, que les avantures que vous me prêtez avec la belle Didon, dont vous avez fait une femme paſſionnée; elle qui fut vertueuſe, juſqu'à s'immoler, pour échapper à un Prince barbare, qui la recherchoit, & pour garder la foi qu'elle avoit promiſe à ſon époux.

VIRGILE.

C'eſt par là même, que vous devriez m'être obligé davantage. Je vous ai repréſenté comme un Prince extrêmement aimable & galant. Quoique peut-être vous ne fuſſiez rien moins que cela; vos liaiſons avec cette Princeſſe donnent un plus grand luſtre à vos vertus. Puiſque vous ſacrifiez généreuſement les intérêts de votre cœur aux ordres des Dieux, qui vous appellent ailleurs; & que la victoire, qu'on remporte ſur ſoi-même, eſt plus glorieuſe, que celle qu'on remporte ſur les Nations les plus vaillantes. Convenez que les Héros de tous les tems doivent beaucoup à ceux, qui les immortaliſent dans leurs productions. Que reſteroit-il à quantité d'hommes illuſ-

tres, ſi on leur ôtoit ce que leur a prêté l'imagination des Poëtes ? Il me ſemble voir la Corneille dépouillée du beau plumage qu'elle avoit emprunté. Que les Grands entendent bien mal leurs intérêts, lorſqu'ils ne ſont pas favorables aux Gens de Lettres !

Ces deux Ombres ſont les derniéres de ma connoiſſance, qui vinrent ſe préſenter à nous durant le reſte de notre route. Il eſt vrai que nous n'étions plus éloignés de l'endroit, par lequel nous devions nous en retourner, & que l'envie que j'avois de vous revoir, Madame, l'emportant ſur le plaiſir de converſer avec des Morts, je n'étois pas fâché de revenir bientôt ſur la terre. L'Abbé des Fontaines, qui s'apperçût, par un ſigne que je fis à ma conductrice, que nous allions bientôt le quitter, profita du peu de chemin que nous avions encore à faire, pour m'interroger ſur mille choſes, ſur leſquelles je tâchai de le ſatisfaire le plus promptement qu'il me fut poſſible. Entr'autres queſtions qu'il me fit, il me demanda, ſi pour les autres Ouvrages, nous n'avions pas des Ecrivains plus diſtingués, que les Auteurs

Dramatiques, dont je venois de lui parler. Nous ſerions bien à plaindre, lui répondis-je, ſi toutes les parties de notre Littérature étoient auſſi mal gouvernées que celle du Théâtre. Ce ne ſera pas en dire trop, que d'aſſurer, que pour les petites Poëſies légéres, pour l'Hiſtoire, les Romans, les Livres de Sciences, de Philoſophie & de Morale, nous avons des gens infiniment ſupérieurs à tous ces Modernes Faiſeurs de Comédies & de Tragédies, dont vous avez vû, que le Théâtre François ne pouvoit pas ſe promettre un grand avantage.

Il eſt un genre d'Ouvrage, dans lequel la Nation Françoiſe s'eſt toujours diſtinguée; c'eſt la Chanſon. Mais depuis Vergier, nous n'avons point eû de Chanſonnier plus célébre que M. l'Abbé de l'Attaignant. Son Recueil de Poëſies, intitulé *Piéces dérobées à un Ami*, contient des couplets charmans, qui ſe chantent dans toutes les meilleures compagnies. On remarque beaucoup de facilité de naïveté & de naturel dans ſes Vers, & quelquefois auſſi un peu de négligence. Comme l'Auteur a un grand fond de

gayeté, il lui vient ſouvent à l'eſprit les idées les plus agréables, auſquelles il ſçait donner la tournure la plus ingénieuſe. Je ne vous parlerai point de l'agrément, que tous ceux qui le connoiſſent, trouvent dans ſa ſociété. C'eſt l'homme le plus amuſant, le caractère le plus liant, & l'ami le plus vrai que je connoiſſe. Il ne faut pas croire que M. l'Abbé de l'Attaignant ſe ſoit borné au ſeul genre lyrique; il a fait des Epitres & d'autres Piéces de Vers, qui, à mon avis, valent encore mieux que ſes Chanſons. Mais le goût avec lequel il chante ſes couplets, leur donne une eſpéce de ſupériorité ſur ſes autres Ouvrages, & à l'Auteur, la réputation du plus grand Chanſonnier de France.

Nous avons deux autres Poëtes, qui, par l'agrément, la légéreté & la délicateſſe de leurs Poëſies, pourroient être comparés à Ovide & à Catule, avec cette différence, qu'ils écrivent avec beaucoup plus de retenue & de décence, que les deux Poëtes Romains. Je veux parler de M. Bernard & de M. l'Abbé de Bernis. L'un a fait l'*Art d'aimer*; & l'autre, pluſieurs

Piéces fugitives d'un goût exquis. Ces petites Piéces ne ſe liſent que ſur des Feuilles détachées, ou en manuſcrit, parce que les Auteurs n'ont pas encore jugé à propos de donner au Public un recueil de leurs œuvres.

Un autre Poëte qu'on ne lit point, mais qu'on écoute, qui ne ſe donne ni imprimé, ni en manuſcrit, mais qui ſe recite, c'eſt le fameux M. Robé. Son goût le porte ſur-tout, à faire des contes & des épigrammes, parce que c'eſt là, que l'uſage autoriſe principalement la liberté & la licence. Ceux qui, avec la belle verſification, aiment encore la décence & la pudeur, ne donneront pas une entiere approbation aux écrits de notre Poëte, ils manquent un peu de cette derniére qualité.

M. Vadé eſt dans le genre poiſſart, ce qu'eſt M. Robé, dans le genre gaillard & grivois. C'eſt une nouvelle eſpèce de burleſque, dont il a enrichi la Littérature Françoiſe. Il ſe fait goûter principalement du petit peuple, qu'il connoît & qu'il peint au naturel. Ses *Bouquets* & ſon Poëme de *la Pipe caſſée*, ſont des tableaux parfaits

du Marché au bled, de la Place Maubert, & des Halles.

Si du ſtile poiſſant, nous paſſons à un genre plus noble & plus élevé, M. le Chevalier de Laurés ſe préſentera à nous avec toutes ſes couronnes. Il en a remporté huit dans différentes Académies. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur, ſont les trois dernieres qu'il a reçues à l'Académie Françoiſe. Ce Poëte réuſſit également à peindre les paſſions des hommes, & à célébrer les actions des Héros. S'il eût vêcu du tems de Pindare, il n'eſt pas douteux qu'il n'eût partagé avec lui les Palmes Olympiques.

Quoique M. d'Arnaud ſe ſoit pour ainſi dire, expatrié, & qu'il ait déclaré publiquement, qu'il regardoit l'Allemagne comme ſa *nouvelle Mere*, cependant ſa qualité d'ami & d'éleve de M. de Voltaire, & plus que cela encore, les trois volumes de ſes Poëſies, qui ont été imprimés à Paris depuis ſon départ de la France, ſont des titres plus que ſuffiſans de le compter encore parmi nos Poëtes. Mais quel eſt le rang que nous lui aſſignerons ſur notre Parnaſſe? Nous le placerons après tous

les Poëtes, qui ont fait quelque Ouvrage de génie, ne fut-ce qu'un Sonnet; & avant bien d'autres, qui n'ont eu que de l'eſprit.

Ce n'eſt pas ſans doute là tout ce que vous avez de faiſeurs de Vers, me dit l'Abbé des Fontaines, car on m'a aſſuré, que jamais la fureur de rimer n'avoit été pouſſée auſſi loin, qu'elle l'eſt actuellement.

On vous a trompé, lui répondis-je; il a été un tems, où l'on rimoit beaucoup plus qu'à préſent. Je crois vous avoir nommé tous nos Poëtes, & avoir aſſigné à chacun d'eux la place qu'il occupe dans l'eſtime du Public; & vous voyez que le nombre n'en eſt pas grand, à moins que vous ne vouliez que je vous parle de quantité d'autres petits Rimailleurs, dont les productions inſipides ne trouvent des lecteurs, que parmi les Cotteries bourgeoiſes, dont ils ſont les héros.

Pourquoi, me demanda l'Abbé, en parlant de vos jeunes Auteurs Dramatiques, ne m'avez-vous rien dit de celui qui a compoſé une Tragédie, à laquelle le Public a fait, il n'y a pas long-tems, un accueil ſi favorable?

Je ne ſçais ni le nom du Poëte, ni celui de la Piéce. J'ai ſeulement entendu dire par Boindin, qui arrivoit dans ce ſéjour tout nouvellement, que tout Paris étoit entouſiaſmé de cet Ouvrage, dans lequel cependant on trouvoit une Poëſie foible & négligée ; des ſituations plus ſingulières qu'intéreſſantes ; une cataſtrophe tout à fait indigne de la majeſté du Cothurne.

J'avoue, lui dis-je, que j'avois oublié de placer M. le Vicomte de Grave, au nombre de nos Poëtes Dramatiques; & quoique la Critique, que vous venez de faire de ſa Tragédie, ſoit aſſez juſte ; quoiqu'on puiſſe dire avec vérité, que tout Paris s'eſt laiſſé prendre groſſiérement à la ruſe puérile qui en fait le dénouement, il faut convenir néanmoins, que l'Auteur de *Varon* vaut bien celui d'*Antipater*, de *Zarés*, d'*Amenophis* & de *Coſroés*, & qu'il méritoit, pour le moins autant qu'eux, d'être mis au rang des Eleves de Melpomene.

Je ſuis preſque tenté, de mettre auſſi au rang des Poëtes épiques, M. Privat de Fontanilles, à qui nous ſommes redevables du Poëme de la

Malthiade, Ouvrage au-deſſus de la Henriade pour l'ordonnance, & au-deſſous de la pucelle pour l'éxécution.

Je ſuis encore tenté, de mettre dans ce même rang M. de Caux, Auteur d'un autre Poeme intitulé, *le Parnaſſe, ou eſſai ſur les Campagnes du Roi.*

Ce Titre eſt ſingulier, reprit en riant l'Abbé des Fontaines; & il me rappelle celui, que mit à la tête d'une Tragédie, un homme plus ſingulier encore, qui intitula ſa Piéce, *Turnus & Lavinie, ou les Libertés de l'Egliſe Gallicane.* Ne trouvez-vous pas ces deux Titres auſſi ridicules l'un que l'autre? Celui du Poëme de M. de Caux m'ôte entiérement l'envie de connoître le fond de l'Ouvrage, & je vous diſpenſe d'en faire le Précis; vous pouvez employer à quelque choſe de plus agréable pour moi, les courts inſtans que nous avons encore à être enſemble. Nous ne ſommes pas éloignés de l'endroit, par lequel vous êtes entré dans ce ſéjour; nous ne nous quitterons point, que vous ne m'ayez fait connoître les plus diſtingués de vos autres Ecrivains. Commencez par les Hiſtoriens.

Je ne vous parlerai pas de ceux que vous avez connus, lui dis-je; & je ne ferai mention ni du Pere Berruyer, qui a fait une eſpèce de Roman, de la plus ſainte de nos Hiſtoires; ni de M. Crévier, qui n'a écrit que pour les Colléges; ni de M. le Préſident Hainaut, dont vous avez comparé l'abregé au Bouclier d'Enée, où le Dieu du feu avoit ſçû tracer, avec ſon docte Ciſeau, toute Hiſtoire des Romains; ni de M. Duclos, à qui vous avez dit, que la nature pourroit avoir donné ou refuſé le talent de bien écrire; ni du Pere Barre, dont vous avez fait un trop bel éloge dans vos Feuilles; ni de l'Abbé de la Bleterie, l'Hiſtorien le plus parfait que nous ayons après M. de Voltaire; ni de M. l'Abbé de Mably, qui endort ſes Lecteurs avec élegance, & qui quelquefois les inſtruit ſans preſque jamais les amuſer. Je me bornerai à trois ou quatre hommes ſeulement, dans la Liſte de ceux dont j'ai à vous entretenir.

Le premier eſt, M. le Chevalier de Solignac, qui vient de nous donner les cinq premiers Tomes de l'Hiſtoire de Pologne. Les connoiſſeurs y remar-

quent un grand diſcernement, beaucoup d'ordre, un ſtyle agréable, l'art de rendre les faits intéreſſans, & ſurtout une liaiſon admirable dans les événemens que l'Auteur a le ſecret de faire naître les uns des autres, comme des effets d'une cauſe naturelle. On trouve ſeulement à redire à ce que M. le Chevalier de Solignac faſſe un peu trop attendre les cinq derniers Volumes, qu'on verroit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il y a long-tems qu'on nous les promet, & qu'on a témoigné beaucoup d'empreſſement à lire les cinq premiers.

M. l'Abbé Raynal eſt auſſi un Ecrivain, qui a de la réputation. Mais on ſe plaint, qu'ayant abandonné la Chaire pour devenir Hiſtorien, il ait conſervé le ton de ſon premier métier, & qu'il ſoit Prédicateur juſques dans ſes Hiſtoires. On a dit que celle du *Stadhonderat* étoit un beau Sermon; non pas un Sermon dans le genre de ceux du P. Bourdaloue; mais un diſcours dans le goût moderne; c'eſt-à-dire, un amas prodigieux de portraits & d'antithèſes, qui viennent à la ſuite l'une de l'autre, ſans

autre néceſſité, que celle de vouloir ſe conformer au goût du Siècle. L'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* a été écrite dans le même eſprit; & en liſant ce Livre, j'ai crû me promener dans une grande Gallerie de Tableaux, dont la vûe me faiſoit, à la vérité, quelque plaiſir d'abord, parce que les couleurs en ſont vives, & le coloris fort brillant; mais à la fin je ſentois, que j'en avois les yeux fatigués. Je ne voyois d'ailleurs aucun de ces portraits qui fuſſent reſſemblans. L'Auteur les avoit peints d'imagination; & chaque perſonnage étoit repréſenté avec autant de vices & de vertus qu'il en falloit, pour faire une ſimétrie exacte d'oppoſitions & d'antithèſes. Ici, c'eſt un homme, dont la Cour pleure la mort, tandis que la Ville s'en afflige; qui eſt traité par les uns comme un ſcélérat, & honoré par les autres comme un martyr; d'un côté, on flétrit ſa mémoire, de l'autre on viſite ſon tombeau, & on lui fait faire des miracles; jamais citoyen n'a été tant loué, jamais rébelle n'a été ſi blâmé. Là, c'eſt une Princeſſe, qui, quoique ſouveraine,

ment ambitieuſe, paroît déſintéreſſée; zélée pour la Religion Anglicane, quoiqu'indifférente pour tous les cultes; paſſionnée pour le bonheur de ſes Sujets, quoiqu'idolâtre ſeulement de ſa propre gloire; pleine de franchiſe & de probité, quoique peu ſcrupuleuſe dans les affaires; qui unit les petites vanités de femme avec les grands ſentimens des Heros; les ridicules d'un ſexe, avec le travail de l'autre; beaucoup de défauts d'un particulier, avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. C'eſt ainſi, que par des oppoſitions continuelles, M. l'Abbé Raynal fait de tous ſes perſonnages, des êtres d'imagination, qui donnent un air de merveilleux à ſon hiſtoire. Peu lui importe, que ſes acteurs ayent été des hommes tous différens de ceux qu'il nous repréſente; pourvû que ceux qu'il repréſente plaiſent aux Lecteurs par leur ſingularité, & donnent à ſon Livre avec le mérite du ſiècle, l'avantage d'être lû par les Contemporains, au riſque d'être oublié de la race future.

Outre les deux Hiſtoires, dont je viens de parler, notre Auteur a en-

core donné au Public deux Volumes d'*Anecdotes Littéraires*. Cet Ouvrage ſeroit curieux & agréable, ſi l'Auteur, qui commence par Guillaume Budé, & qui finit par vous, M. l'Abbé, avoit ſçû faire un choix de choſes moins connues, & plus recherchées. On n'apprend ici, que ce que tout le monde ſçait ; il y a même pluſieurs traits ſinguliers, que bien des gens ſçavent, & qui ne ſe trouvent point dans ce Recueil. M. l'Abbé Raynal, qui a fait voir dans cet Ouvrage, ſon goût pour la compilation, a été chargé de l'important travail, de réunir enſemble tous les mois en un volume, les richeſſes immenſes, que les Provinces du Royaume envoyent chaque jour à Paris, pour groſſir le tréſor littéraire de la Nation. Vous comprenez ſans peine, que je veux parler du Mercure de France, dont les Enigmes & les Logogryphes ingénieux font briller les gens d'eſprit des Villes de Province. M. l'Abbé Raynal n'a cet Ouvrage de conſéquence, que par commiſſion. MM. Fuzelier & de la Bruere en ont le Brevet : cela leur fait un revenu conſidérable, dont ils abandonnent une

ſomme aſſez modique, pour les gages de leur Commis.

M. Du Tertre, Auteur de l'Abrégé de l'Hiſtoire d'Angleterre, ſe diſpoſe à nous donner bientôt un autre Ouvrage d'une plus grande étendue, & que le Public ne verra pas avec moins de plaiſir, que les trois Volumes de ſon Abrégé. C'eſt l'Hiſtoire des Conjurations, Révolutions, & Conſpirations célébres de l'Europe. Le ſtyle de cet Auteur eſt aiſé, clair & naturel. Il ne cherche point à faire des Tableaux; il peint les hommes par leurs actions, & c'eſt la meilleure façon de peindre dans l'Hiſtoire.

Voilà à peu près à quoi ſe réduit ce que nous avons d'Hiſtoriens, qui ont écrit depuis que vous êtes dans ce ſéjour. Le nombre des faiſeurs de Romans eſt infiniment plus conſidérable; & malgré cela, on ne peut pas dire, qu'il ait paru en notre Langue, depuis votre mort, aucun Ouvrage en ce genre, qui puiſſe faire un nom à un homme de Lettres. Ce ſont preſque tous des productions d'eſprits foibles, qui écrivent avec facilité, des

choſes indignes d'être lûes par des eſprits ſolides. Auſſi la plupart de ces Ecrits ſuperficiels paroiſſent-ils ſans nom d'Auteurs, ou ſous des noms ſuppoſés, comme ſi leurs véritables Auteurs étoient honteux de les avoir faits. Ne ſoyez donc pas étonné, ſi je ne vous en nomme aucun; moi-même je ne les connois pas; & à l'exception de M. l'Abbé Prévôt, de MM. de Marivaux, Crébillon fils, & Duclos, dont les Romans ne doivent pas être confondus avec cette foule de mauvaiſes Brochures, il n'y en a pas quatre, qui méritent d'être connus. J'excepte cependant encore *la Payſanne parvenue* de M. le Chev. de Mouhy, & l'*Angola* de M. de la Morliere; mais vous les avez lûs, & vous ſçavez là-deſſus à quoi vous en tenir. Quoi, reprit l'Abbé des Fontaines, depuis ſept ans, que je n'habite plus votre ſéjour, on n'a donné aucun Roman dont le mérite puiſſe égaler ces deux derniers; aucun du moins, qui en approche? Il faut pour cela que vous ſoyez bien dépourvûs de bons Ecrivains. Vous penſerez de nous

& de notre tems comme il vous plaira, lui répondis-je; mais je ne puis m'empêcher devous faire l'aveu de notre misére; à moins que vous ne vouliez, que je mette parmi nos richeſſes littéraires, les mauvaiſes Traductions que M. de la Place nous a données de deux Romans Anglois excellens, dont le fond a fait paſſer ſur toutes les fautes de langage & les conſtructions irréguliéres du Traducteur; à moins que vous ne vouliez encore que j'y joigne, avec les vieilles avantures du *Chevalier du Soleil*, Ouvrage ennuyeux en Eſpagnol, & que M. de Boiſmêlé n'a guére rendu plus amuſant en notre Langue, les hauts faits de Pardaillan, les Amadis des Gaules, & le Roman de Caſſandre; car ce n'eſt qu'en recrépiſſant de vieilles maſures, que nos Auteurs modernes croyent s'acquérir la réputation d'habiles Architectes.

Je ne ferai pas mention d'une infinité d'autres Ecrits de ce genre, dont les noms ſeuls formeroient un Dictionnaire immenſe de Livres mauvais & ignorés. Il n'y a pas de ſemaine qu'il ne paroiſſe au moins deux Romans

nouveaux à Paris ; & il n'y a pas un de ces Romans, qui ne ſoit oublié dans la ſemaine. Nous avons été plus heureux dans les Ouvrages de morale & de Philoſophie ; témoins le Livre des *Mœurs*, & celui *de l'Eſprit des Loix*. Je laiſſe à part tout ce qu'on a trouvé à reprendre dans ces deux Ecrits ; on en a fait des Critiques ſi longues & ſi fréquentes, ſurtout du dernier, que vous aurez mille fois occaſion d'en entendre parler dans ce ſéjour. Un autre Livre, dont l'on vous entretiendra auſſi beaucoup, & qui a déja fait un grand bruit dans toute l'Europe, quoiqu'on n'en ait encore qu'une très-petite partie, c'eſt le fameux Dictionnaire Encyclopédique, auquel une Société de Sçavans travaille depuis pluſieurs années. MM. Diderot & d'Allembert ſont à la tête de ce grand Ouvrage. Si vous connoiſſiez bien ces deux hommes, vous concevriez l'idée la plus avantageuſe de leur travail ; pour moi, il ne m'appartient pas de porter mon jugement ſur un Livre de cette importance ; il faudroit avoir ſeul tout le mérite des

différens Auteurs qui y ſont employés, pour pouvoir bien le définir. Il renferme la connoiſſance de toutes les Sciences & de tous les Arts; & je ne puis, en vous quittant, vous laiſſer en meilleure compagnie, qu'avec les quarante Aſſociés, tous gens d'eſprit, ou ſuppoſés tels, qui ſont chargés de cette immenſe entrepriſe, à moins que vous ne vouliez que je vous diſe un mot de l'excellent traité de la Poëſie Françoiſe de M. l'Abbé Joannet, qui mériteroit d'être inſéré tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédique pour l'utilité & la ſageſſe des préceptes qu'il renferme.

Telles furent, Madame, les dernieres paroles que je dis à l'Abbé des Fontaines au ſujet de nos Ecrivains.

Nous étions prêts à nous ſéparer, quand nous apperçumes l'Ombre d'un jeune homme, que je me rappellai d'avoir vû quelque part. Une fièvre maligne venoit de l'arracher à la vie, & de l'envoyer dans l'autre monde. C'étoit un des Oracles du Caffé de Procope, qui ne manquoit jamais d'aſſiſter aux premiéres repréſentations des Piéces nouvelles, & venoit enſuite en fai-

re publiquement l'analyſe au milieu d'un cercle tumultueux qui ſe formoit autour de lui, dans une des ſalles du Caffé. Cette Ombre arrivoit bien à propos ; car depuis mon abſence on avoit donné quelques nouveautés en différens genres, dont je deſirois fort d'être inſtruit avant de m'en retourner, pour ne pas paroitre trop ignorer les choſes de ce monde, lorſque j'y ſerois de retour. Le jeune homme n'attendit pas que nous lui fiſſions des queſtions ; il prévint nos deſirs, & jugea que l'Abbé des Fontaines n'auroit pas moins de plaiſir à l'entendre, que lui-même à nous entretenir. Un Obſervateur des Ecrits modernes, lui dit-il, ne doit pas être indifférent ſur les nouvelles Littéraires que j'ai à lui apprendre : & qui peut vous en donner de plus ſures & de plus fraiches que moi, qui arrive dans ce moment, & qui n'ai été que cinq jours malade ? Vous ſçaurez donc, que tous les Spectacles de Paris, excepté le grand Opera, qui ne vit plus que de ſes anciens fonds, retentiſſent de nouveautés. La Comédie Françoiſe a entretenu quelque tems le public d'une Tragédie de M. de Voltaire intitulée,

Le Duc de Foix. Cette Piéce n'eſt ni ancienne ni nouvelle, puiſqu'elle fut donnée il y a environ dix-huit ans ſous le nom d'*Adélaïde du Gueſclin*; mais un coup de canon hazardé dans la Piéce, favoriſa la mauvaiſe intention de ceux qui voulurent en troubler la premiére repréſentation. On fut obligé, pour ſe conformer à l'uſage, de réduire cette Tragédie à la ſimplicité de la converſation. Le canon ne ſe fit plus entendre, quoique ſelon le rapport de gens de goût, ce coup produiſit un grand effet. Les perſonnes mal intentionnées contre la Piéce, n'ayant plus cette reſſource, pour ſe déchaîner contre elle, ſe ſervirent du nom de *Coucy*, pour ſe répendre en mauvaiſes plaiſanteries, & exciter du tumulte. M. de Voltaire crut donc devoir retirer ſa Tragédie, après un certain nombre de repréſentations; & ſur quelques critiques qu'on en fit dans le tems, & qui parurent raiſonnables à l'Auteur, il la retoucha entiérement, & lui donna une forme toute nouvelle. Voici le jugement qu'en ont porté quelques connoiſſeurs. Ils ont cru y trouver un tableau utile de l'ivreſſe des paſſions, &

du torrent journalier, qui emporte loin d'eux-mêmes les cœurs les plus vertueux. Pour ce qui regarde l'enſemble de la Piéce, on a jugé que le premier Acte étoit un peu froid, & dépouillé de mouvement théatral, ſoit que ce ſoit un vice du ſujet, ſoit que ce ſoit une faute d'inadvertance de l'Auteur à laquelle il paroit qu'il ſeroit très-aiſé de remédier, en retouchant à l'expoſition, & en éclairciſſant un peu plus l'avant-ſcéne ſur l'extraction & le ſort d'Amélie. Le ſecond Acte eſt ſi rempli de beautés qu'on ne lui trouve qu'un défaut ; c'eſt d'être trop court. L'intérêt s'y montre avec avantage, & ſe décide totalement au troiſiéme, par la priſe & la reconnoiſſance de *Vamir*. La ſituation des perſonnages opprimés eſt ſi violente dans le quatriéme Acte, que cela ſuffiroit pour le ſoutenir. Le cinquiéme enfin eſt plein d'action & de chaleur ; & il ne faudroit pas de grands efforts à M. de Voltaire, pour rendre cette Tragedie égale à ſes derniéres.

Les Comédiens Italiens ſont pour le moins auſſi fertiles en piéces nouvelles, que les Acteurs de la Comédie

Françoiſe. La Convaleſcence de M. le Dauphin a donné lieu à un petit divertiſſement, comme l'Opera d'*Acis & Galatée*, avoit fourni à M. Favart, l'occaſion de faire une parodie intitulée *Tircis & Doriſtée*. Le Divertiſſement en proſe eſt de M. de Saint-Foix; le Sujet eſt Alceſte, Reine de Theſſalie, dont les ſoins pendant la maladie de ſon Epoux, repréſentent ceux de Madame la Dauphine pour le Prince, dont les jours ont été quelque tems en danger. Il y a dans ce Divertiſſement deux ſcénes charmantes. L'une eſt un tableau de certains ridicules, que l'Auteur reprend avec raiſon; l'autre eſt une image tendre des ſentimens de Madame la Dauphine pour ſon auguſte Epoux. Ces deux ſcénes ſont écrites avec feu, & l'ouvrage entier eſt une allégorie ſoutenue, que le public a reçûe avec les applaudiſſemens qu'elle méritoit.

La Parodie de M. Favart a le même défaut que tous ſes autres Ouvrages de cette éſpéce; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt auſſi ſérieuſe que la Piéce parodiée. C'eſt une faute à laquelle il ne fait pas aſſez d'attention. En vain pour égayer

le Spectateur, il introduit ſur la ſcéne Arlequin à cheval en vendeur d'Orvietan; cette bouffonnerie ne ſert qu'à faire ſentir davantage le froid qu'il avoit répandu ſur tout ce qui avoit précédé. On doit convenir néanmoins, qu'il y a des penſées extrêmement fines & ingénieuſes dans ce dernier ouvrage; mais c'eſt moins une Parodie, qu'une imitation de l'Opera d'*Acis & Galatée.*

L'Opéra-Comique va devenir entre les mains de M. Monnet un ſpectacle de conſéquence. Les deux derniéres Piéces nouvelles qu'on y a jouées, ne le cédent point à celles de M. Favart, qu'on regarde comme le premier Auteur en ce genre. Le fond de ces deux petits Ouvrages ſont deux contes, dont l'un eſt tiré de *la Gageure des trois Commères*, & l'autre eſt le conte du *Roſſignol.* Le premier intitulé le *Poirier*, a eu beaucoup de ſuccès; & il paroît que M. Vadé, qui en eſt l'Auteur, a envie de dédomager le Théatre de la Foire, de la perte de M. Favart. Celui-ci a conſacré ſes veilles à la Comédie Italienne; l'Opera-Comique ne ſçau-

roit trop s'attacher le jeune Poëte qui le remplace. Les principaux Perſonnages qui agiſſent dans le *Poirier*, ſont Pierrot, Claudine & M. Thomas, vieillard amoureux, & dupe comme de raiſon, qui veut épouſer une jeune fille qui le trompe de concert avec ſon Amant. Dans le conte de la Fontaine c'eſt une femme, qui en préſence de ſon mari, accorde des faveurs à ſon valet; une infidélité conjugale auroit été mal reçue ſur le Théatre; au lieu qu'on pardonnera les careſſes que ſe font de jeunes amans, qu'on ſçait devoir entrer bientôt dans tous les droits des Epoux.

Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, Meſſieurs, de vous nommer les Auteurs de la Piéce du *Roſſignol*. Je dis les Auteurs, car ce n'eſt pas l'ouvrage d'un ſeul homme; ils ſont deux qui y ont mis la main; l'un d'eux m'en a fait la confidence; je lui ai promis là deſſus le ſecret qu'il m'a demandé, je ne le trahirai point; mais ce qu'il ne m'a pas défendu de dire, parce que tout le monde le ſçait, c'eſt que le Poëme eſt plein d'eſprit, de naturel, d'aménité & de ſentiment; & les couplets ſont

autant d'Epigrammes, auſquelles le public applaudit à chaque inſtant. Le même conte a été mis en action par M. Collet, & repréſenté à Berni chez M. le Comte de Clermont. Le nom de l'Auteur eſt un grand préjugé en faveur de l'ouvrage; mais ceux qui ont vû l'un & l'autre ne ſçavent auquel donner la préférence.

Je ſuis bien faché de ne pas pouvoir dire autant de bien d'une autre nouveauté jouée ſur le théâtre de l'Opera-Comique, intitulée le *Bouquet du Roi*. Rien ne prouve mieux que cette froide bagatelle, combien les gens d'eſprit font quelquefois de mauvaiſes choſes.

Mais laiſſons là les Spectacles, nous dit le jeune homme; & comme il me paroit que vous êtes preſſé de vous en retourner, je vais vous apprendre une petite Anecdote, qui a fait rire bien des gens à Paris aux dépens d'un jeune Médecin, nommé la Virotte. Cet homme s'eſt avilé de traduire en François le Livre de Maklaurin; il n'y a encore rien là de bien ridicule: mais voici le plaiſant. Dans le corps de l'Ouvrage le Traducteur fait de lui-même un fort grand Eloge, qu'il

ſuppoſe n'être que la traduction de l'Original Anglois. Des malins qui n'ont pû s'imaginer que le Sr. la Virotte fut connu en Angleterre, & loué dans un Ouvrage d'un auſſi grand homme, ont conſulté l'Original, où il n'eſt pas dit un mot de notre Médecin. Cette façon de faire ſon propre éloge a paru nouvelle; & ſi le Sr. la Virotte traduiſoit Homére; je ne doute pas qu'il ne ſe plaçât dans quelque coin de l'Illiade. En diſant ces dernieres paroles, le jeune homme fit une gambade en l'honneur de M. de la Virotte & nous quitta.

Nous n'avions plus que vingt pas à faire, pour arriver à l'endroit où ma Compagne m'avoit ôté le bandeau, que j'avois ſur les yeux en arrivant chez les Morts. Il eſt tems, me dit-elle, de quitter ce ſéjour; mais vous ne pouvez en ſortir, que comme vous y êtes entré. Souffrez donc, que je vous remette votre bandeau, après que vous aurez fait vos adieux à M. l'Abbé. Nous nous embraſſâmes l'Abbé & moi; il me fit promettre que je viendrois le revoir; je m'y engageai, ſur la parole que me donna Madame B. de me ſervir de guide

toutes les fois que j'aurois beſoin d'elle pour m'y conduire. Nous ne fûmes pas long-tems en route à notre retour ; & mon premier ſoin, Madame, après mon arrivée ſur la terre, ce fut de mettre par écrit tout ce qui a fait la matiere des deux Parties de cette Relation.

FIN

DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

TABLE

DES MATIERES,

ALCESTE, Divertiſſement pour la Convaleſcence de M. le Dauphin. II. part. *page* 100.
Allambert [M. d'] premiere partie, 115. II. part. 195.
Almanach chantant de M. Nau, I. part. 47.
Amenophis, Tragédie de M. Saurin. II. part. 152.
Amours d'Alzidor & de Chatiſée, I. part. 168.
Amours d'un jeune Conſeiller, Roman, I. part. 168.
Amuſemens du cœur & de l'eſprit, I. part. 148.

Amuſemens dun priſonnier, I. part. 167.
Année merveilleuſe, feuilles volantes de M. l'Abbé Coyer, & autres Ouvrages du même Auteur, I. part. 18.
Antipater, Tragédie de M. de Portelance, II. part. 153.
Aretin, I. part. 65.
Arnaud [M. d'] ſes Poëſies, II. part. 184 & ſuivantes.
Aſtruc [M.] I. part. 16. ſon Hiſtoire naturelle du Languedoc, I. part. 16.
Attilie, Tragédie Chrétienne, I. part. 167.
Avantures de Londres [les] I. part. 168
Aubenton [M. d'] I. part. 130 & ſuiv.
Auteurs, diſette prochaine des bons Auteurs en France, I. part. 24.
Barbier d'Aucourt. Ce qu'il penſoit de ſes critiques. I. part. 112.
Belle Penitente [la] ou Caliſte, Tragedie. I. part. 166.
Belidor [M.] ſon Architecture hidraulique. I. part. 117. & ſuiv.
Bernard. [M.] Ses Poëſies. II. part. 182.
Bernis. [M. l'Abbé de] Ses Poëſies. II. part. 182.
Berruyer. [le Pere] II. part. 188.
Bibliothéque françoiſe de M. l'Abbé Goujet. I. part. 147.
Boccage [Madame du] II. part. 147.
Bois Mortier (Mlle de) II. part. 148.
Bletterie. [M. l'Abbé de la] II. part. 188.
B. * * * [Madame] Célébre diſeuſe de bonne avanture. Comment elle s'y prend pour deviner ce qu'on lui demande. I. part. 5.
Bouquet du Roi [le] II. part. 204.
Brancas. [M. l'Abbé de] Ses Ouvrages de

Phyſique & de Géométrie. I. p. 116.
Bret [M.] Auteur de la Comédie de la double Extravagance. II. part. 143.
Bruere. (M. de la) II. part. 160.
Buffon [M. de] Auteur de l'Hiſtoire Naturelle. I. part. 130. & ſuiv.
Bureaux de beaux eſprits. Qui eſt-ce qui les tient ; combien il y en a à Paris ; Caractere de ceux qui les fréquentent ; toutes ſortes d'Auteurs n'y ſont pas admis. I. part. 206. & ſuivantes.

CAhuſac. [M. de] II. part. 159. & ſuiv.
Caſſini. [M.] I. part. 117.
Cenie, Piéce de Théatre de Madame de Grafigni. II. part. 145.
Champs Eliſées, leur deſcription, caractere des habitans. I. part. 8. & ſuiv.
Chapelle [M. l'Abbé de la] ſon traité des Sections coniques. I. part. 117. & ſuiv.
Chevalier du Soleil (le) II. part. 195.
Chinoiſes, leur entretien ſur les femmes de leur pays. I. part. 10. & ſuiv.
Clairaut. [M.] I. part. 117.
Côme [le Frere] ſes inſtrumens pour l'opération de la Taille. I. part. 110.
Comédiens, les reproches qu'on leur fait, leur juſtification. I. part. 154. & ſuiv. II. part. 138. & ſuiv.
Coſroès, Tragédie de M. Mauger. II. part. 153.
Crebillon Fils. [M.] II. part. 194.
Critique [la] néceſſaire contre les mauvais auteurs. I. part. 92. & ſuiv. Combien le métier de critique eſt odieux & mépriſable 118. Comment doit être la critique. II. part. 13. & ſuiv.

Curé (Madame) II. part. 149. & ſuiv.
Danchet, ſon Entretien avec Rouſſeau, Horace & Pindare. I. part. 137. & ſuiv.
Héros du Poëme de M. Piron, intitulé, *Nouvelles de l'autre Monde.* I. part. 164. & ſuiv.
Denis (Madame) II. part. 150 & ſuiv.
Diable [le] de le rue du Four. I. part. 19.
Dialogues entre Socrate & Scaron ſur les diſgraces de la vie. I. part. 26. & ſuiv. Entre Socrate & Orphée ſur les femmes. I. part. 38. & ſuiv. Entre Arétin & l'Abbé des Fontaines ſur la critique des Auteurs, & les Satyres contre les Princes. I. part. 65. & ſuiv. Entre Héléne & Pénélope, ſur la pruderie & la coquetterie. I. part. 84 & ſuiv. Entre Alexandre & Cartouche, ſur les conquêtes & les vols. I part. 94 & ſuiv. Entre Sardanapale & Ladiſlas Roi de Naples, ſur les devoirs des Rois, & l'amour exceſſif pour les femmes. I. partie 119. & ſuiv. Entre Horace & Rouſſeau, ſur la naiſſance. I. p 138. & ſuiv. Entre Horace & Boileau, ſur l'imitation des Anciens. I. part. 156 & ſuiv. Entre Ovide & Buſſi de Rabutin, ſur les dangers de l'amour & de l'ambition. I. p. 196. & ſuiv. Entre Ciceron & Jules Céſar, ſur l'ambition. II. part. 52. & ſuiv. Entre Henry VIII. Roi d'Angleterre & Marc-Antoine. II. part. 81. & ſuiv. Entre Plaute & Michel Cervantes, ſur la miſére des gens de lettres. II. part. 116. & ſuiv. Entre Mécéne & Jules-Céſar, ſur l'attachement à la vie. II. part. 132. & ſuiv. Entre Virgile & Enée, ſur ce que les Princes & les Héros doivent aux gens de lettres. II. part. 173. & ſuiv.

Diderot (M.) II. part. 196 & ſuiv.
Diſcours ſur l'amour de la Patrie. I. part. 73.
D'Olivet [M. l'Abbé] ce qu'il diſoit de lui & de l'Abbé des Fontaines. I. part. 149. & ſuiv.
Duc de Foix (le) Trag. de M. de Voltaire. II. part. 198.
Duclos [M.] Auteur de la vie de Louis XI. I. p. 75. Des conſidérations ſur les mœurs, & des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des mœurs de ce ſiécle ; extrait de ce dernier Ouvrage. II. part. 61. & ſuiv. 194.
Du Frêne, Comédien retiré, il reçoit un paté de Perdrix de M. de Voltaire, & pourquoi. I. part. 151. & ſuiv.
Du Lard, [M.] Auteur d'un Poëme intitulé, *La grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature.* I. part. 127.
Dunod [M.] ſon hiſtoire naturelle de la Franche-Comté. I. part. 126.
Du Tertre. [M.] Son Abrégé de l'hiſtoire d'Angleterre. II. part. 193.
Duverney, [M.] Son Traité de la maladies des os. I. part. 109.

EColes des Prudes [l'] Comédie. I. part. 167.
Effets du Caractére [les] Comédie. II. part. 144.
Elémens [les] Opera de M. Roy. I. part. 74 & 147.
Eſprit des loix [de l'] II. part. 196.
Eſſai, pour parvenir à la connoiſſance de l'homme. 170.
Eſſai ſur l'hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts, par M. Carlencas. I. p. 149.

FAgnan [Madame] II. part. 147.
Fat [le] Comédie. I. part. 167.

Favart [M.] ne travaille plus pour l'Opera-Comique & pourquoi. II. part. 166 & ſuiv. Ses Parodies. II. part. 167 & ſuiv.

Femmes Auteurs, Meſdames de Gomèz, de Grafigny, du Boccage, Denis, de Puiſieux, Fagnan & Curé. Meſdemoiſelles de Luſſan, de Fauk, de St. Phalier, de Lubert & de Bois Mortier. II. part. 145. & ſuiv.

Fauk [Mlle de] II. part. 147.

Feuilles périodiques défendues. I. part. 78. L'art de faire des Feuilles I. part. 214. & ſuiv, Caractére de celles de Mrs. Fréron & l'Abbé de la Porte. II. part. 4. En quoi un Faiſeur de Feuilles différe d'un ſimple Journaliſte. II. part. 4. & ſuiv. Livres & Auteurs dont on doit parler dans les Feuilles. II. p. 6. & ſuiv. Comment il faut lire un livre, pour en parler dans les Feuilles, comment il faut en rendre compte. II. part. 46. & ſuiv. Ce qu'il faut faire pour paroitre ſçavant à peu de frais dans des Feuilles périodiques. II. part. 69. & ſuiv. Comment les Faiſeurs de Feuilles trouvent du tems pour leurs plaiſirs. II. part. 79. & ſuiv. Les Feuilles périodiques qui ont paru en divers tems, ſont les Semaines amuſantes, le Coup d'œil ſur la Littérature, le Réſervoir, le Magaſin, l'Elexir, le Glaneur Littéraire, l'Obſervateur, l'Epilogueur, le Nouvelliſte. I. part. 169.

Fontaines (l'Abbé Guyot des) ſon Entretien avec l'Arétin. I. part. 65. Sa converſation avec Madame B... I. part. 70. L'Epigramme de M. Piron contre lui. I. p. 72. Comment il eſt puni dans l'autre monde, de la

partialité de ſes jugemens, tandis qu'il vivoit dans celui ci. I. part. 134. & ſuiv. Taxe qu'il mettoit ſur les Ouvrages nouveaux. I. part. 146. & ſuiv. Caractére de ſa critique. I. part. 210. & ſuiv.
Fontenelle. (M. de) I. part. 105.
Fréron. (M.) Ses Lettres d'une Comteſſe. I. part. 80. Succès de cet Ouvrage. 81.
Fuzelier. (M.) II. part. 171.
Guantuel (M.) Médecin de l'Abbé des Fontaines, I. part. 106.
Garengeot. (M.) Son traité de la Myotomie humaine & canine. I. part. 109.
Gomez [Madame de] II. part. 146.
Grafigny [Madame de] II. part. 145 & ſuiv.
Greſſet. (M.) I. part 75. II. part. 140. & ſuiv.
Hainaut, (M. le Préſident) Ce que dit l'Abbé des Fontaines de ſon Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France. II. part. 188.
Hiſtoire de Charlemagne. I. part. 147.
Hiſtoire des Empereurs Romains. I. part. 148. II. part. 188.
Hiſtoire d'Allemagne, par le Pere Barre. I. part. 148. II. part. 188.
Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane. I. part. 149.
Hiſtoire d'un jeune Religieux nouvellement arrivé au ſéjour des Ombres. I. part. 172. & ſuiv. Réflexions ſur cette hiſtoire. I. part. 193. & ſuiv.
Hiſtoire de deux Amans, nouvellement deſcendus en l'autre monde. II. part. 18. & ſuiv. Réflexions ſur cette hiſtoire. II. part. 44. & ſuiv.
Hiſtoire de la Gouvernante d'un Chanoine, amoureuſe du neveu de ſon maître. II. part. 89. & ſuiv.
Hymen. Deſcription de ſon Temple. I. part.

34. & ſuiv.
Impertinent (l') Comédie de M. Deſmahis. II. part. 144
Joannet [M. l'Abbé] II. part. 197.
Journal des Sçavans & de Trévoux. I. p. 144.
Lattaignant (M. l'Abbé de) Ses Chanſons & ſes Poëſies. Son caractére. II. part. p. 83 & ſuiv.
Laugeon (M.) II. part. 161.
Laurès. (M. le Chevalier de) Ses Poëſies. II. part. 184.
Lettres critiques ſur les Ecrits contraires à la Religion. I. part. 170.
Levret. (M.) Ses nouveaux inſtrumens pour les accouchemens. I. part. 110.
Lievre (M. le) Diſtilateur du Roi. I. p. 111. & ſuiv.
Lubert (Mlle. de) II. part. 149.
Luſſan [Mlle. de] II. part. 146.
Mably. (M. l'Abbé de) II. part. 178.
Mailler (M. de) Auteur des ſix Entretiens de Telliamed. I. part. 127. & ſuiv. Ce qu'il fit avant de mourir. I. part. 128. & ſuiv.
Mairan (M. de) ſon traité ſur la Glace. I. p. 11.
Malouin. (M.) Sa Chimie médecinale. I. p. 108.
Malthiade (la) Poëme de M. Privat de Fontanilles. II. part. 187.
Maquer. (M.) Ses Elémens de Chimie. I. part. 109.
Mariage peu convenable aux Philoſophes, aux Sçavans & aux gens de Lettres. I. part. 2. & ſuiv. Ses avantages & ſes inconvéniens. I. part. 55.
Maris ſoumis à leurs femmes. I. part. 20.

Marivaux (M.) Auteur de Marianne. I. part. 75. II. part. 194.
Marmontel. (M.) Ses Feuilles périodiques. I. part. 213. Ses Tragédies. II. part. 143. & ſuiv. Ses Opera. II. part. 147 & ſuiv.
Médecins. Reproches qu'on leur a fait de tout tems. I. part. 16. & ſuiv. Leur procès avec les Chirurgiens. I. part. 104 & ſuiv.
Mercure de France. I. part. 83.
Metempſicoſe (la) Comédie. II. part. 144. & ſuiv.
Mœurs [les] II. part. 196.
Moiſſi. (M. de) Ses Piéces de Théatre. II. part. 143.
Monnet (M.) Directeur de l'Opera-Comique II. part. 171.
Morliere. (M. le Chevalier de la) II. part. 168. & 194.
Mouhy. (M. le Chevalier de) II. part. 194.
Moulin. (M. du) I. part. 16. & 105.
Moyen d'être heureux (le) Roman. I. Part. 168.
Muet par amour (le) Comédie. II. part. 144.
Nicole (M.) I. part. 117.
Nollet. (M. l'Abbé) Son traité de l'Electricité & ſes expériences. I. part. 115.
Norbert (le P.) Capucin. Ses Mémoires contre les Jéſuites du Malabar. I. part. 74.
Parnaſſe [le] ou Eſſais ſur les Campagnes du Roi, Poëme par M. de Caux. II. part. 187.
Patouillet. (le Pere) Sa Lettre contre les Mémoires du P. Norbert Capucin. I. part 74.
Peytonie (la) aux Enfers, Poëme de M. Giraud. I. part. 165.
Philoſophes Cyniques, leurs diſputes. p. 17.

Pichon. (le P.) I. part. 148.
Piron (M.) Auteur de Guſtave. I. part. 75. 164. II. part. 1 1.
Place. (M. de la) I. part. 74. II. part. 195.
Pluche. (M.) Le Spectacle de la nature. I. part. 126 & ſuiv.
Poëtes. Les mauvais veulent ſe comparer avec les meilleurs. I. part. 23.
Pot de chambre caſſé (le) Comédie. I. part. 166.
Potier (M.) Ingénieur. Ses deſſeins. I. part. 108 & ſuiv.
Prédicateurs. Les meilleurs ennuient quelquefois. I. part, 22.
Prevot. (M. l'Abbé) Ses Mémoires d'un honnête homme. I. part. 75. II. part. 194.
Procope (M.) Medecin. I. part. 116 & ſuiv.
Puiſieux [Madame de] II. part. 147.
Queſnay (M.) Médecin. Ses trois volumes de l'Œconomie animale. I. part. 109.
Quinaut. II part. 163 & ſuiv.
Rameau. (M.) Son Livre du principe de l'harmonie I par. 11).
Raynal. (M. l'Abbé) Ses Ouvrages. II. part. 189 & ſuiv.
Reaumur. (M. de) Son hiſtoire des Inſectes, &c. I. part. 126.
Repentir (le) Comédie. I. part. 167.
Rezeda, Roman. I. part. 167.
Ridicules du ſiécle (les) par M. Chévrier. Examen critique de cette brochure. II. part. 123 & ſuiv.
Robbé. (M.) Ses Poëſies. II. part. 183.
Roſſignol. [le] Opera-Comique. II. part. 203.
Rouelle (M.) I. part. 113 & ſuiv.
Rouſſeau. (M.) II. part. 169. & ſuiv.

Saint Phalier [Mlle. de] II. part. 147.
Science de la jeune Nobleſſe, par le P. Philipotot Duchêne. I part. 148.
Senac. (M.) Son traité du cœur & de ſes maladies. I. part. 108 & ſuiv.
Socrates, ſon Entretien avec Hypocrate, Diogéne, Caton, Démoſthene, & Virgile. I. part. 14. & ſuiv.
Solignac. (M. le Chevalier de) Son hiſtoire de Pologne. II. part. 188 & ſuiv..
Souhaits pour le Roi (les) Comédie de ſociété. I. part. 170.
Spectacle de l'homme. I. part. 167.
Suicide, maladie commune en Angleterre. I. part. 21.
Supplices ſinguliers de quelques Ombres criminelles. I. partie 45 & ſuivantes.
Taillard. (M.) Ses Elémens de Phlébotomie. I. partie 109.
Teſtament politique du Prince de Rakotzi. I part. 169.
Tribunal de l'Amour (le) Comédie. part. 166.
Vadé (M.) Auteur de la Fileuſe, Parodie d'Omphale ; du Poirier, Opera-Comique ; de la Pipe caſſée, & des Bouquets Poëmes poiſſards. II. part. 172. 183. & ſuiv. 202 & ſuiv
Varon, Tragédie de M. de Grave. II. part. 185. & ſuiv.
Virotte (M. la) II. part. 104.
Voltaire (M. de) I. part. 75.
Voyage de St. Cloud, d'Anieres. de Roglia-no, de Cithére, de la Lune, du monde de Mercure, de l'Iſle Frivole, &c. I. part. 169.
Zaïs, Tragédie de M. Paliſſaut. II. part. 153.

FIN

DE LA TABLE

- 75762133

UDD.